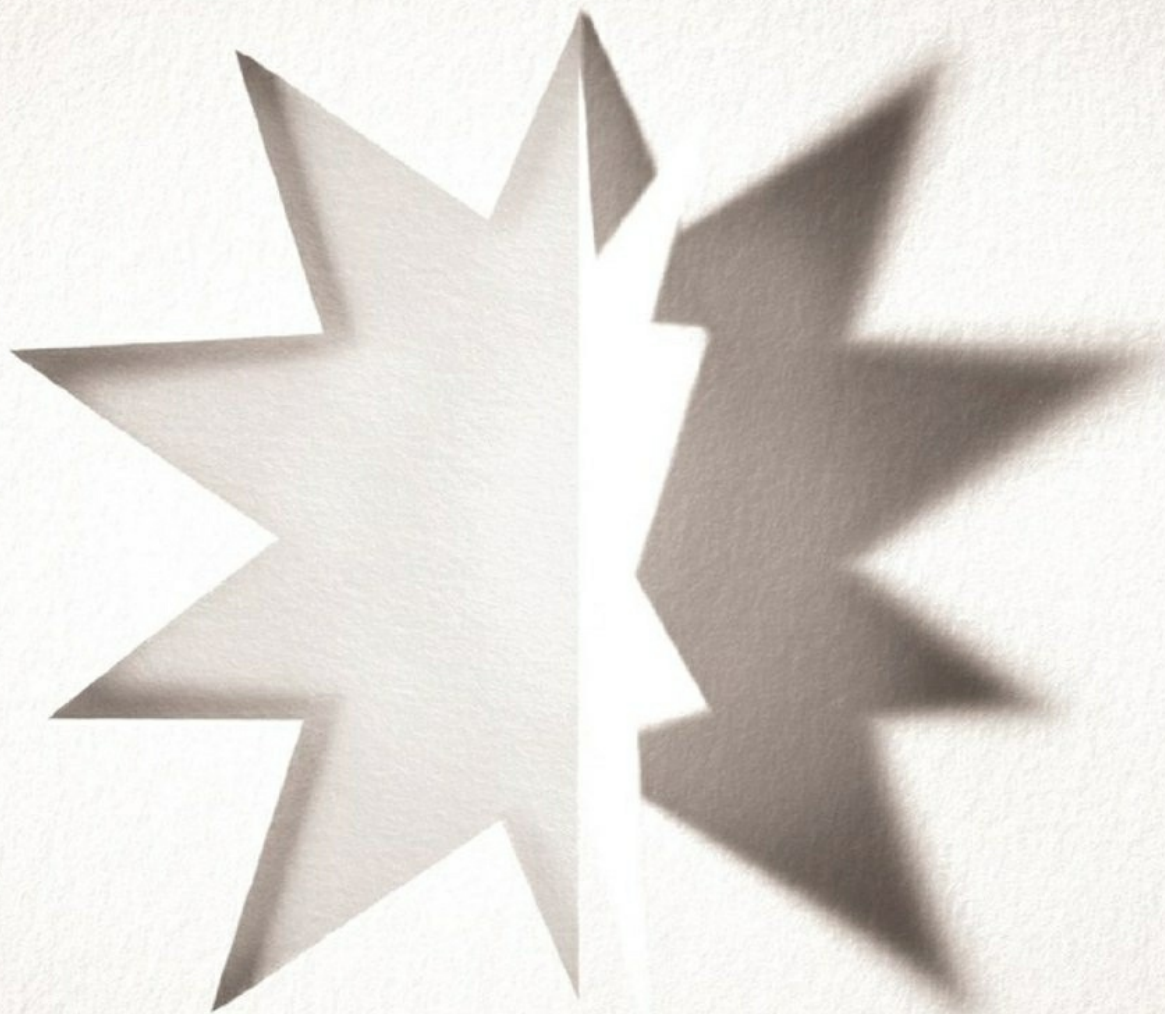


# Incandescent



« Encore  
une fois ? »



COLLEEN HOOVER

COLLEEN  
HOOVER

Incandescent

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Tasson*



# Hoover Colleen

## Incandescent

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Tasson

© Colleen Hoover, 2012

Dépôt légal : août 2015

ISBN numérique : 9782290118283

ISBN du pdf web : 9782290118306

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290078211

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Présentation de l'éditeur :**

Depuis le départ de Julia, Lake et Will poursuivent leurs études tout en veillant à l'éducation de leurs frères respectifs. Une vie de famille rapiécée, chaotique et mouvementée, qui ne laisse que peu d'espace à leur couple.

Alors qu'ils projettent de remédier à cela le temps d'un week-end, le passé de Will ressurgit de manière inattendue, mettant en péril leur fragile équilibre...

Lorsque vous n'avez plus qu'une personne sur qui compter, la confiance peut-elle survivre à la trahison ?

© Photographie de couverture : d'après Thomas Vogel © iStock

**Biographie de l'auteur :**

En écrivant son premier roman, Colleen Hoover n'avait pas la prétention d'être publiée. Depuis le succès d'Indécent, elle n'a cessé d'être saluée par la critique, se hissant en tête des best-sellers du New York Times. Elle est aujourd'hui un auteur new adult de référence, connue notamment pour sa romance Maybe someday.

*Titre original :*

POINT OF RETREAT

*Éditeur original :*

Atria, a division of Simon & Schuster, Inc.

© Colleen Hoover, 2012

*Pour la traduction française :*

Éditions J'ai lu, 2015

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Indécent

*Je dédie ce livre à tous les lecteurs d'Indécent,  
qui m'ont encouragée à écrire la suite  
de l'histoire de Layken et Will.*

# Prologue

---

## 31 décembre

*« Mes résolutions »*

*Je sens que cette année va être notre année. À Lake et moi.*

*Jusqu'à maintenant, la chance n'a pas vraiment été de notre côté. Il y a un peu plus de trois ans, mes parents sont décédés brutalement et je me suis retrouvé tout seul pour m'occuper de mon petit frère. Ma copine de l'époque, Vaughn, avec qui je suis resté deux ans, a choisi ce moment-là pour me quitter. Autant dire que ça ne m'a pas beaucoup aidé. Pour couronner le tout, j'ai dû abandonner mes études. Quitter la fac et revenir vivre à Ypsilanti pour devenir le tuteur légal de Caulder a été la décision la plus difficile de ma vie... mais, avec le recul, également la meilleure.*

*L'année qui a suivi, j'ai passé mon temps à apprendre à m'adapter. J'ai dû surmonter mon chagrin d'amour, mon deuil et mon nouveau rôle de figure paternelle et de chef de famille. Aujourd'hui, en regardant en arrière, je ne crois pas que j'y serais arrivé sans Caulder. C'est lui qui m'a aidé à avancer.*

*Je ne me souviens pas vraiment du début de l'année dernière. Pour moi, elle n'a véritablement commencé que le 22 septembre, le jour où j'ai aperçu Lake pour la première fois. Cette année-là a été aussi difficile à vivre que la précédente, mais pour une raison totalement différente. Quand j'étais avec Lake, je me sentais vivant... malheureusement, les circonstances nous empêchaient d'être ensemble. Du coup, je n'ai pas été vivant très souvent.*

*L'année qui vient de s'écouler a été meilleure en soi. Il y a eu beaucoup d'amour et de douleur, mais on s'est serré les coudes... et il a encore fallu s'adapter. Encore et toujours.*

*Julia est décédée en septembre. Je n'avais pas imaginé que sa mort m'affecterait autant. J'ai eu l'impression de perdre ma mère une seconde fois.*

*Ma mère me manque. Julia me manque. Heureusement que Lake est là.*

*Comme moi, mon père adorait écrire. Il n'arrêtait pas de me répéter que coucher ses pensées sur le papier tous les jours avait un effet thérapeutique sur l'âme. Je me dis que c'est peut-être parce que je n'ai pas suivi son conseil que j'ai eu tellement de mal à endurer ces trois dernières années. J'ai cru que faire du slam plusieurs fois par an suffirait à me servir de thérapie. Peut-être que j'avais tort. J'aimerais que l'année qui arrive soit exactement comme je l'ai imaginée : parfaite. Voilà, c'est dit (ou écrit) : écrire est ma bonne résolution. Même si ce n'est qu'un mot par jour, je l'écrirai... pour que ça sorte.*



## PREMIÈRE PARTIE

## Jeudi 5 janvier

*Aujourd'hui, je me suis inscrit à la fac. Je n'ai pas pu avoir les jours que je voulais, mais il ne me reste que deux semestres à tirer, alors ce n'est pas bien grave. De toute façon, ça devient difficile de chipoter sur les emplois du temps. J'envisage d'envoyer mon CV aux écoles de la ville pour recommencer à enseigner dès la rentrée prochaine. Avec un peu de chance, à la même date, dans un an, je serai redevenu prof. Pour l'instant, je vis sur mon prêt étudiant. J'ai de la chance que mes grands-parents me soutiennent pour terminer mon master. Je n'y arriverais pas sans eux, c'est certain.*

*Ce soir, Gavin et Eddie viennent manger à la maison. Je pense que je vais faire des cheeseburgers. Oui, des cheeseburgers, ça me dit bien. C'est tout pour cette fois...*

— Layken est ici ou de l'autre côté ? lance Eddie en passant la tête par la porte d'entrée.

— De l'autre côté, je lui réponds depuis la cuisine.

Parfois, je me demande s'il y a un panneau « entrer sans frapper » accroché à la porte. Lake ne frappe plus depuis bien longtemps, c'est normal, mais apparemment, Eddie a décidé que ce décret s'appliquait à elle aussi. La jeune femme traverse la route pour rejoindre la maison de Lake tandis que Gavin franchit la porte tout en frappant. Ce n'est pas très conventionnel non plus, mais c'est déjà mieux.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

Il retire ses chaussures dans l'entrée et vient me rejoindre dans la cuisine.

— Des hamburgers.

Je lui tends la spatule et le charge de retourner les steaks pendant que je sors les frites du four.

— Will, tu as remarqué que c'est toujours nous qui faisons la cuisine ?

— Ce n'est pas plus mal, lui dis-je en détachant les frites de la plaque. Rappelle-toi les pâtes à la carbonara d'Eddie.

— Pas faux, répond-il en grimaçant.

J'appelle Kel et Caulder pour qu'ils mettent la table. Ça fait un an, depuis que Lake et moi sommes ensemble, que Gavin et Eddie mangent avec nous au moins deux fois par semaine. J'ai fini par investir dans une table. On commençait à être à l'étroit sur le bar.

— Salut, Gavin ! s'exclame Kel en entrant dans la cuisine.

Il s'approche du placard pour en sortir les verres.

— Salut ! répond Gavin. Tu as décidé où tu voulais faire la fête la semaine prochaine ?

Kel hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Peut-être au bowling. On peut aussi faire un truc ici.

Caulder arrive à son tour et pose les assiettes sur la table. En jetant un coup d'œil derrière moi, je me rends compte qu'il y a un couvert en trop.

— On attend quelqu'un ?

— Kel a invité Kiersten, dit Caulder d'un air taquin.

Kiersten a emménagé dans notre rue il y a à peu près un mois. On dirait bien que Kel a le béguin pour elle. Il ne veut pas l'avouer, mais il va bientôt avoir onze ans. Lake et moi, on s'attendait à ce que ça arrive. Kiersten est plus âgée que lui de quelques mois et elle est beaucoup plus grande. Les filles atteignent la puberté plus vite que les garçons. Heureusement, il finira sans doute par la rattraper.

— La prochaine fois que tu invites quelqu'un, préviens-moi. Maintenant, il faut que je prépare un hamburger de plus.

Je me dirige vers le frigo pour en sortir un autre steak.

— Elle ne mange pas de viande, dit Kel. Elle est végétarienne.

Allons bon. Je remets la viande au frais.

— Je n'ai rien pour remplacer le bœuf. Qu'est-ce qu'elle va manger ? Du pain ?

— Du pain, c'est très bien, dit Kiersten en passant la porte d'entrée (sans frapper). J'adore le pain. Les frites, aussi. Je refuse de manger la victime d'un homicide injustifié, c'est tout.

Elle s'approche de la table, attrape un rouleau d'essuie-tout et en détache plusieurs feuilles qu'elle dispose en guise de serviette sur chaque assiette. Son assurance me rappelle un peu celle d'Eddie.

— C'est qui ? demande Gavin en la regardant faire comme chez elle.

À la voir prendre les rênes de l'opération, on ne dirait pas qu'elle mange avec nous pour la première fois.

— C'est la voisine de onze ans dont je te parlais. Tu sais, celle que je soupçonne d'être un imposteur à cause de tout ce qui sort de sa bouche ? Je commence à croire que c'est une adulte qui se fait passer pour une petite rouquine.

— Ah oui, la copine de Kel ?

Gavin sourit. Je peux presque voir les rouages se mettre en place dans sa tête. Il réfléchit déjà à la façon dont il va pouvoir embarrasser Kel à table. Le dîner s'annonce intéressant.

Gavin et moi, on s'est beaucoup rapprochés cette année. C'est une bonne chose, je suppose, étant donné l'amitié qui lie Eddie et Lake. Kel et Caulder les apprécient beaucoup, eux aussi. C'est sympa. J'aime les petites habitudes qu'on a prises. J'espère que ça va continuer.

Eddie et Lake finissent par nous rejoindre au moment de passer à table. Lake a attaché ses cheveux mouillés en chignon. Elle porte un bas de jogging, un tee-shirt et des chaussons. J'aime qu'elle se sente à l'aise ici. Elle s'assoit à côté de moi et se penche pour me déposer un baiser sur la joue.

— Merci, mon cœur. Désolée d'avoir été si longue. J'essayais de m'inscrire au cours de stat', mais il est déjà complet. Je crois que je vais devoir aller faire du charme à l'administration demain.

— Pourquoi est-ce que tu veux faire des stat' ? demande Gavin.

Il attrape le ketchup et en verse dans son assiette.

— J'ai suivi le cours d'algèbre niveau 2 cet hiver. J'essaie de me débarrasser de toutes les maths pendant ma première année, parce que je déteste ça.

Lake prend la bouteille de ketchup des mains de Gavin, et nous en sert à tous les deux.

— Pourquoi tu es aussi pressée ? Tu as déjà obtenu plus de crédits qu'Eddie et moi réunis, dit-il.

Eddie acquiesce d'un hochement de tête tout en mordant dans son hamburger.

Lake désigne Kel et Caulder d'un geste du menton.

— J'ai déjà plus d'enfants que vous deux réunis. Voilà pourquoi je suis pressée.

— C'est quoi, ta spécialité ? demande Kiersten à Lake.

Eddie se tourne vers la jeune fille. On dirait qu'elle remarque sa présence pour la première fois.

— T'es qui, toi ?

Kiersten la regarde en souriant.

— Je m'appelle Kiersten. J'habite en diagonale par rapport à Will et Caulder et parallèle à Layken et Kel. On a déménagé de Detroit juste avant Noël. Maman dit qu'on avait besoin de quitter la ville avant qu'elle nous écrase... Ce qui ne signifie pas grand-

chose. J'ai onze ans. J'ai onze ans depuis le onze, onze, onze. C'était une grosse date. Il n'y a pas beaucoup de gens qui peuvent se vanter d'être nés le onze, onze. Je suis juste déçue d'être née à 15 heures. Si j'étais née à 11 h 11, je suis sûre qu'on aurait parlé de moi aux infos. J'aurais pu l'enregistrer et m'en servir pour mon *book* un jour. Je veux être actrice quand je serai grande.

Eddie, comme nous tous, dévisage Kiersten sans lui répondre. La jeune fille, elle, ne s'en rend absolument pas compte et se tourne vers Lake pour lui poser sa question.

— C'est quoi, ta spécialité, Layken ?

Lake délaisse son hamburger et se racle la gorge. Je sais à quel point elle déteste cette question. Pourtant, elle tente de répondre avec assurance.

— Je n'ai pas encore décidé.

Kiersten lui adresse un regard empli de pitié.

— Je vois. Le fameux problème de l'indécision. Mon frère aîné en est à sa troisième première année. Il a assez de crédits pour se spécialiser dans cinq matières différentes. Je crois qu'il refuse de choisir parce qu'il préfère dormir jusqu'à midi, assister à trois heures de cours et faire la fête tous les soirs plutôt qu'obtenir son diplôme et trouver un vrai boulot. Maman dit que ce n'est pas vrai. Elle dit qu'il explore les différentes possibilités à la recherche de son « véritable potentiel ». Mais personnellement, je pense que c'est des conneries.

Je tousse. La gorgée que je viens d'avaler essaie de remonter en même temps que mon éclat de rire.

— Tu as dit « conneries » ! s'exclame Kel.

— Kel, ne dis pas « conneries » ! fait Lake.

— Mais elle a dit « conneries » en premier, réplique Caulder pour défendre Kel.

— Caulder ! Ne dis pas « conneries » ! je crie.

— Pardon, s'excuse Kiersten. Maman dit que la Commission fédérale des communications a inventé le concept d'injures pour alimenter la notion de choc dans les médias. Elle dit que si tout le monde les utilisait plus souvent, elles perdraient de leur valeur et plus personne ne serait offensé de les entendre.

Cette gamine est difficile à suivre !

— Ta mère t'encourage à dire des gros mots ? demande Gavin.

Kiersten hoche la tête.

— Je ne le vois pas de cette façon. Elle nous encourage plutôt à saper un système bancal, grâce à l'utilisation massive de mots prétendument dangereux. Parce qu'en réalité, ce sont des mots comme les autres, composés de lettres. Et seulement de lettres. Prenez le mot « papillon », par exemple. Et si, un jour, quelqu'un décidait que le mot « papillon » était une injure ? Les gens se mettraient alors à l'utiliser comme une insulte

ou un qualificatif péjoratif. Le mot en lui-même ne signifie rien du tout. C'est l'image négative que les gens associent à ces termes qui en fait des injures. Si on continuait d'utiliser le mot « papillon » dans ce sens, les gens finiraient par arrêter d'y prêter attention. La notion de gêne s'évanouirait et il redeviendrait un mot comme les autres. C'est la même chose pour tous les prétendus gros mots. Si on s'en servait tout le temps, ils perdraient de leur valeur. Du moins, c'est ce que ma mère en dit.

Elle sourit et plonge une frite dans son ketchup.

Quand Kiersten nous rend visite, je me demande souvent pourquoi elle est devenue comme ça. Je n'ai jamais rencontré sa mère, mais à ce que j'ai compris, elle n'a rien d'ordinaire. Et puis, malgré son côté bizarre, Kiersten a visiblement une intelligence plus élevée que la moyenne. À côté d'elle, Kel et Caulder paraissent tout à fait normaux.

— Kiersten ? dit Eddie. Tu veux bien être ma nouvelle meilleure amie ?

Lake attrape une frite dans son assiette et la jette au visage d'Eddie.

— N'importe quoi, rétorque-t-elle.

— Oh, va te faire papillonner, répond Eddie en lui balançant sa frite.

Je l'intercepte au vol en espérant que ce n'est pas le prélude à une nouvelle bataille, comme celle de la semaine dernière. Je retrouve encore des brocolis sous les meubles.

— Arrêtez, dis-je en laissant tomber la frite sur la table. Si vous recommencez à vous battre avec la nourriture, ça va chauffer pour vos papillons !

Lake comprend que je suis sérieux. Elle pose une main sur mon genou sous la table et change de sujet.

— C'est l'heure de « galères et petits bonheurs », dit-elle.

— Galères et petits bonheurs ? demande Kiersten sans comprendre.

Kel vient à son secours.

— C'est le moment où tu racontes ce qui s'est mal passé dans ta journée et ce qui a été top. Le bon et le mauvais. Les hauts et les bas. On s'y colle tous les soirs, au dîner.

Kiersten hoche la tête comme si ça faisait sens.

— Je commence, dit Eddie. Ma galère du jour, ce sont les inscriptions. Je me tape des cours le lundi, le mercredi et le vendredi. Le mardi et le jeudi étaient déjà pleins.

Tout le monde préfère les cours du mardi et du jeudi. Ça fait des journées plus longues, mais au moins, on ne va que deux fois par semaine à la fac au lieu de trois.

— Mon petit bonheur, c'est d'avoir rencontré Kiersten, ma nouvelle meilleure amie, continue Eddie avec un regard assassin pour Lake.

Celle-ci attrape une nouvelle frite et la lance sur Eddie. Eddie se baisse. La frite passe au-dessus de sa tête. Ni une, ni deux, je m'empare de l'assiette de Lake et la pousse de l'autre côté de la table, hors de sa portée.

Elle hausse les épaules en me souriant.

— Désolée, s'excuse-t-elle en prenant une frite dans mon assiette et en la portant à ses lèvres.

— À vous, monsieur Cooper, dit Eddie.

Elle m'appelle toujours comme ça quand elle essaie de me faire comprendre que je me comporte en rabat-joie.

— Ma galère, c'étaient aussi les inscriptions. Pas de doute là-dessus. On m'a donné lundi, mercredi et vendredi.

Lake se tourne vers moi, visiblement contrariée.

— Quoi ? Je croyais qu'on avait tous les deux cours le mardi et le jeudi !

— J'ai essayé, mon cœur, mais il n'y a rien pour mon niveau, ces jours-là. Je t'ai envoyé un message.

Elle fait la moue.

— C'est nul, dit-elle. Et je n'ai pas eu ton message. Je ne retrouve plus mon portable. Pour changer.

Elle perd tout le temps son téléphone.

— Et ton petit bonheur ? me demande Eddie.

Facile.

— Mon petit bonheur, c'est ça, dis-je en embrassant Lake sur le front.

Kel et Caulder grognent.

— Will, tu dis la même chose tous les soirs, me fait remarquer Caulder, agacé.

— À moi, intervient Lake. Contrairement à vous, les inscriptions sont mon petit bonheur. Je n'ai pas réussi à avoir le cours de stat', mais j'ai eu ce que je voulais pour les quatre autres matières. (Elle se tourne vers Eddie avant de poursuivre.) Ma galère, c'est d'avoir perdu ma meilleure amie contre une gamine de onze ans.

Eddie éclate de rire.

— Je veux essayer ! dit Kiersten. (Personne n'émet d'objection.) Ma galère, c'est de n'avoir eu que du pain à manger ce soir, fait-elle en regardant son assiette.

Cette petite a du cran. Je jette une autre tranche de pain dans son assiette.

— La prochaine fois que tu viens manger chez des carnivores sans y avoir été invitée, apporte ton propre substitut de viande.

Elle ignore mon commentaire.

— Mon petit bonheur, c'était à 15 heures.

— Qu'est-ce qui s'est passé à 15 heures ? demande Gavin.

Kiersten hausse les épaules.

— La sortie des classes. Je déteste cette papillon d'école.

Les trois enfants échangent un regard de connivence. Je prends note d'en parler à Caulder plus tard. Lake me donne un petit coup de coude et m'adresse une œillade interrogatrice pour me faire comprendre qu'elle pense à la même chose.

— À toi. Je ne connais pas ton nom, dit Kiersten à Gavin.

— Je m'appelle Gavin. Ma galère, c'est qu'une gamine de onze ans ait plus de vocabulaire que moi, répond-il en lui souriant. Mon petit bonheur, c'est plus ou moins une surprise.

Il jette un coup d'œil à Eddie et attend qu'elle réagisse.

— Quoi ? s'exclame-t-elle.

— Oui, c'est quoi ? ajoute Lake.

Je suis curieux, moi aussi. Gavin se contente de s'adosser à sa chaise, le sourire aux lèvres, et d'attendre qu'on devine.

Eddie le pousse.

— Dis-le-nous !

Il se penche en avant et pose vivement les mains à plat sur la table.

— J'ai trouvé du boulot ! Chez *Getty*. Je vais livrer des pizzas !

Pour une raison qui m'échappe, il a l'air ravi.

— C'est ça, ton petit bonheur ? Tu es livreur de pizzas ? lui demande Eddie. Ça ressemble plus à une galère.

— Tu savais que je cherchais du boulot. Et c'est *Chez Getty*. On adore ce resto !

Eddie lève les yeux au ciel.

— Félicitations, alors, dit-elle sans conviction.

— Est-ce qu'on peut avoir des pizzas gratuites ? demande Kel.

— Non, mais tu peux avoir une réduction, répond Gavin.

— Super, c'est mon petit bonheur, alors, dit Kel. Des pizzas pas chères !

Gavin a l'air content que quelqu'un s'enthousiasme enfin.

— Ma galère, aujourd'hui, c'était la principale, Mme Brill, dit Kel.

— Oh, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle a fait ? lui demande Lake. Non, attends : qu'est-ce que *tu* as fait ?

— Ce n'était pas que moi, se défend Kel.

Caulder pose son coude sur la table et essaie de me cacher son visage.

— Caulder, qu'est-ce que tu as fait ? je lui demande.

Il repose son bras et se tourne vers Gavin. C'est à son tour d'essayer de me cacher son visage. Il continue de manger tout en évitant soigneusement de croiser mon regard.

— Gavin ? De quelle blague est-ce que tu leur as encore parlé ?

Gavin attrape deux frites et les lance à Kel et Caulder.



— C'est terminé ! Je ne vous raconterai plus aucune histoire. Vous vous faites attraper chaque fois !

Les deux garçons éclatent de rire et se défendent avec d'autres frites.

— Je veux bien vous raconter, ça ne me dérange pas, intervient Kiersten. Ils se sont fait attraper à midi. Mme Brill était de l'autre côté de la cantine et ils cherchaient un moyen de la faire courir. Tout le monde dit qu'elle court comme un canard. Alors on voulait voir ça. Kel a fait semblant de s'étouffer et Caulder a sorti le grand jeu. Il s'est placé derrière lui et l'a ceinturé pour lui comprimer les poumons, comme s'il appliquait la méthode de Heimlich. Mme Brill a paniqué ! Quand elle est arrivée à notre table, Kel a dit qu'il se sentait mieux, que Caulder lui avait sauvé la vie. Tout aurait dû rentrer dans l'ordre, mais elle avait déjà appelé les secours. En quelques minutes, deux ambulances et un camion de pompiers ont débarqué à l'école. Un des garçons de la table voisine les a dénoncés, alors Kel a été appelé dans son bureau.

Lake se penche en avant et fusille son frère du regard.

— Pitié, dis-moi que c'est une blague.

Kel relève la tête, armé de son air le plus innocent.

— C'était une blague. Je ne pensais vraiment pas que quelqu'un appellerait les secours. Maintenant, je suis collé toute la semaine.

— Pourquoi est-ce que Mme Brill ne m'a pas contactée ? lui demande Lake.

— Je crois qu'elle l'a fait, répond-il. Mais tu as perdu ton téléphone, tu te souviens ?

— Eh bien ! Je te préviens : si elle m'a convoquée, tu es puni.

Je jette un coup d'œil à Caulder, qui tente de fuir mon regard.

— Et toi, Caulder ? Pourquoi Mme Brill ne m'a pas appelé ?

Il se tourne vers moi avec un sourire malicieux.

— Kel m'a défendu. Il lui a dit que je pensais vraiment qu'il était en train de s'étouffer et que j'essayais de lui sauver la vie, explique-t-il. Ce qui m'amène à mon petit bonheur du jour : j'ai été récompensé pour ma bravoure. Mme Brill m'a dispensé de deux heures d'étude.

Il n'y a que Caulder pour échapper à des heures de colle et être récompensé à la place.

— Il faut que vous arrêtiez vos bêtises, leur dis-je. Gavin : ne leur raconte plus aucune de tes histoires.

— Oui, monsieur Cooper, répond-il d'un air sarcastique. Mais il y a quelque chose qu'il faut que je sache, continue-t-il en se tournant vers les garçons. Elle court vraiment comme un canard ?

— Ouais ! s'exclame Kiersten en riant. Un vilain petit canard. (Elle jette un coup d'œil à Caulder.) Et ta galère du jour, alors, Caulder ?

Il redevient soudain sérieux.

— Mon meilleur ami a failli s'étouffer aujourd'hui. Il aurait pu mourir.

On éclate tous de rire. Même si Lake et moi, on essaie toujours d'agir de façon responsable, c'est difficile d'être à la fois la figure d'autorité et le frère ou la sœur. Alors, on choisit les batailles que l'on veut livrer contre les garçons. Lake insiste pour qu'elles ne soient pas trop nombreuses. Comme elle est en train de rire, je suppose que celle-ci n'en fait pas partie.

— Est-ce que je peux terminer mon repas, maintenant ? me dit-elle en désignant son assiette que j'ai poussée sur le côté, hors de portée.

Je la replace devant elle.

— Merci, monsieur Cooper, me remercie-t-elle.

Je lui donne un coup de genou sous la table. Elle sait que je déteste qu'elle m'appelle comme ça. J'ignore pourquoi ça m'ennuie autant. Sûrement parce que lorsque j'étais son prof, ces quelques mots étaient une véritable torture. On s'était tellement rapprochés lors de notre premier rendez-vous... C'était la première fois que je m'amusais autant avec quelqu'un, tout en restant moi-même. J'ai passé le week-end suivant à ne penser qu'à elle. Alors quand je l'ai vue se tenir dans le couloir de l'école, devant ma salle de classe, j'ai eu l'impression qu'on m'arrachait le cœur. J'ai tout de suite compris pourquoi elle était là. Elle a mis un peu plus de temps à analyser la situation. Quand elle s'est rendu compte que j'étais prof, ce que j'ai lu dans ses yeux m'a bouleversé. Elle avait mal. Elle avait le cœur brisé. Comme moi. Je suis sûr d'une chose : je ne veux plus jamais voir cette expression sur son visage.

Kiersten se lève et emporte son assiette vers l'évier.

— Il faut que j'y aille. Merci pour le pain, Will, raille-t-elle. C'était délicieux.

— Je m'en vais aussi. Je te raccompagne, s'exclame Kel.

Il saute hors de son siège pour la suivre jusqu'à la porte. Lorsque je me tourne vers Lake, elle lève les yeux au ciel. Elle n'aime pas l'idée que Kel ait son premier béguin. L'adolescence et son trop-plein d'hormones arriveront bien assez tôt.

Caulder se lève à son tour.

— Je vais regarder la télé dans ma chambre, dit-il. À tout à l'heure, Kel. Salut, Kiersten.

Ils lui disent tous les deux au revoir avant de sortir.

— J'espère que Kel va lui demander d'être sa petite amie. Avec un peu de chance, ils se marieront et ils auront plein de bébés bizarres. Et Kiersten fera partie de notre famille pour toujours !

— La ferme, Eddie, tance Lake. Il n'a que dix ans. Il est trop jeune pour avoir une copine.

— Pas vraiment. Il aura onze ans dans huit jours, rétorque Gavin. Onze ans, c'est l'âge parfait pour une première petite amie.

Lake s'empare d'une pleine poignée de frites et les jette à la figure de Gavin.

Je me contente de soupirer. Elle est vraiment intenable.

— C'est toi qui fais le ménage, ce soir, lui dis-je. Et toi aussi, j'ajoute à l'intention d'Eddie. Viens, Gavin, on va regarder le foot, comme de vrais hommes, pendant que les femmes font leur boulot.

Gavin pousse son verre vers Eddie.

— Remplis mon verre, femme. Je vais regarder le foot.

Pendant qu'Eddie et Lake nettoient la cuisine, j'en profite pour demander un service à Gavin. Lake et moi n'avons pas eu un moment à nous depuis des semaines à cause des garçons, et j'ai vraiment besoin de me retrouver seul avec elle.

— Tu crois qu'Eddie et toi pourriez emmener Kel et Caulder au ciné, demain soir ?

Comme il ne répond pas tout de suite, la culpabilité m'envahit. Je n'aurais pas dû poser la question. Ils ont peut-être prévu autre chose.

— Ça dépend, finit-il par répondre. Est-ce qu'on doit emmener Kiersten avec nous ?  
J'éclate de rire.

— Il faut voir avec ta copine. C'est sa nouvelle meilleure amie.

À cette pensée, Gavin lève les yeux au ciel.

— Pas de souci. On pensait aller voir un film, de toute façon. Tu veux qu'on vienne les chercher à quelle heure ? Et qu'on les garde combien de temps ?

— Comme tu veux. On restera ici, en tout cas. J'aimerais juste être seul avec Lake quelques heures. Je veux lui donner quelque chose.

— Oh... je vois, dit-il. Envoie-moi un message quand tu auras fini de « tout lui donner » et on ramènera les garçons.

Son allusion me fait rire. Je secoue la tête. J'aime beaucoup Gavin. Ce que je déteste, par contre, c'est que, peu importe ce qui se passe entre Lake et moi ou Eddie et lui... tout finit par se savoir. C'est le problème quand on sort avec des meilleures amies : il n'y a plus aucun secret.

— Allez, viens, on y va, dit Eddie en aidant Gavin à se lever du canapé. Merci pour le repas, Will. Joel aimerait que vous veniez à la maison le week-end prochain. Il a promis qu'il ferait des *tamales*<sup>1</sup>.

Je ne dis jamais non à des *tamales*.

— On viendra.

Une fois Eddie et Gavin partis, Lake me rejoint dans le salon et s'assoit sur le canapé, les jambes pliées sous elle. Elle se pelotonne contre moi. Je passe un bras autour d'elle pour la rapprocher davantage.

— Je suis déçue, dit-elle. J'espérais qu'on aurait au moins cours les mêmes jours, ce semestre. On n'aura jamais de moments seuls avec ces papillons de gamins qui courent dans tous les sens.

On pourrait croire qu'en vivant l'un en face de l'autre, on se voit tout le temps. Ce n'est pas le cas. Le semestre dernier, elle avait cours le lundi, le mercredi et le vendredi. Moi, j'allais à la fac tous les jours. Le week-end, on avait les devoirs, mais surtout les activités sportives de Kel et Caulder. Après le décès de Julia, au mois de septembre, Lake s'est retrouvée encore plus occupée. Elle a dû s'adapter. C'est le moins qu'on puisse dire. La seule chose que l'on n'arrive pas à glisser dans notre emploi du temps, c'est des moments pour nous. Ce n'est pas évident de laisser les garçons dans une maison et d'aller dans l'autre pour s'offrir un peu d'intimité. Ils nous suivent quasiment partout.

— On survivra, lui dis-je. On survit toujours.

Elle approche mon visage du sien pour déposer un baiser sur mes lèvres. Je l'embrasse comme ça depuis plus d'un an et c'est meilleur de jour en jour.

— Je ferais mieux d'y aller, annonce-t-elle au bout d'un moment. Il faut que je me lève tôt pour aller à la fac et terminer mon inscription. Je dois aussi m'assurer que Kel n'est pas en train de peloter Kiersten dans un coin.

Pour l'instant, on en rigole, mais dans quelques années, ce sera une réalité. On n'aura pas encore atteint les vingt-cinq ans, pourtant on élèvera des ados. C'est une pensée effrayante.

— Attends. Avant de partir : tu as prévu quelque chose demain soir ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Quelle question ! La seule chose que j'ai prévue, c'est toi. Toujours toi.

— Parfait. Eddie et Gavin viennent chercher les garçons. On se retrouve à 19 heures ?

Elle sourit, soudain beaucoup plus enthousiaste.

— Tu es en train de m'inviter à un vrai rendez-vous ?

Je hoche la tête.

— Tu t'y prends vraiment n'importe comment, tu sais ? Mais ça a toujours été le cas. Des fois, les filles aiment bien qu'on leur pose la question, pas seulement qu'on les mette devant le fait accompli.

Elle essaie de se faire désirer, alors qu'elle est déjà à moi. Ça ne sert pas à grand-chose, mais je rentre quand même dans son jeu. Je m'agenouille par terre, devant elle, et la regarde dans les yeux.

— Lake, me ferais-tu l'honneur de sortir avec moi, demain soir ?

Elle s'adosse au canapé et tourne la tête.

— Je ne sais pas. Je suis assez occupée, répond-elle. Je jette un coup d'œil à mon emploi du temps et je te dis ça.

Elle essaie d'avoir l'air détaché, mais un sourire lui échappe. Alors, elle se jette sur moi pour me prendre dans ses bras. Je perds l'équilibre et on se retrouve tous les deux par terre. Je la fais rouler sur le dos. Quand elle lève les yeux vers moi, elle éclate de rire.

— D'accord, viens me chercher à 19 heures.

Je repousse les mèches de cheveux qui tombent devant ses yeux et trace les contours de sa joue du bout des doigts.

— Je t'aime, Lake.

— Dis-le encore une fois.

Je l'embrasse sur le front et répète mes mots.

— Je t'aime, Lake.

— Encore une fois.

— Je. (Je l'embrasse sur les lèvres.) T'aime. (Encore une fois.) Lake.

— Je t'aime aussi.

Je couvre son corps du mien et lui prends les mains. Je soulève ensuite nos doigts entrelacés au-dessus de sa tête et les presse contre le sol, avant de me pencher vers elle comme si j'allais l'embrasser, mais je n'en fais rien. J'adore la taquiner ainsi quand on est dans cette position. J'effleure à peine ses lèvres, juste le temps qu'elle ferme les yeux, puis je recule. Lorsqu'elle rouvre les paupières, je lui souris et me penche de nouveau vers elle. Dès qu'elle les referme, je recule.

— Papillon, Will ! Tu vas m'embrasser, à la fin ?

Elle pose ses mains de chaque côté de mon visage et attire mes lèvres contre les siennes. On s'embrasse jusqu'à frôler le « point de non-retour », comme elle aime l'appeler, puis elle se dégage et vient s'asseoir à genoux près de moi pendant que je roule sur le dos. On évite de se laisser aller quand on n'est pas seuls dans la maison. C'est trop facile de s'oublier. Lorsque ça arrive, l'un de nous reprend généralement ses esprits à temps.

Avant la mort de Julia, on a commis l'erreur d'aller trop loin, trop vite. *J'ai* commis cette erreur. Ça ne faisait que deux semaines qu'on sortait officiellement ensemble et Caulder dormait dans la chambre de Kel. Lake et moi, on est rentrés chez moi après une soirée ciné. On a commencé à s'embrasser sur le canapé, et une chose en entraînant une autre... on n'a pas pu s'arrêter. On n'a pas couché ensemble, mais on l'aurait fait si Julia ne nous avait pas interrompus. Elle a complètement paniqué. Nous, on s'est sentis humiliés. Elle a puni Lake et ne m'a pas laissé la voir pendant deux semaines. Durant ce laps de temps, je me suis excusé environ un million de fois.

Julia nous a fait asseoir à la même table et nous a fait jurer d'attendre au moins un an. Elle m'a forcé à le lui promettre en la regardant dans les yeux et a demandé à Lake de prendre la pilule. Ce n'était pas parce que sa fille de dix-huit ans avait failli faire l'amour qu'elle était bouleversée. Julia n'était pas vieux jeu et elle savait que ça allait finir par arriver, un jour ou l'autre. Non, ce qui l'a blessée, c'est que j'aie voulu prendre la virginité de Lake après seulement deux semaines de relation. Comme je me sentais affreusement coupable, j'ai accepté ses conditions. Elle voulait également qu'on donne le bon exemple à Kel et Caulder ; elle nous a demandé de ne pas passer la nuit l'un chez l'autre pendant cette année-là non plus. Quand Julia est décédée, on a respecté notre promesse. Plus par respect pour elle qu'autre chose. Dieu sait à quel point c'est difficile parfois. Souvent.

Nous n'en avons pas discuté, mais la semaine dernière a marqué l'anniversaire de notre promesse à Julia. Je ne veux pas forcer la main à Lake ; j'aimerais que ça vienne d'elle. C'est pour ça que je n'en ai pas parlé... mais elle n'a pas abordé le sujet non plus. De toute façon, on ne s'est pas retrouvés seuls depuis.

— Point de non-retour, dit-elle en se levant. On se voit demain. À 19 heures. Ne sois pas en retard.

— Va chercher ton portable et envoie-moi un message pour me souhaiter bonne nuit, lui dis-je.

Elle ouvre la porte et sort à reculons pour me faire face. Puis, elle referme lentement derrière elle.

— Encore une fois ? me demande-t-elle.

— Je t'aime, Lake.

---

1. Papillotes amérindiennes à base de farine de maïs avec une farce salée ou sucrée. (N.d.T.)

## Vendredi 6 janvier

*Je vais bientôt offrir son cadeau à Lake. Je ne sais pas ce que c'est car ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Je ne peux rien écrire de plus pour l'instant. Mes mains tremblent. Pourquoi je deviens aussi nerveux à chacun de nos rendez-vous ? Je suis vraiment pathétique.*

— Et on ne parle pas à l'envers, ce soir, les garçons ! Vous savez que Gavin n'arrive pas à suivre.

Je leur fais « au revoir » de la main et referme la porte derrière eux.

Il est presque 19 heures. Je vais à la salle de bains pour me laver les dents, puis j'attrape mes clés et ma veste et me dirige vers la voiture. Lake m'observe depuis sa fenêtre. Je crois qu'elle n'a pas conscience que je la vois, que je l'ai toujours vue. Surtout avant qu'on se mette officiellement ensemble. Quand je rentrais le soir, j'apercevais son ombre. C'est ce qui m'a donné la force de croire qu'elle pensait toujours à moi et qu'un jour on serait réunis... Mais après notre dispute dans la buanderie, elle a arrêté. J'ai bien cru avoir tout gâché.

Je recule de mon allée directement dans la sienne. Sans couper le moteur, je sors de la voiture et en fais le tour pour lui ouvrir la portière. Une fois de retour à l'intérieur, je respire son parfum. C'est celui à la vanille. Mon préféré.

— Où est-ce qu'on va ? me demande-t-elle.

— Tu verras. C'est une surprise, lui dis-je en appuyant sur l'accélérateur.

Au lieu de m'engager sur la route, je me gare devant chez moi. Je cours de l'autre côté de la voiture pour lui ouvrir.

— Will, qu'est-ce que tu fabriques ?

Je lui prends la main et l'aide à sortir de la voiture.

— On est arrivés.

Son air perplexe est adorable. Je ne fais pas le moindre effort pour me justifier.

— Tu m’as invitée chez toi ? Je me suis pomponnée, Will ! Je voulais qu’on sorte !

Pendant qu’elle fait son caprice, je l’attrape par la main en riant et l’entraîne à l’intérieur.

— Tu m’as forcé à t’inviter dans les règles de l’art, nuance. Je n’ai jamais dit qu’on allait sortir. Je t’ai seulement demandé si tu avais autre chose de prévu.

Comme j’ai déjà préparé des pâtes, je vais chercher nos assiettes dans la cuisine. Mais au lieu de mettre la table, je nous installe devant la télévision. Elle retire sa veste, visiblement un peu déçue. Je feins de ne rien remarquer pendant que je nous sers à boire, puis m’assois par terre à côté d’elle.

— Je ne veux pas passer pour une ingrate, dit-elle en commençant à manger. C’est juste qu’on ne va jamais nulle part. J’étais contente de faire autre chose, pour une fois.

Je prends une gorgée de mon verre, puis m’essuie la bouche.

— Je sais, mon cœur. Mais cette soirée avait déjà été planifiée pour nous, en quelque sorte.

Je dépose un autre gressin sur son assiette.

— Comment ça, « planifiée pour nous » ? Je ne te suis pas.

Je ne lui réponds pas tout de suite et continue de manger en silence.

— Will, dis-moi ce qui se passe. Je n’aime pas quand tu es évasif comme ça. Ça me met mal à l’aise.

Tout sourire, je bois un coup.

— Je n’essaie pas de te mettre mal à l’aise. Je me contente de faire ce qu’on m’a demandé.

Elle voit bien que la situation m’amuse. Alors, au lieu de persister à m’interroger, elle prend une nouvelle bouchée.

— Au moins, les pâtes sont bonnes, dit-elle.

— Et la vue est plutôt pas mal.

Elle sourit, me fait un clin d’œil et continue de manger.

Ses cheveux sont détachés ce soir. J’adore quand elle les coiffe comme ça. Ou quand elle les attache. En fait, je n’ai pas encore vu une coupe qui ne lui aille pas. Elle est incroyablement belle, surtout quand elle n’essaie pas de l’être. Je me rends soudain compte que je me suis perdu dans ma contemplation. J’ai à peine mangé la moitié de mon assiette. Elle a presque terminé la sienne.

— Will ? (Elle s’essuie la bouche avec une serviette.) Est-ce que ça a un rapport avec ma mère ? me demande-t-elle d’une petite voix. Tu sais... la promesse qu’on lui a faite ?



Je comprends où elle veut en venir et, tout de suite, je me sens coupable de n'avoir pas réfléchi à l'impression que cette soirée risquait de lui donner. Je ne veux pas qu'elle croie qu'elle me doit quelque chose.

— Pas dans ce sens-là, mon cœur. (Je lui prends la main par-dessus la table.) Ce n'est pas pour ça que je t'ai invitée. Je suis désolé de t'avoir mise sur la mauvaise piste. Ça, c'est pour une autre fois... quand tu seras prête.

Elle me sourit.

— Ça ne m'aurait pas dérangée...

Sa réponse me prend au dépourvu. J'ai tellement l'habitude que l'un de nous prenne l'initiative d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard que je n'ai pas du tout envisagé que les choses pourraient être différentes ce soir.

Embarrassée par sa propre audace, elle baisse la tête vers son assiette. Elle coupe un morceau de pain pour saucer. Quand elle a terminé de mâcher, elle boit, puis relève les yeux vers moi.

— Tout à l'heure, murmure-t-elle d'une voix mal assurée, quand je t'ai demandé si ça avait un rapport avec ma mère, tu m'as répondu « pas dans ce sens-là ». Qu'est-ce que tu voulais dire ? Est-ce que ça a quand même un rapport avec elle ?

Je hoche la tête, puis me mets debout et lui prends la main pour l'aider à se lever. Quand je passe mes bras autour d'elle, elle se love contre mon torse et joint ses mains derrière mon dos.

— Ça a un rapport avec elle, oui. (Elle relève la tête et me regarde pendant que je lui explique la situation.) Elle m'a donné autre chose... en plus des lettres.

Julia m'a fait promettre de ne pas parler à Lake des lettres et de son cadeau avant le moment opportun. Lake et Kel ont déjà ouvert les premières ; le cadeau, lui, nous était destiné. On aurait dû l'ouvrir à Noël, mais c'est la première fois qu'on arrive à se retrouver seuls.

— Viens dans ma chambre.

Je mets fin à notre étreinte et lui prends la main. Elle me suit dans ma chambre, où la boîte que Julia m'a confiée nous attend sur le lit.

Lake s'en approche et passe les doigts sur le papier cadeau. Elle joue un instant avec le nœud en velours rouge avant de soupirer.

— C'est vraiment elle qui te l'a donné ? me demande-t-elle d'une petite voix.

Je m'assois sur le lit et lui fais signe de venir me rejoindre. On s'installe, le cadeau entre nous. Il y a une carte dessus avec nos noms et la mention : « ne pas lire avant d'avoir ouvert le paquet ».

— Will, pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit qu'il restait quelque chose ? Il n'y en a plus d'autres, hein ?

Je vois ses yeux s'embuer de larmes. Elle s'efforce toujours de les réprimer. Je ne sais pas pourquoi elle déteste autant pleurer.

Je passe un doigt sur sa joue pour l'essuyer.

— Non, c'est le dernier. Je te le promets, lui dis-je. Elle tenait à ce qu'on l'ouvre ensemble.

Elle se redresse et fait de son mieux pour se calmer.

— Tu veux le faire ? Ou je m'en charge ?

— Question bête.

— Il n'y a pas de question bête, rétorque-t-elle. Vous devriez le savoir, monsieur Cooper.

Elle se penche vers moi pour m'embrasser, puis recule et tire sur le papier. Je la regarde le déchirer. Une boîte en carton entourée de ruban adhésif apparaît.

— Mon Dieu, il y a au moins six couches de Scotch, là-dessus, s'exclame-t-elle, amusée. Un peu comme sur ta voiture.

Elle relève la tête et m'adresse un sourire taquin.

— Très drôle, lui dis-je.

Je lui caresse le genou pendant qu'elle s'attaque à l'adhésif avec ses ongles. Lorsqu'elle en vient à bout, elle s'arrête un instant.

— Merci d'avoir fait ça pour elle, me dit-elle. D'avoir conservé ce cadeau. (Elle observe le paquet, le tient entre ses mains sans l'ouvrir.) Tu sais ce que c'est ?

— Aucune idée. J'espère juste que ce n'est pas un chiot. Ça fait quatre mois qu'il est sous mon lit.

Elle éclate de rire.

— J'ai peur, m'avoue-t-elle. Je n'ai pas envie de recommencer à pleurer.

Elle hésite, puis ouvre le haut de la boîte en retournant les deux battants. Elle en sort le contenu et j'éloigne le paquet. Après avoir retiré le papier qui l'entoure, elle révèle un bocal en verre transparent rempli à ras bord d'étoiles de différentes couleurs. On dirait de l'origami. Des centaines d'étoiles en papier en 3D de la taille d'un pouce.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande à Lake.

— Aucune idée, mais c'est magnifique.

On continue d'observer le présent pour essayer de comprendre de quoi il s'agit. Puis elle ouvre la carte et l'observe fixement.

— Je ne peux pas la lire, Will. Il va falloir que tu t'en charges.

Elle la met dans mes mains.

Alors, je l'ouvre à mon tour et la lis à voix haute.

*L'amour est la plus belle chose au monde. Malheureusement, c'est aussi l'une des choses les plus difficiles à conserver et les plus faciles à perdre.*

*Vous n'avez plus, ni l'un ni l'autre, un père ou une mère à qui demander conseil. Vous n'avez plus, ni l'un ni l'autre, d'épaule sur laquelle pleurer en cas de crise, et des crises, il y en aura. Vous n'avez plus, ni l'un ni l'autre, quelqu'un avec qui partager les moments drôles, heureux ou plus éprouvants. Vous êtes tous les deux désavantagés de ce point de vue-là. Vous ne pouvez dépendre que de l'autre. Et à cause de cela, vous allez devoir fournir plus d'efforts pour construire une base solide à votre relation future. Car vous n'êtes pas seulement le conjoint de l'autre. Vous êtes également son unique confident.*

*J'ai écrit des phrases sur des morceaux de papier que j'ai ensuite pliés en forme d'étoiles. Il s'agit de citations qui m'ont inspirée, de paroles de chansons profondes ou juste de conseils d'éducation. Je ne veux pas que vous les ouvriez avant d'en avoir réellement besoin. Si vous avez passé une mauvaise journée, si vous vous êtes disputés, ou si vous avez besoin qu'on vous remonte le moral... elles sont là pour ça. Vous pouvez en ouvrir ensemble. Ou seuls. Je voulais simplement vous donner quelque chose vers quoi vous tourner quand vous en aurez besoin.*

*Will... merci. Merci d'être entré dans nos vies. Savoir que tu aimes ma fille m'a permis de me défaire d'une grande partie de ma douleur et de mes inquiétudes.*

Lorsque je marque une pause, Lake me prend la main. Je ne m'étais pas attendu à ce que Julia s'adresse directement à moi. Lake écrase une larme. Je fais de mon mieux pour contenir les miennes. Puis j'inspire profondément, me racle la gorge et termine ma lecture.

*Tu es un homme remarquable et tu as été un ami inestimable pour moi. Je te remercie du fond du cœur d'aimer ma fille comme tu le fais. Tu la respectes, tu n'essaies pas de changer pour elle et tu l'inspires. Tu ne sauras jamais à quel point je t'ai été reconnaissante, à quel point tu as apaisé mon âme.*

*Lake, tu as senti le coup de coude que je viens de te donner ? C'est ma façon à moi de t'accorder ma bénédiction. Tu as fait le choix idéal. Moi-même, je n'aurais pas trouvé mieux. Merci de t'être battue pour garder notre famille*

*intacte. Tu avais raison : Kel a besoin de toi à ses côtés. Merci de me l'avoir fait comprendre. Mais souviens-toi : quand les choses se compliqueront, tu devras lui apprendre à arrêter de creuser des citrouilles, à lui aussi...*

*Je vous aime et je vous souhaite une vie remplie de bonheur.*

*Julia.*

*Et partout dans mes souvenirs, vous dansez...*

*The Avett Brothers.*

Je remets la carte dans l'enveloppe. Lake caresse le bocal du bout des doigts, le retourne pour l'observer sous tous les angles.

— Je l'ai surprise en train de les fabriquer, un jour. Quand je suis entrée dans la pièce, elle pliait des morceaux de papier. Elle s'est tout de suite arrêtée et les a mis de côté pour qu'on discute. J'avais oublié. Ça m'était complètement sorti de la tête. Ça a dû lui prendre une éternité.

Pendant qu'elle examine les étoiles, moi, je la regarde, elle. Elle essuie ses larmes d'un revers de la main. Tout bien considéré, elle tient plutôt bien le coup.

— J'ai envie de tous les lire, mais en même temps, j'espère qu'on n'en aura jamais besoin, dit-elle.

Je me penche vers elle pour un bref baiser.

— Tu es aussi incroyable que ta mère.

Je m'empare du bocal et le pose sur ma commode. Lake fourre le papier cadeau dans le carton et met le tout par terre. Après avoir placé la carte sur la table de chevet, elle s'allonge sur le lit. Je m'installe à côté d'elle, tourné dans sa direction, et passe un bras autour de sa taille.

— Ça va ?

Je ne saurais dire si ce présent l'a ravie ou l'a anéantie.

Elle me regarde et me sourit.

— Je pensais qu'entendre ses mots à voix haute me ferait de la peine, mais non. Au contraire, ça m'a fait très plaisir, répond-elle.

— À moi aussi, lui dis-je. J'avais vraiment peur que ce soit un chien.

Elle rit et pose la tête sur mon épaule. On reste allongés ainsi en silence, à s'observer l'un l'autre. Mes doigts remontent le long de son bras, de son cou avant de tracer les contours de son visage. J'adore la regarder quand elle réfléchit.

Au bout d'un moment, elle relève la tête et se hisse sur moi, les mains derrière ma nuque. Puis elle se penche en avant et écarte mes lèvres avec les siennes. Le goût de sa

bouche, la chaleur de ses mains me consomment aussitôt. Je la serre contre moi et enfouis mes doigts dans ses cheveux tout en l'embrassant. Ça fait tellement longtemps qu'on ne s'est pas retrouvés seuls sans le risque d'être interrompus... J'adore cette situation comme je la déteste. Sa peau est douce ; ses lèvres sont parfaites. C'est de plus en plus difficile de me retenir.

Les mains sous mon tee-shirt, elle me mordille le cou. Elle sait que ça me rend fou. Pourtant, elle le fait très souvent, ces temps-ci. Je crois qu'elle aime repousser nos limites. L'un de nous va devoir battre en retraite et je ne sais pas si je vais y arriver. Apparemment, elle non plus.

— On a combien de temps ? murmure-t-elle.

Elle soulève mon tee-shirt pour déposer une nuée de baisers sur mon torse.

— De temps ? lui dis-je d'une voix faible.

— Avant que les garçons rentrent. (Elle remonte vers mon cou.) On a combien de temps avant qu'ils rentrent ?

Penchée au-dessus de moi, elle me dévisage. Son message est clair : cette fois, elle ne battra pas en retraite.

Je relève mon bras pour me couvrir les yeux. J'essaie de me calmer. Je ne veux pas que sa première fois se passe comme ça. Pense à autre chose, Will. Pense à la fac, aux devoirs, à un chien enfermé dans un carton... n'importe quoi.

Elle repousse mon bras de mon visage pour me regarder dans les yeux.

— Will... ça fait un an. J'en ai envie.

Je la fais rouler sur le dos et m'appuie sur un coude pour me pencher vers elle. Je lui caresse la joue de mon autre main.

— Crois-moi, Lake, je suis prêt, moi aussi. Mais pas ici. Pas maintenant. Il faudra que tu rentres chez toi dans une heure, quand les garçons reviendront, et je ne pense pas que je le supporterai. (Je l'embrasse sur le front.) Dans deux semaines, on a un week-end de trois jours. On ira quelque part ensemble. Rien que tous les deux. Je demanderai à mes grands-parents de garder les garçons. Comme ça, on pourra passer tout le week-end ensemble.

Elle relève les jambes et les fait retomber, dans un geste de frustration.

— Je ne vais pas tenir deux semaines de plus ! Ça fait déjà cinquante-sept semaines que j'attends !

Ses enfantillages me font rire. Je me penche pour déposer un baiser sur sa joue.

— Si je peux attendre, tu peux aussi.

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu es vraiment barbant, comme mec, se moque-t-elle.

— Ah oui, barbant ? lui dis-je. Tu veux que je te jette sous la douche ? Pour que tu te calmes ? Je n'hésiterai pas si tu en as besoin.

— Seulement si tu viens avec moi, rétorque-t-elle.

Tout à coup, elle écarquille les yeux et me pousse sur le dos. Elle se penche vers moi.

— Will ! s'exclame-t-elle, excitée, comme si elle venait d'avoir une idée. Est-ce que ça veut dire qu'on pourra se doucher ensemble ? Pendant notre week-end ?

Son enthousiasme me prend par surprise. Ça, en revanche, ce n'en est pas une : elle réussit toujours à m'étonner.

— Tu n'es pas nerveuse ?

— Non, pas du tout. (Elle sourit et approche un peu plus son visage du mien.) Je sais que je serai entre de bonnes mains.

— De très bonnes mains, dis-je en l'attirant à moi.

Au moment où je m'apprête à l'embrasser, mon téléphone vibre. Elle le sort de ma poche.

— C'est Gavin, me dit-elle.

Elle me tend le téléphone et me libère.

Je lis le message.

— Super. Kel a vomi. Ils pensent qu'il a chopé un virus. Ils le ramènent.

Elle grogne et se lève du lit.

— Beurk ! Je déteste le vomi. Caulder va sûrement l'attraper aussi, en plus, vu qu'ils partagent tout.

— Je lui dis de ramener Kel directement chez toi. Va l'attendre là-bas. Je vais aller lui acheter des médicaments à la pharmacie.

Je remets mon tee-shirt en place et attrape le bocal que nous a fait Julia pour aller le ranger dans la bibliothèque du salon. Quand on sort de la chambre, on est en mode « parents ».

— Prends aussi de la soupe pour demain. Et du Sprite, me dit-elle.

Lorsque je pose le bocal dans le salon, elle glisse sa main à l'intérieur et attrape une étoile. En croisant mon regard interrogateur, elle sourit.

— Il y a peut-être un bon conseil, là-dedans. Pour le vomi, m'explique-t-elle.

— On a un long chemin devant nous. On ferait mieux de ne pas les gâcher. (Une fois dehors, je l'attrape par le bras et l'attire à moi pour lui souhaiter bonne nuit.) Tu veux que je te raccompagne en voiture ?

Elle rit et me serre un peu plus fort.

— Merci pour ce rencard. C'était l'un de mes préférés.

— Le meilleur est à venir, lui dis-je en faisant référence à notre week-end en amoureux.

— Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

Elle se libère et se dirige vers sa maison. Je viens d'ouvrir la portière de la voiture lorsqu'elle se met à crier, de l'autre côté de la rue :

— Will ! Encore une fois ?

— Je t'aime, Lake !

## 7 janvier

*Je déteste ces papillons de cheeseburgers.*

Un enfer. Un véritable enfer. C'est la meilleure façon de décrire les dernières vingt-quatre heures. Lorsque Gavin et Eddie ont ramené les garçons, on a très vite compris que Kel n'avait pas attrapé un virus. Gavin n'a même pas pris la peine de frapper. Il s'est précipité dans la salle de bains. Caulder l'a suivi. Puis Lake et Eddie. C'est moi qui ai ressenti les effets de l'intoxication alimentaire en dernier. Depuis minuit hier soir, Caulder et moi, on a passé notre temps à rester allongés sur le canapé et à se relayer dans la salle de bains.

Je ne peux pas m'empêcher d'envier Kiersten. J'aurais dû me contenter de manger du pain, moi aussi. Au moment où cette pensée me traverse l'esprit, quelqu'un frappe à la porte. Je ne me lève pas. Je n'ouvre même pas la bouche. Aucune de mes connaissances ne fait jamais l'effort de frapper, alors je n'ai pas la moindre idée de qui ça peut être. Et comme je ne compte pas bouger, je ne le saurai jamais.

Je suis dos à la porte, mais je l'entends s'ouvrir doucement. Un courant d'air frais me parvient et la voix d'une femme que je ne reconnais pas appelle mon nom.

Je me moque de savoir qui c'est. Au point où j'en suis, j'espère juste qu'elle est venue abrégé mes souffrances. Rassemblant toute l'énergie qui me reste, je lève la main en l'air pour lui signaler ma présence.

— Oh, mon pauvre, dit-elle.

Elle referme la porte derrière elle et vient se poster devant le canapé pour me regarder. Je finis par lever les yeux vers elle. Je n'ai pas la moindre idée de l'identité de cette femme. Elle a l'air d'avoir la quarantaine ; ses cheveux noirs coupés court sont



parsemés de gris ; et elle est petite, encore plus que Lake. J'essaie tant bien que mal de lui sourire. Les sourcils froncés, elle jette un coup d'œil à Caulder qui dort à côté de moi. Quand elle s'éloigne vers la cuisine, je me rends compte qu'elle tient une bouteille à la main. Je l'entends ouvrir des tiroirs et elle revient vers nous avec une cuillère.

— Ça va vous faire du bien. Layken m'a dit que vous étiez malades, vous aussi.

Elle verse du liquide sur la cuillère et se penche pour me la tendre.

Je l'accepte. Au point où j'en suis, j'essaierais n'importe quoi. J'avale le médicament. Il me brûle la gorge. Je tousse et prends une gorgée d'eau. Je ne veux pas trop boire ; ça risque de remonter.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? je lui demande.

Ma réaction a l'air de la décevoir.

— C'est moi qui l'ai fait. Je fabrique mes propres remèdes. Ça va te faire du bien. Promis.

Sur ces mots, elle s'approche de Caulder et le secoue doucement pour le réveiller. Il accepte le sirop sans poser de question, comme je l'ai fait, et referme les yeux.

— Au fait, je m'appelle Sherry. Je suis la mère de Kiersten. Elle m'a dit que vous aviez mangé de la viande avariée.

Elle grimace en prononçant le mot « viande ».

Je n'ai pas envie d'y penser. Alors, je ferme les yeux et essaie de sortir cette notion de mon esprit. Je suppose qu'elle s'est rendu compte de la vague de nausée qui m'a envahi car elle reprend la parole :

— Désolée. C'est pour ça qu'on est végétariens.

— Merci, Sherry, lui dis-je en espérant qu'elle va prendre congé.

Ce n'est pas le cas.

— J'ai mis une machine en route chez Layken. Si tu veux, je peux aussi en lancer une ici.

Sans attendre ma réponse, elle se dirige vers le couloir, se met à ramasser nos vêtements et les emporte dans la buanderie. Elle fait le ménage. Cette femme que je ne connais pas nettoie chez moi. Je suis trop fatigué pour émettre la moindre objection. Je suis même trop fatigué pour m'en réjouir.

— Will ? (Elle revient dans le salon. J'ouvre à peine les yeux.) Je repasse dans une heure pour mettre les vêtements dans le sèche-linge. J'apporterai du minestrone.

Je me contente de hocher la tête. Du moins, j'essaie.

\*

\* \*

Il ne s'est pas encore écoulé une heure, et pourtant, grâce au remède de Sherry, je me sens déjà un peu mieux. Caulder a réussi à se rendre dans sa chambre et à s'effondrer sur son lit. Moi, je me suis traîné jusqu'à la cuisine pour me servir un verre de Sprite. La porte d'entrée s'ouvre. C'est Lake. Elle a l'air aussi mal en point que moi, mais elle est toujours aussi jolie.

— Salut, mon cœur.

Elle s'approche d'un pas mal assuré et passe ses bras autour de moi. Elle est en pyjama et en chaussons. Ce ne sont pas les Dark Vador, mais ils sont sexy quand même.

— Comment va Caulder ? me demande-t-elle.

— Mieux, je crois. Ce que nous a donné Sherry a fait son effet.

— Oui. (Elle pose la tête contre mon torse et prend une grande inspiration.) Si seulement on avait suffisamment de canapés dans une seule maison pour être malades tous ensemble...

Ce n'est pas la première fois qu'on parle d'habiter ensemble. Financièrement parlant, ce serait logique ; nos factures seraient divisées par deux. Toutefois, Lake n'a que dix-neuf ans et elle a l'air d'apprécier son indépendance. L'idée de sauter le pas nous rend tous les deux nerveux. Alors on s'est mis d'accord pour attendre d'être sûrs à cent pour cent avant de se lancer.

— Si seulement, lui dis-je.

Par habitude, je me penche pour l'embrasser, mais elle secoue la tête et recule.

— Non, non, fait-elle. Pas de bisou pendant au moins vingt-quatre heures.

Je ris et dépose un baiser sur son front à la place.

— Je crois que je ferais mieux de rentrer. Je voulais juste voir comment tu allais.

Elle m'embrasse sur le bras.

— Vous êtes trop mignons, tous les deux ! s'exclame Sherry.

Elle traverse le salon et vient ranger une boîte en plastique remplie de soupe dans le frigo. Puis elle se retourne en direction de la buanderie. Je ne l'ai pas entendue ouvrir la porte et encore moins frapper.

— Merci pour le médicament, Sherry. Ça nous a fait beaucoup de bien, dit Lake.

— De rien, répond Sherry. Cette concoction vient à bout d'à peu près tout. N'hésitez pas à me dire si vous en avez encore besoin.

Lake se tourne vers moi et lève les yeux au ciel.

— À plus tard. Je t'aime.

— Je t'aime aussi. Fais-moi signe quand Kel se sentira mieux. On viendra vous voir.

Quand Lake s'en va, je m'assois à table et bois mon verre à petites gorgées. Je ne fais pas encore confiance à mon corps pour bien le digérer.

Sherry tire la chaise en face de moi et s'assoit à son tour.

— Alors, c'est quoi, votre histoire ? me demande-t-elle.

Comme je ne comprends pas où elle veut en venir, je hausse les sourcils et continue de boire en attendant qu'elle précise sa question.

— Votre histoire à tous les deux. Et avec Kel et Caulder. Du point de vue d'une maman, vous devez admettre que c'est curieux. Ma fille de onze ans a l'air d'adorer squatter chez vous. C'est un peu mon devoir de vous faire subir un interrogatoire. Lake et toi, vous êtes à peine sortis de l'enfance et vous élevez déjà deux petits garçons...

Sherry ne mâche pas ses mots, mais ne cherche pas à blesser. C'est une femme attachante. Visiblement, Kiersten tient d'elle.

Je repose le Sprite sur la table et essuie la condensation qui s'est formée avec mes pouces.

— Mes parents sont morts il y a trois ans. (Les yeux rivés sur le verre, j'évite son regard. Je ne veux pas de sa pitié.) Le père de Lake est mort il y a plus d'un an et sa mère en septembre dernier. Alors... on élève tous les deux nos frères.

Sherry se laisse aller contre sa chaise, les bras croisés.

— Ça alors !

Je hoche la tête, un sourire en coin. Au moins, elle ne m'a pas dit à quel point elle était désolée pour nous. La pitié, c'est ce que je déteste par-dessus tout.

— Depuis combien de temps est-ce que vous sortez ensemble ?

— Officiellement ? Depuis le 18 décembre, il y a un peu plus d'un an.

— Et officieusement ? demande-t-elle.

Mal à l'aise, je m'agite sur mon siège. Pourquoi est-ce que j'ai pris la peine de spécifier ?

— Le 18 décembre, il y a un peu plus d'un an, je répète en souriant. (Je ne rentrerai pas davantage dans les détails.) Et vous, Sherry ? Quelle est votre histoire ?

Elle se lève en riant.

— Will, personne ne t'a jamais dit que c'était impoli de s'occuper de ce qui ne te regarde pas ? (Elle s'éloigne vers la porte.) Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Tu sais où on habite.

On passe la journée de dimanche tous les quatre, affalés devant des films, tout patraques. Comme on se sent encore nauséux, on fait l'impasse sur le pop-corn et les sucreries. Le lundi, c'est le retour à la réalité. Je dépose Kel et Caulder à l'école et me rends à la fac. Sur quatre cours, trois sont dans le même bâtiment : l'avantage d'être en master. Quand on s'engage dans une voie précise, les classes se ressemblent et sont généralement situées au même endroit. Pour la première heure, par contre, je dois aller de l'autre côté du campus. C'est un cours optionnel intitulé « Mourir et la Mort ».

Comme le sujet m'est plus que familier, j'ai pensé que ça pourrait être intéressant. Je n'avais pas le choix, de toute façon. Il n'y avait pas d'autre cours de mon niveau à 8 heures. Si je veux obtenir mes crédits, je suis bloqué avec celui-là.

Quand j'entre dans la salle, il y a déjà des étudiants assis un peu partout. L'endroit ressemble à un petit amphithéâtre, mais avec des tables de deux personnes plutôt que des travées. Je monte les marches et prends un siège dans le fond. Endosser le rôle de l'étudiant plutôt que celui de l'enseignant me laisse encore une drôle d'impression. J'ai pris l'habitude de diriger la classe. Il a fallu que je m'adapte à ce retour en arrière.

Les vingt tables se remplissent très vite. Il ne reste plus qu'une place libre à côté de moi. C'est le premier jour du semestre. Dès le prochain cours, les gens ne seront plus aussi ponctuels. Ça se passe souvent comme ça ; l'attrait de la nouveauté s'étioule rapidement. C'est rare qu'un professeur inscrive tout le monde présent le deuxième jour.

Mon portable vibre dans ma poche. Je le sors et fais glisser mon doigt sur l'écran. C'est un message de Lake.

*J'ai enfin trouvé mon téléphone. J'espère que tu vas aimer tes cours. Je t'aime. On se voit ce soir.*

Le prof fait l'appel. Je prends quelques secondes pour répondre à Lake et glisse de nouveau mon portable dans ma poche.

— Will Cooper ? dit le professeur.

Je lève la main. Il me regarde et hoche la tête avant de faire une croix sur sa feuille. Je parcours la salle d'un œil curieux pour voir si je reconnais quelqu'un. Le semestre dernier, il y avait quelques camarades de lycée dans mon cours d'option, mais je croise rarement des visages familiers. La plupart des anciens ont obtenu leur diplôme en mai et très peu ont décidé de continuer.

Tout à coup, je remarque une fille blonde au premier rang qui s'est complètement retournée sur son siège. Quand mon regard croise le sien, je sens mon cœur se serrer. En voyant que je l'ai reconnue, elle me sourit et me fait signe de la main. Elle rassemble ses affaires, se lève et monte les escaliers.

Non. Elle s'approche de moi. Elle va s'asseoir à côté de moi.

— Will ! Mon Dieu ! Quelle coïncidence ! Ça fait une éternité ! me dit-elle.

Je m'efforce de lui sourire. Est-ce de la colère ou de la culpabilité que je ressens ? Je ne sais pas trop.

— Salut, Vaughn.

J'essaie d'avoir l'air content de la voir.

Elle s'installe près de moi et me serre dans ses bras.

— Comment vas-tu ? murmure-t-elle. Et Caulder ?

— Il va bien, je réponds. Il grandit. Il aura onze ans dans deux mois.

— Onze ans ? Déjà ? s'exclame-t-elle en secouant la tête d'un air incrédule.

Ça fait trois ans qu'on ne s'est pas vus. On s'est quittés en mauvais termes... et encore, c'est un euphémisme. Pourtant, elle agit comme si elle était sincèrement ravie de me retrouver. J'aimerais pouvoir dire la même chose.

— Comment va Ethan ? je lui demande.

Ethan est son grand frère. On était amis tous les deux, quand je sortais avec Vaughn, mais on ne s'est pas parlé depuis notre rupture.

— Il va bien. Très bien, même. Il est marié maintenant et il va être papa.

— Je suis content pour lui. Tu le lui diras.

— Pas de souci, dit-elle.

— Vaughn Gibson ? appelle le professeur.

Elle lève la main.

— En haut. (Elle reporte son attention sur moi.) Et toi ? Tu es marié ?

Je secoue la tête.

— Moi non plus.

Elle sourit.

Je n'aime pas la façon dont elle me regarde. On est sortis ensemble pendant deux ans. Je la connais bien. Ses intentions à mon égard ne me disent rien qui vaille. Je préfère clarifier les choses toute de suite.

— Je ne suis pas marié, mais je sors avec quelqu'un.

Je vois son expression se craqueler, mais elle cache sa réaction derrière un sourire.

— Oh, c'est bien, dit-elle. C'est sérieux ?

Elle part à la chasse aux informations. Autant mettre les points sur les i dès le début.

— Très.

Lorsque le professeur se met à expliquer comment va se dérouler le semestre et à détailler le programme, on se tourne tous les deux vers l'avant et on arrête de discuter. Seule Vaughn glisse de temps en temps un commentaire sur le cours. À la fin de l'heure, je me lève rapidement de mon siège.

— Ça m'a fait très plaisir de te voir, Will, dit-elle. Ce cours me plaît encore plus, maintenant. On a tellement de temps à rattraper !

Je lui souris sans acquiescer pour autant. Elle me serre une dernière fois dans ses bras avant de s'éloigner. Après avoir rassemblé mes affaires, je me dirige vers mon deuxième cours en essayant de trouver un moyen d'annoncer la nouvelle à Lake.

Lake ne m'a jamais posé de questions sur mes relations précédentes. Elle a conscience qu'il n'en sort jamais rien de bon. Je ne suis pas sûr qu'elle soit au courant pour Vaughn. Elle sait que j'ai eu une copine assez sérieuse quand j'étais au lycée et que j'ai déjà eu des relations sexuelles : ça, on en a discuté. J'ignore comment elle va le prendre. Je n'ai pas envie de la blesser, mais en même temps, je ne veux rien lui cacher.

Mais qu'est-ce que je cacherais, au juste ? Est-ce que je suis obligé de mentionner tous les étudiants qui sont dans ma classe ? On n'en a jamais parlé avant, alors pourquoi commencer maintenant ? Si je le lui dis, elle va s'inquiéter pour rien. Si je ne le lui dis pas, je n'y vois aucun mal. Lake n'est pas dans ma classe. Elle ne vient pas non plus à la fac les mêmes jours que moi. J'ai clairement annoncé à Vaughn que j'étais en couple. Ça devrait suffire.

Quand mon dernier cours de la journée se termine, j'ai réussi à me persuader que Lake n'a pas besoin d'être mise au courant.

\*  
\*   \*

Lorsque je me gare devant l'école primaire, Kel et Caulder sont assis dehors sur un banc, à l'écart des autres élèves. Mme Brill se tient debout derrière eux.

— Super...

J'ai entendu les histoires terribles qu'on raconte au sujet de cette femme, mais je n'ai jamais fait sa connaissance. Je coupe le moteur et sors de la voiture. Elle n'attendait visiblement que cela.

— Vous êtes sûrement Will, dit-elle en me tendant aussitôt la main. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

— Enchanté.

Je jette un coup d'œil aux garçons, mais ils refusent de me regarder dans les yeux. Quand je reporte mon attention sur Mme Brill, elle penche la tête sur le côté pour me signifier qu'elle veut me parler en privé.

— Il y a eu un incident avec Kel à la cantine, la semaine dernière, commence Mme Brill pendant qu'on avance sur le trottoir, loin de la foule. Je ne connais pas la relation qui vous unit, Kel et vous, mais je n'ai pas réussi à joindre sa sœur.

— Nous sommes au courant. Layken avait perdu son téléphone. Vous voulez que je lui demande de vous contacter ?

— Non, ce n'est pas de ça que je voulais vous parler, dit-elle. Je tenais simplement à m'assurer que vous étiez au courant de l'incident et que vous aviez pris les mesures nécessaires.

— C'est le cas. Nous nous en sommes occupés.

Je ne sais pas ce qu'elle entend par « mesures nécessaires », mais je doute que ça implique d'en rire à table. Tant pis.

— Je voulais également m'entretenir avec vous sur un autre sujet. Une nouvelle élève semble s'être rapprochée de Kel et Caulder. Kiersten ? (Comme elle attend une réponse de ma part, je hoche la tête.) Elle a été impliquée dans un incident, elle aussi, avec d'autres élèves, m'explique-t-elle.

Je m'arrête et me tourne vers elle. Tout à coup, la conversation m'intéresse davantage. Si ça a un rapport avec leur comportement de l'autre soir, je veux le savoir.

— Elle se fait tourmenter. Certains de ses camarades trouvent que sa personnalité n'est pas compatible avec la leur. Kel et Caulder ont surpris des garçons plus âgés en train de l'insulter. Alors, ils ont décidé de prendre les choses en main.

Elle marque une pause et jette un œil en direction de Kel et Caulder, qui n'ont pas bougé de place.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? je lui demande avec inquiétude.

— Ce n'est pas ce qu'ils ont fait, le problème. C'est ce qu'ils ont dit... ou plutôt écrit. Elle sort un morceau de papier de sa poche et me le tend.

Je le déplie et l'observe. J'en reste bouche bée. Un couteau ensanglanté y est dessiné avec les mots « Tu vas mourir, trou du cul ! » inscrits au-dessus.

— C'est Kel et Caulder qui ont écrit ça ? je m'enquiers, gêné.

Elle hoche la tête.

— Ils ont déjà avoué. Vous êtes enseignant. Vous savez que ce genre de menaces est grave dans une école. Elles ne doivent pas être prises à la légère, Will. J'espère que vous comprendrez. Ils sont suspendus pour le reste de la semaine.

— Suspendus ? Pendant une semaine ? Mais ils n'ont fait que défendre quelqu'un qui se faisait embêter !

— Je le sais bien et les garçons en question ont également été punis. Mais je ne cautionne pas qu'on réponde à la violence par la violence.

Je comprends son point de vue. Je baisse la tête vers le mot et soupire.

— J'en parlerai à Lake. Autre chose ? Ils sont libres de revenir lundi ?

Elle hoche la tête. Je la remercie, retourne à la voiture et monte à l'intérieur. Les garçons s'installent à l'arrière. Le trajet de retour se fait en silence. Je suis trop en colère pour dire quoi que ce soit. Ou du moins, je crois. C'est ce que je suis censé ressentir, après tout.

Quand je passe la porte de chez elle, Lake est assise au bar. Kel et Caulder me suivent. Je leur dis de s'asseoir d'un air sévère. Lorsque je me dirige vers le salon et que je demande à Lake de venir avec moi dans sa chambre, elle m'adresse un regard

interrogateur. Je referme la porte pour qu'on soit tranquilles et lui explique tout ce qui s'est passé en lui montrant le message.

Elle l'examine un instant, puis se couvre la bouche pour dissimuler un sourire. Elle trouve ça marrant. Je ressens un grand soulagement. Sur le chemin du retour, je n'arrêtais pas de me dire que c'était quand même très drôle. Quand nos regards se croisent, on éclate de rire.

— Je sais, Lake ! Pour un frère ou une sœur, c'est franchement drôle, lui dis-je. Mais en tant que parents, qu'est-ce qu'on est censés faire ?

Elle secoue la tête.

— Aucune idée. Dans un sens, je suis fière qu'ils aient pris la défense de Kiersten. (Elle s'assoit sur son lit et pose le morceau de papier à côté d'elle.) Pauvre Kiersten.

Je m'installe près d'elle.

— Il faut quand même qu'on ait l'air en colère. Ils ne doivent pas faire ce genre de conneries.

Lake acquiesce d'un hochement de tête.

— D'après toi, comment on devrait les punir ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Être suspendu, ça ressemble plus à une récompense. Quel enfant ne rêve pas d'une semaine de vacances ?

— Ne m'en parle pas. On peut toujours les priver de jeux vidéo tant qu'ils seront à la maison, suggère-t-elle.

— Si on fait ça, ils s'ennuieront tellement qu'ils vont nous rendre dingues, lui dis-je.

Cette pensée lui arrache un grognement. Je réfléchis aux punitions que je recevais quand j'étais enfant pour trouver une solution.

— On pourrait leur faire écrire mille fois : « Je n'écrirai plus de lettres de menaces. »

Elle secoue la tête.

— Kel adore écrire. Pour lui, ce serait une récompense, comme leur renvoi temporaire.

On continue de réfléchir chacun de notre côté, mais aucun de nous ne trouve d'autres idées.

— Tout compte fait, heureusement qu'on n'a pas cours les mêmes jours ce semestre, dit-elle. Au moins, chaque fois qu'ils seront suspendus, l'un de nous sera à la maison pour les garder.

Je lui souris en espérant que le temps ne lui donnera pas raison. Ça a intérêt à être la première et la dernière fois que ça se produit. Lake ne s'en doute pas, mais elle a rendu mon quotidien avec Caulder plus facile. Avant de la rencontrer, la moindre décision parentale était un véritable casse-tête. Maintenant qu'on en prend la majorité



ensemble, je suis beaucoup moins dur avec moi-même. On a plus ou moins la même conception de l'éducation qu'on aimerait donner aux garçons et son instinct maternel est un vrai plus. C'est dans ces moments-là, quand on doit unir nos forces, que j'ai le plus de difficultés à ne pas m'emballer. Si je laissais ma tête de côté et que je suivais mon cœur, je l'épouserai sur-le-champ.

Je l'allonge sur le lit et l'embrasse. À cause de ce week-end infernal, je ne l'ai plus embrassée depuis vendredi. Ça m'a manqué. Vu la façon dont elle me rend mon baiser, c'est réciproque.

— Tu as parlé du week-end prochain à tes grands-parents ? me demande-t-elle.

Mes lèvres quittent les siennes pour glisser sur sa joue, jusqu'à son oreille.

— Je les appellerai ce soir, je murmure. Tu as réfléchi à l'endroit où tu voudrais aller ?

De la chair de poule se forme sur sa peau. Je continue de l'embrasser dans le cou.

— Ça m'est égal : on peut même rester ici. Je veux juste me retrouver seule avec toi pendant trois jours. Et passer enfin la nuit ensemble... dans le même lit, du moins.

J'essaie de ne pas avoir l'air trop impatient, mais en vérité, je ne pense plus qu'à ça. Pas la peine qu'elle sache que j'ai un compte à rebours dans la tête. Plus que dix jours et vingt et une heures.

— Pourquoi pas ? (Je me détache de son cou pour la regarder dans les yeux.) On n'a qu'à rester ici. Kel et Caulder seront à Detroit. On peut mentir à Eddie et Gavin et leur dire qu'on va quelque part, comme ça, ils ne passeront pas à l'improviste. On fermera les volets et les portes à clé et on passera les trois jours sur ce lit... et dans la douche aussi bien sûr.

— Magnifait, dit-elle.

Elle adore contracter des mots ensemble pour en créer de nouveaux. Je suis quasiment sûr que « magnifait » est un mélange entre « magnifique » et « parfait ». Je trouve ça adorable.

— Maintenant, revenons à la punition, reprend-elle. Qu'auraient fait nos parents ?

Très franchement, je n'en ai pas la moindre idée. Si je le savais, ce serait beaucoup moins difficile de trouver la solution de tous les problèmes qui se présentent quand on essaie d'élever un gamin.

— Je sais ! On n'a qu'à leur fiche une papillon de frayer !

— Comment ? demande-t-elle.

— Tu vas faire semblant d'essayer de me calmer, comme si j'étais fou de rage. Ça va les faire trembler...

Elle éclate de rire.

— Tu es horrible. (Elle se lève et s'approche de la porte.) Will ! Calme-toi ! crie-t-elle.

Je la rejoins et donne un coup sur la porte.

— Pas question ! Je suis en colère !

Lake se jette sur le lit et étouffe ses gloussements dans un coussin avant de continuer.

— Non, arrête ! Tu ne peux pas y aller. Pas tout de suite ! Il faut d'abord que tu te calmes, Will ! Tu risques de les tuer !

Je lui adresse un regard ennuyé.

— Les tuer ? je murmure. Vraiment ? (Elle rit lorsque je m'assois à côté d'elle.) Tu n'es pas crédible, Lake.

— Will, non ! Pas la ceinture ! s'écrie-t-elle de façon théâtrale.

Je plaque ma main sur sa bouche.

— La ferme, lui dis-je en riant.

On prend quelques minutes pour retrouver notre sérieux, puis on sort de la chambre. Une fois dans le couloir, je fais de mon mieux pour avoir l'air intimidant. Les garçons nous adressent des regards apeurés tandis qu'on s'assoit au bar, en face d'eux.

— C'est moi qui parle, commence Lake. Will est beaucoup trop contrarié pour discuter.

Je les dévisage sans rien dire, en essayant de jouer la carte de la colère à fond. Je me demande si les vrais parents font ça, eux aussi. S'ils font semblant d'être des adultes responsables.

— Tout d'abord, reprend Lake sur un ton maternel incroyablement bien imité, on vous félicite d'avoir défendu votre amie... Mais la méthode employée n'était pas la bonne. Vous auriez dû aller en parler à quelqu'un. Il ne faut jamais répondre à la violence par la violence.

Je n'aurais pas fait mieux en lisant un manuel d'éducation.

— Vous êtes punis pendant deux semaines. Et ne croyez surtout pas que votre renvoi temporaire va être de la rigolade. On va vous donner une liste de corvées à faire tous les jours. Y compris le samedi et le dimanche.

Je lui donne un coup de genou sous le bar pour lui faire comprendre que c'est bien trouvé.

— Vous avez quelque chose à ajouter ? demande-t-elle.

Kel lève la main.

— Et pour mon anniversaire, vendredi ?

Lake me regarde. Je hausse les épaules. Elle reporte son attention sur Kel.

— On lèvera la punition pour le vendredi, mais on rajoutera un jour de plus après.

D'autres questions ?

Ni l'un ni l'autre ne prend la parole.

— Très bien. Kel, va dans ta chambre. Tu n'auras pas le droit de jouer avec Caulder ou Kiersten pendant toute la durée de ta punition. Caulder, ça s'applique à toi aussi. Rentre chez toi et va dans ta chambre.

Les garçons se lèvent du bar et obéissent. Quand Kel a disparu dans le couloir et Caulder derrière la porte, je tape dans la main de Lake.

— Bien joué, lui dis-je. Tu as failli m'avoir, moi aussi.

— Toi aussi ! Tu avais vraiment l'air furax ! s'exclame-t-elle.

Elle se dirige vers le salon et s'assoit pour plier le linge propre.

— Alors, c'était comment, tes cours ?

— Sympa. (Je lui épargne les détails de la première heure.) Mais j'ai pas mal de devoirs et je ferais mieux de commencer. On mange ensemble, ce soir ?

Elle secoue la tête.

— J'ai promis à Eddie qu'on se ferait une soirée entre filles. Gavin a commencé à travailler chez *Getty*. Mais demain, je suis toute à toi.

Je l'embrasse sur le front.

— Amusez-vous bien. Envoie-moi un message ce soir avant de t'endormir, lui dis-je. Tu sais où est ton téléphone, pas vrai ?

Elle hoche la tête et le sort de sa poche pour me le montrer.

— Je t'aime, dit-elle.

— Je t'aime aussi.

Quand je referme la porte derrière moi, j'ai l'impression d'être parti trop tôt. J'entre de nouveau. Elle est en train de plier une serviette, dos à moi. Je la force à se retourner et lui prends le linge des mains. Cette fois, je l'embrasse dans les règles de l'art.

— Je t'aime, je lui répète.

Elle soupire et se presse contre moi.

— J'ai hâte d'être au week-end prochain, Will. Je rêve que les jours passent plus vite et qu'on y soit déjà.

— Moi aussi.

## Mardi 10 janvier

*Si j'étais charpentier, je te construirais une fenêtre sur mon âme.  
Mais je la garderais fermée à clé,  
Pour que chaque fois que tu essaies de regarder au travers... tu n'y voies que ton reflet.  
Alors, tu comprendrais  
Que mon âme n'est que le reflet de toi...*

À mon réveil, Lake est déjà partie à la fac. Kel est endormi sur le canapé. Elle l'a sûrement envoyé ici juste avant de filer. Comme c'est le jour du ramassage des ordures, j'enfile mes chaussures et sors pour mettre la poubelle sur le trottoir. Je dois enlever au moins trente centimètres de neige avant de réussir à la dégager. Lake a oublié de le faire, alors je traverse la rue pour m'occuper aussi de la sienne.

— Salut, Will ! lance Sherry.

Kiersten et elle sont en train de sortir de chez elles.

— Bonjour, leur dis-je à mon tour.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Kel et Caulder, hier ? Ils vont avoir des ennuis ? me demande Kiersten.

— Ils ont été suspendus. Ils n'ont pas le droit de retourner à l'école avant lundi.

— Suspendus pour quoi ? reprend Sherry.

Il est clair que Kiersten ne lui en a pas parlé.

La jeune fille se tourne vers sa mère.

— Ils ont menacé les garçons dont l'école t'a parlé au téléphone. Ils leur ont écrit un mot pour les menacer de mort. Et ils les ont traités de trous du cul, explique-t-elle sans passer par quatre chemins.

— Oh, comme c'est mignon ! dit Sherry. Ils t'ont défendue. (Elle se tourne vers moi avant d'entrer dans sa voiture.) Will, remercie-les de ma part. C'est adorable d'avoir défendu mon bébé comme ça.

Je secoue la tête en riant tandis que je les regarde s'éloigner. Quand je retourne dans la maison, Kel et Caulder sont assis devant la télé.

— Bonjour, leur dis-je.

— On a le droit de regarder la télé, au moins ? demande Caulder.

Je hausse les épaules.

— Peu importe. Faites ce que vous voulez. Du moment que vous ne menacez personne aujourd'hui.

Je devrais être plus sévère, mais il est trop tôt : je n'arrive pas à m'en soucier.

— Ils étaient vraiment méchants avec elle, Will, dit Kel. Ils sont méchants avec elle depuis qu'elle a emménagé ici alors qu'elle ne leur a rien fait.

Je m'assois sur l'autre canapé et retire mes chaussures.

— Les gens ne sont pas tous gentils, Kel. Il y a des tas de personnes cruelles en ce monde, malheureusement. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

C'est Caulder qui me répond.

— Une semaine après son arrivée, un garçon de CM2 lui a demandé d'être sa copine. Elle a refusé. Mais lui, il se croit fort. Elle lui a dit qu'elle était végétarienne et qu'elle ne pouvait pas sortir avec une andouille. Ça l'a rendu fou de rage. Depuis, il colporte des rumeurs à son sujet. Beaucoup d'enfants ont peur de lui parce que c'est un connard, et à cause de ça, ils sont aussi méchants avec elle.

— Caulder, ne dis pas « connard ». Je pense que vous avez bien fait de la défendre. Lake et moi, on ne vous en veut pas pour ça ; au contraire, on est fiers de vous. On voudrait juste que vous réfléchissiez avant d'agir comme vous l'avez fait. Ça fait deux fois en deux semaines que vous vous faites remarquer à l'école. Cette fois, vous avez été suspendus. On a assez de choses à gérer comme ça... on n'a vraiment pas besoin de ce stress en plus.

— Désolé, s'excuse Kel.

— Ouais, désolé, Will, dit Caulder.

— Quant à Kiersten, continuez de faire comme d'habitude. Restez avec elle. Elle est gentille. Elle ne mérite pas d'être traitée comme ça. Il y a d'autres enfants qui sont de son côté ? Elle a d'autres amis ?

— Elle a Abby, dit Caulder.

Kel sourit.

— Elle n'est pas la seule à avoir Abby.

— La ferme, Kel !

Caulder le frappe sur le bras.

— Waouh ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est qui, cette Abby ? Caulder, tu as une petite copine ? je le taquine.

— Ce n'est pas ma copine, répond-il, sur la défensive.

— Seulement parce que tu es trop timide pour le lui demander, insiste Kel.

— Tu peux parler, dis-je à Kel. Tu aimes Kiersten depuis qu'elle a emménagé ici.

Pourquoi est-ce que tu ne lui as pas demandé d'être ta petite amie ?

Kel rougit et essaie de réprimer un sourire. Quand il fait ça, il me fait penser à Lake.

— Je lui ai déjà demandé. C'est ma copine.

Je suis impressionné. Il a plus de cran que je ne le pensais.

— Mais ne le répète pas à Layken ! s'exclame-t-il. Elle va me mettre la honte !

— Je ne dirai rien. Mais c'est ton anniversaire, vendredi. Si tu ne veux pas que Lake le sache, tu ferais mieux de dire à Kiersten de ne pas t'embrasser devant elle.

— Will ! On ne s'embrasse pas ! rétorque Kel d'un air dégoûté.

— Caulder, tu devrais inviter Abby à la fête de Kel.

Il me sert le même regard gêné.

— Il l'a déjà fait, explique Kel.

Caulder lui tape de nouveau le bras.

Je me lève. Visiblement, ils n'ont pas besoin de mes conseils.

— Bon, vous avez tout compris. Je me demande pourquoi vous avez encore besoin de moi...

— Quelqu'un doit bien payer les pizzas, fait Caulder.

Je me dirige vers la porte, attrape leurs manteaux et les leur jette sur les genoux.

— C'est l'heure de la punition, leur dis-je. (Ils grognent en levant les yeux au ciel.)

Aujourd'hui, vous aurez le droit de déneiger les allées.

— Les allées ? Au pluriel ? Plus d'une, tu veux dire ? demande Caulder.

— Exactement. Occupez-vous de la mienne et de celle de Lake, et quand vous aurez terminé, vous passerez à celle de Sherry. Oh, et pendant que vous y êtes, faites aussi celle de Bob et Melinda.

Aucun des deux ne se lève du canapé.

— Et plus vite que ça !

Le mercredi matin, j'ai le ventre noué. Je n'ai vraiment pas envie de voir Vaughn aujourd'hui. J'essaie de partir quelques minutes plus tôt, histoire d'arriver à temps pour prendre un siège à côté de quelqu'un d'autre, mais contre toute attente, je suis le premier. Je m'assois encore une fois dans le fond, en espérant que Vaughn renoncera à monter jusqu'en haut.

C'est peine perdue. Elle entre dans la salle tout de suite après moi et monte les marches quatre à quatre en souriant. Elle jette son sac sur la table.

— Bonjour ! s'exclame-t-elle. Je t'ai apporté du café. Deux sucres, sans lait, comme tu l'aimes.

Elle pose la tasse devant moi.

— Merci, lui dis-je.

Elle a attaché ses cheveux en chignon. Je comprends ce qu'elle essaie de faire. Un jour, je lui ai dit que j'adorais qu'elle se coiffe comme ça. Ce n'est pas une coïncidence.

— Et si je passais chez toi, un de ces jours ? On pourrait rattraper le temps perdu. Caulder m'a manqué ; j'aimerais beaucoup le voir.

*Hors de question ! Plutôt mourir !* Voilà ce que j'ai envie de lui répondre, mais je dois rester poli.

— Vaughn, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Oh, répond-elle d'une voix faible. OK.

Je vois bien que je l'ai vexée.

— Écoute, je ne veux pas être méchant. C'est juste que... qu'on a un passé commun pas facile. Et ce ne serait pas sympa pour Lake.

Elle penche la tête sur le côté.

— Lake ? Ta copine s'appelle Lake ?

Je n'aime pas le ton de sa voix.

— Elle s'appelle Layken. Je l'appelle Lake.

Elle pose une main sur mon bras.

— Will, je ne veux pas te causer le moindre problème. Si Layken est du genre jalouse dis-le-moi. Ce n'est pas grave.

Quand je sens son pouce me caresser doucement, je baisse la tête. Je déteste la façon dont elle essaie de rabaisser ma relation avec ses commentaires déplacés. Elle a toujours fait ça. Elle n'a vraiment pas changé. Je dégage mon bras et me tourne vers l'avant de la salle.

— Arrête, Vaughn. Je sais ce que tu essaies de faire. Tu perds ton temps.

Vexée, elle se tourne à son tour. Elle est en colère. Parfait. Avec un peu de chance, le message est passé.

Je ne comprends vraiment pas ce qu'elle cherche. Je n'aurais jamais cru la revoir, et encore moins devoir la repousser. C'est étrange : à l'époque, j'étais fou amoureux d'elle, mais maintenant, je ne ressens plus rien. Je ne regrette pas ce qu'on a vécu. On était bien ensemble et je pense sincèrement que si mes parents n'étaient pas morts, je l'aurais épousée. Mais seulement parce que j'étais naïf. J'avais des idées préconçues sur les relations. Sur l'amour en particulier.

On s'est rencontrés pendant la première année de lycée, et on a commencé à sortir ensemble durant la deuxième. Ça s'est passé à une fête où j'étais allé avec mon meilleur ami, Reece. On s'était déjà embrassés plusieurs fois, Vaughn et moi, mais c'est là qu'on a décidé de se mettre en couple. Au bout de six mois, on a fait l'amour. Comme on habitait tous les deux chez nos parents, ça s'est fait sur la banquette arrière de sa voiture. Autant dire que ça n'a pas été pratique. C'était trop étroit, trop froid et probablement l'endroit le moins romantique aux yeux d'une fille pour cette occasion. Bien sûr, en un an et demi, on a eu le temps d'y remédier, mais j'ai toujours regretté que notre première fois se soit passée comme ça. Peut-être que c'est pour ça que je veux que celle de Layken soit parfaite. Qu'elle ne se passe pas sur un coup de tête, comme avec Vaughn.

Quand Vaughn et moi avons rompu, je pleurais encore mes parents. J'étais émotionnellement instable. De toute façon, la nouvelle charge d'élever Caulder et mon nombre de cours à la fac qui avait doublé ne me laissaient pas le temps de m'investir dans une relation. Après Vaughn, il n'y a eu personne d'autre que Lake. Et un seul rendez-vous m'a suffi pour comprendre qu'un lien bien plus fort que ce que j'avais jamais connu nous unissait. Un lien que je n'aurais jamais cru partager avec qui que ce soit.

Quand Vaughn m'a quitté, quand elle m'a dit qu'elle n'était pas prête à servir de mère à Caulder, j'ai pensé qu'elle commettait une terrible erreur. Elle a admis qu'elle n'avait pas les épaules pour ce genre de responsabilité et je lui en ai voulu. Aujourd'hui, j'ai dépassé ce stade. Si elle n'avait pas pris cette décision, les choses auraient évolué différemment. Alors je lui suis reconnaissant d'avoir mis fin à notre relation au moment où elle l'a fait.

Le vendredi se passe beaucoup mieux. Vaughn ne vient pas en cours. Le reste de la journée est beaucoup plus facile à vivre pour moi. Après la dernière heure, je m'arrête au magasin de jouets pour récupérer le cadeau de Kel, puis rentre à la maison pour me préparer pour sa fête.

Les seules personnes que Kel et Caulder ont invitées sont Kiersten et Abby. Sherry et Kiersten sont allées chercher l'autre jeune fille pendant que Lake et Eddie se sont occupées du gâteau. Gavin est arrivé avec les pizzas au moment où je me suis garé dans l'allée. C'est son jour de repos, mais comme il a droit à une réduction, je lui ai demandé de les acheter pour nous.

— Tu es nerveux ? je demande à Caulder tout en sortant les pizzas de leur emballage.

Je sais qu'il n'a que onze ans, mais je me souviens bien de mon premier béguin.

— Arrête, Will. Si tu continues, tu vas me gâcher la soirée, dit-il.



— D'accord, j'arrête. Mais avant ça, il faut qu'on discute des règles. Pas le droit de se tenir par la main avant onze ans et demi. Pas le droit de s'embrasser avant treize ans. Et pas avec la langue avant quatorze ans. Quinze, je veux dire. Quand tu en seras arrivé là, on en reparlera. En attendant, suis ces règles-là.

Caulder lève les yeux au ciel avant de s'éloigner.

Ça s'est plutôt bien passé, je trouve. Notre première discussion sur le sexe. Mais je crois que c'est surtout avec Kel que je dois m'entretenir. Il a l'air un petit peu plus amoureux que Caulder.

— Qui a commandé ce gâteau ? demande Lake en passant la porte d'entrée, la boîte à pâtisserie entre les bras.

Elle n'a pas l'air contente.

— J'ai laissé Kel et Caulder s'en occuper quand on est allés faire les courses, l'autre jour. Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle s'approche du bar et pose le gâteau dessus. Puis elle ouvre la boîte et recule pour me laisser regarder à l'intérieur.

— Oh, fais-je.

Le gâteau est recouvert d'une couche de crème au beurre blanc. Dessus, il est écrit en bleu :

*Joyeux papillon d'anniversaire, Kel.*

— Eh bien, techniquement, ce n'est pas un gros mot, lui dis-je.

Lake soupire.

— Le pire dans tout ça, c'est qu'ils sont drôles, dit-elle. Ça va aller en empirant, tu sais ? Il faut battre le fer tant qu'il est chaud, avant qu'il ne soit trop tard.

Elle referme la boîte et va mettre le gâteau au frigo.

— Demain, lui dis-je en la prenant dans mes bras par-derrière. On ne peut pas battre Kel le jour de son anniversaire.

Je lui dépose un baiser juste sous l'oreille.

— OK. (Elle penche la tête sur le côté pour me faciliter la tâche.) Mais c'est moi qui frapperai en premier, alors.

— Stop ! s'écrie Kel. Vous n'avez pas le droit de faire ça ce soir, c'est dégoûtant. C'est mon anniversaire. Je n'ai pas envie de vous voir vous embrasser.

Après avoir lâché Lake, j'attrape Kel et le jette par-dessus mon épaule.

— Ça, c'est pour ce papillon de gâteau, lui dis-je. (Je tourne son postérieur en direction de Layken.) Fessée d'anniversaire. C'est ta chance.

Lake se met à compter les fessées pendant que Kel se débat dans mes bras. Il est de plus en plus fort.

— Repose-moi, Will !

Il me tape dans le dos pour essayer de se libérer.

Quand Lake a terminé, je le remets sur ses pieds. Kel rit et essaie de me pousser, mais je ne bouge pas d'un pouce.

— Tu verras, quand je serai plus grand que toi ! Je te botterai le papillon !

Il abandonne et se précipite dans le couloir jusque dans la chambre de Caulder.

Lake est tournée vers la direction qu'il a prise, l'air sérieux.

— Est-ce qu'on devrait les laisser dire ça ?

J'éclate de rire.

— Quoi ? Papillon ?

Elle hoche la tête.

— Ouais. C'est devenu un gros mot.

— Tu aurais préféré qu'il dise « cul » ? nous interrompt Kiersten en passant entre nous.

Encore une fois, elle est là, mais je ne l'ai pas entendue frapper.

— Salut, Kiersten, dit Lake.

Une jeune fille la suit de près. Elle lève la tête vers Lake et lui sourit.

— Tu dois être Abby, dit-elle. Je m'appelle Layken, et voici Will.

Abby nous fait un léger signe de la main, mais reste silencieuse.

— Abby est timide. Laissez-lui le temps. Elle finira par s'ouvrir à vous, explique Kiersten.

Elles se dirigent vers la table de la cuisine.

— Sherry vient ? lui demande Lake.

— Non, je ne pense pas. Mais elle m'a demandé de lui rapporter du gâteau.

Kel et Caulder arrivent en courant dans la cuisine.

— Les voilà ! dit Kiersten. Comment s'est passée votre semaine de vacances, bande de veinards ?

— Viens, Abby, fait Caulder. Je veux te montrer ma chambre.

Après qu'ils se sont éclipsés, je jette un coup d'œil inquiet à Lake. En lisant la crainte dans mon regard, elle rit.

— Détends-toi, Will. Ils n'ont que dix ans. Je suis sûre qu'il veut simplement lui montrer ses jouets.

Malgré tout, je me glisse dans le couloir pour les espionner.

— Je suis l'invitée, idiot. Tu dois me laisser le joueur un, entends-je dire Abby.

Cette fois, c'est certain : ils se comportent comme des gamins de dix ans. Je retourne dans la cuisine et fais un clin d'œil à Lake.

Lorsque la fête est terminée, Eddie et Gavin acceptent de raccompagner Abby. Kel et Caulder s'esquivent dans la chambre de mon frère pour jouer au nouveau jeu vidéo de Kel. Et Lake et moi, on se retrouve seuls dans le salon. Elle est allongée sur le canapé, les pieds sur mes genoux. Je les lui masse pour les libérer de toute tension. Elle n'a pas arrêté de courir aujourd'hui, pour préparer la fête de Kel. À présent, elle a les yeux fermés et savoure mes caresses.

— J'ai un aveu à te faire, lui dis-je sans interrompre mon massage.

Elle ouvre les yeux à contrecœur.

— Quoi ?

— Je compte les heures qui nous séparent du week-end prochain.

Elle me sourit, visiblement rassurée que mon aveu se limite à ça.

— Moi aussi. Cent soixante-trois.

Le sourire aux lèvres, je me laisse aller en arrière, contre le canapé.

— Cool. Je me sens moins pathétique, maintenant.

— Non, ça ne te rend pas moins pathétique. Ça veut juste dire qu'on l'est tous les deux.

Elle se redresse et m'attrape par le tee-shirt pour m'attirer à elle. Ses lèvres frôlent les miennes quand elle murmure :

— Tu as prévu quelque chose pour l'heure à venir ?

À ses paroles, mon pouls s'emballa et un frisson me parcourt les bras. Elle pose sa joue contre la mienne et chuchote à mon oreille.

— Viens chez moi. Je vais te donner un avant-goût du week-end prochain.

Elle n'a pas à me le demander deux fois. Je recule, saute par-dessus le dossier du canapé et me précipite vers la porte.

— Les garçons, on revient ! Ne sortez pas d'ici.

Comme Lake est toujours assise, je retourne la chercher et l'aide à se lever.

— Allez viens, on n'a pas beaucoup de temps !

Une fois chez elle, elle referme la porte derrière nous. Je n'attends même pas d'arriver dans sa chambre. Je la plaque contre la porte et l'embrasse.

— Cent soixante-deux, je compte entre deux baisers.

— Allons dans ma chambre, souffle-t-elle. Je vais fermer la maison à clé. Comme ça, s'ils viennent ici, ils devront frapper avant d'entrer.

Elle se retourne pour enclencher le verrou.

— Bonne idée.

On continue de s'embrasser en avançant dans le couloir. On n'arrive pas à aller bien loin sans que l'un de nous ne se retrouve appuyé contre un mur. Quand on entre dans sa chambre, j'ai déjà perdu mon tee-shirt.

— Et si on jouait à « le premier qui bat en retraite a perdu » ? propose-t-elle.

Elle est en train de retirer ses chaussures. Je l'imites.

— Tu vas perdre alors, parce que je ne compte pas m'arrêter, lui dis-je.

Elle sait très bien que je vais perdre. Je perds toujours.

— Moi non plus, rétorque-t-elle en secouant la tête.

Elle relève les jambes et recule sur le lit pour me laisser de la place. Moi, je reste sur le bord, histoire d'admirer la vue. Parfois, quand je la regarde, j'ai du mal à croire qu'elle soit avec moi. Qu'elle m'aime aussi. Pour de vrai. Elle souffle sur une mèche qui tombe devant son visage, puis la coiffe derrière son oreille. Elle s'installe contre les coussins. Alors, je recouvre son corps avec le mien et passe une main derrière sa nuque pour presser mes lèvres contre les siennes.

Mes gestes sont lents. J'essaie de savourer chaque seconde. On a rarement l'occasion de prendre notre temps comme ça ; je ne veux pas aller trop vite.

— Je t'aime tellement, je murmure.

Ses jambes s'enroulent autour de ma taille, ses bras se resserrent davantage sur mon dos pour me rapprocher d'elle.

— Passe la nuit avec moi, Will. S'il te plaît. Tu peux venir me rejoindre quand les garçons seront endormis. Ils ne le sauront jamais.

— Lake, il ne nous reste qu'une semaine à attendre. On peut y arriver.

— Je ne parle pas de ça. Pour ça, on peut attendre le week-end prochain. Je veux simplement t'avoir dans mon lit ce soir. Tu me manques. S'il te plaît.

Je continue de déposer des baisers dans son cou sans un mot. Je ne peux pas dire non. Alors je ne lui réponds pas.

— Ne m'oblige pas à te supplier, Will. Tu es tellement responsable parfois que j'ai l'impression d'être faible.

L'idée qu'elle se croie faible me fait rire. Mes baisers s'aventurent jusqu'au col de son chemisier.

— Si j'accepte de dormir avec toi... qu'est-ce que tu vas porter ?

Lentement, je défais le premier bouton de son vêtement et presse mes lèvres contre sa peau nue.

— Oh, mon Dieu, souffle-t-elle. Je porterai ce que tu voudras.

Le deuxième bouton disparaît à son tour. Mes lèvres descendent un peu plus bas.

— Je n'aime pas ce chemisier. Je ne veux absolument pas que tu le portes. Pour tout te dire, il est vraiment affreux. Je crois que tu devrais l'enlever et le jeter.

Je déboutonne le troisième, en sachant qu'elle va couper court à la chose. Cette fois, je vais gagner.

Comme elle n'en fait rien, je continue de l'embrasser de plus en plus bas en déboutonnant le quatrième bouton, puis le cinquième et enfin le dernier. Elle ne tire toujours pas la sonnette d'alarme. Elle me teste. Alors, je remonte mes lèvres vers les siennes. Elle inverse nos positions pour s'asseoir sur moi, retire son chemisier et le jette sur le côté.

Je laisse courir mes doigts le long de ses bras, puis sur les courbes de sa poitrine. Ses cheveux ont poussé depuis que je la connais. Quand elle se penche vers moi, ils tombent en cascade de part et d'autre de son visage. Je les recoiffe derrière ses oreilles pour mieux la voir. La pièce est sombre, mais j'arrive quand même à distinguer son sourire, l'incroyable teinte émeraude de ses yeux. Mes mains remontent vers ses épaules pour tracer les contours de son soutien-gorge.

— Mets ça, ce soir. (Je passe les doigts sous les bretelles.) J'aime beaucoup.

— Ça veut dire que tu restes dormir ? me demande-t-elle.

Son ton s'est fait sérieux. Il n'a plus rien de taquin.

— Si tu portes ça, oui, je réponds, tout aussi sérieux.

Elle se colle alors à moi, et c'est la première fois depuis des mois que nos peaux nues se rencontrent. Hors de question que je batte en retraite. J'en suis incapable. D'habitude, je ne suis pas aussi faible ; je ne sais pas ce qui me rend comme ça, ce soir.

— Lake.

J'éloigne mes lèvres des siennes, mais elle continue à m'embrasser au coin de la bouche pendant que je lui parle, le souffle court.

— Il ne reste plus que quelques heures avant le week-end prochain. En fait, c'est tellement proche qu'on peut considérer que ce week-end fait partie de la semaine qui arrive. Et dans la semaine qui arrive, il y a le week-end prochain. Alors, techniquement, le week-end prochain, c'est maintenant...

Elle me prend le visage entre les mains pour me regarder dans les yeux.

— Will ? J'espère pour toi que tu ne dis pas ça pour me provoquer et me faire perdre notre petit jeu. Parce que je ne compte pas arrêter. Pas cette fois.

Elle est sérieuse. Je la fais rouler sur le dos et m'allonge sur elle. Avec mon pouce, je lui caresse la joue.

— Ah non ? Tu es sûre que tu es prête ? Là, tout de suite ?

— Sûre, murmure-t-elle.

Alors, elle passe ses jambes autour de mes hanches et on se laisse envahir par notre soif l'un pour l'autre. La main sur sa nuque, je presse mes lèvres avec plus d'ardeur contre les siennes. Je sens mon sang battre plus fort dans mes veines. On halète entre

chaque baiser comme si on avait soudain oublié comment respirer. On est perdus dans les sensations. On ne pense plus qu'à une chose : passer le point de non-retour. On y arrive assez rapidement. Je glisse une main dans son dos pour trouver l'attache de son soutien-gorge. Je le dégrafe pendant qu'elle ouvre mon pantalon à la hâte. Alors que je fais glisser les bretelles le long de ses bras pour le lui retirer, la pire chose qui pouvait nous arriver se produit : quelqu'un frappe à cette putain de porte.

— Et merde !

J'ai la tête qui tourne. Il me faut un moment pour me calmer. Je presse mon front contre le coussin et ensemble, on tente de reprendre notre souffle.

Puis Lake se dégage et se lève.

— Will, je ne retrouve plus mon chemisier, fait-elle, paniquée.

Je roule sur le dos et attrape le vêtement qui était caché sous moi pour le lui lancer.

— Tiens, ton affreux chemisier, lui dis-je pour la taquiner.

Les garçons martèlent la porte à présent. Je saute du lit, récupère mon tee-shirt dans le couloir au passage et vais leur ouvrir.

— Pourquoi tu as été aussi long ? demande Kel tandis qu'ils me poussent pour passer.

— On regardait un film. C'était un moment important, on ne voulait pas mettre pause.

— Ouais, acquiesce Lake qui sort du couloir. Un très bon moment.

Kel et Caulder se rendent dans la cuisine. Kel allume la lumière.

— Caulder peut rester ici cette nuit ? demande-t-il.

— Je ne sais même pas pourquoi vous vous embêtez encore à poser la question, dit Lake.

— Parce qu'on est punis. Tu te souviens ?

Lake m'interroge du regard.

— C'est ton anniversaire, Kel. La punition recommencera demain soir, lui dis-je.

Ils vont dans le salon et allument la télé.

Je me tourne vers Lake.

— Tu me raccompagnes ?

Elle me prend la main et, ensemble, on passe la porte d'entrée.

— Tu reviens tout à l'heure ? me demande-t-elle.

Maintenant que j'ai eu le temps de me calmer, je sais que ce n'est pas une très bonne idée.

— Lake. Il ne vaudrait mieux pas. On est vraiment allés trop loin tout à l'heure. Comment veux-tu que je dorme dans le même lit que toi après ça ?

Je m'attends à ce qu'elle me contredise, mais elle n'en fait rien.

— Tu as raison. Comme d’habitude. De toute façon, avec les garçons à la maison, ça serait bizarre.

Quand on arrive devant chez moi, elle me prend dans ses bras. Il fait terriblement froid dehors, pourtant, elle ne semble pas s’en soucier.

— Ou peut-être que tu as tort, continue-t-elle. Tu pourrais venir me rejoindre dans une heure. J’enfilerais le pyjama le plus horrible que je puisse trouver. Je ne me brosserai même pas les dents. Tu n’auras pas envie de me toucher. On ne fera que dormir.

Son plan absurde me fait rire.

— Tu pourrais rester une semaine sans te brosser les dents ni te changer : je serais tout aussi incapable de te résister.

— Je suis sérieuse, Will. Reviens dans une heure. J’ai juste envie de dormir dans tes bras. Je veillerai à ce que les garçons soient dans leur chambre et je te ferai monter en douce, comme si on devait éviter mes parents.

Elle n’a pas besoin d’insister beaucoup.

— D’accord. Je reviens dans une heure. Mais on dort et c’est tout. Ne me tente pas.

— Je ne te tenterai pas. Promis, dit-elle en souriant.

Je l’attrape par le menton.

— Lake, je suis sincère, tu sais ? J’aimerais que ta première fois soit parfaite. Mais quand on se laisse aller comme ça, mes principes s’envolent par la fenêtre. Il ne reste plus qu’une semaine à tenir. Alors, je veux bien passer la nuit avec toi, mais il faut que tu me promettes qu’on ne se retrouvera pas dans cette position avant au moins cent soixante-deux heures de plus.

— Cent soixante et une heures et demie, corrige-t-elle.

Je secoue la tête en riant.

— Va mettre les garçons au lit. On se voit tout à l’heure.

Elle m’embrasse pour me dire au revoir. Je rentre chez moi prendre une douche. Une douche froide.

Quand je retourne chez elle, une heure plus tard, toutes les lumières sont éteintes. Je ferme la porte à clé derrière moi et me dirige vers sa chambre. Elle a laissé la lampe de chevet allumée. Elle est étendue, dos à moi. Je m’allonge derrière elle et passe un bras sous sa tête en attendant à recevoir une réponse de sa part, mais elle s’est endormie. Pire : elle ronfle. Je coiffe ses cheveux en arrière, derrière son oreille, et dépose un baiser à l’arrière de son crâne. Puis je remonte les couvertures sur nous deux et ferme les yeux.

## Samedi 14 janvier

*J'aime tellement être avec toi  
Que j'ai du mal à y croire,  
Quand on est séparés, tu me manques à tel point  
Que j'ai du mal à y croire,  
Mais un de ces jours, je t'épouserai  
Et  
Cette fois...  
J'y croirai.*

Lake était déçue quand elle s'est réveillée et s'est rendu compte que je n'étais plus à ses côtés. Elle m'a dit que ce n'était pas juste qu'elle n'ait pas pu en profiter. Dans tous les cas, moi, je ne regrette rien. Je l'ai regardée dormir un long moment avant de rentrer chez moi.

L'épisode du vendredi précédent, dans sa chambre, ne s'est pas reproduit. Je crois qu'on a tous les deux été surpris par l'intensité de la chose. Depuis, on évite que ça dégénère encore une fois. Jusqu'à ce week-end, du moins. Samedi, on a passé la soirée chez Joel avec Eddie et Gavin. Dimanche, Lake et moi, on a fait nos devoirs ensemble. Un week-end classique, en somme.

Maintenant, je suis dans mon cours « Mourir et la Mort » et la seule personne avec qui j'ai couché de toute ma vie me dévisage. C'est gênant. Quand Vaughn fait ça, j'ai vraiment l'impression de cacher quelque chose à Lake. Mais si je lui parlais de mon ex maintenant, elle saurait que je n'ai pas été honnête avec elle depuis le début. Et comme



je n'ai pas envie de la mettre en colère avant ce week-end, j'ai décidé de remettre cette conversation à la semaine suivante.

— Vaughn, le prof est de ce côté, dis-je en désignant l'estrade.

Elle continue de m'observer.

— Arrête de m'ignorer, Will, murmure-t-elle. Je ne comprends pas pourquoi tu refuses de me parler. Si tu avais réellement tourné la page, ça ne te perturberait pas autant.

Je n'arrive pas à croire qu'elle le pense sincèrement. J'ai tourné la page dès que j'ai posé les yeux sur Lake.

— J'ai fait le deuil de notre relation, Vaughn. Il y a trois ans. Tu as tourné la page, toi aussi. Tu veux toujours ce que tu n'as pas, c'est tout. Ça t'agace. Ça n'a rien à voir avec moi.

Les bras croisés, elle s'appuie contre le dossier de sa chaise.

— Tu crois que je te drague ? (Elle m'adresse un regard assassin avant de reporter son attention sur le professeur.) On t'a déjà dit que tu étais un connard ? chuchote-t-elle.

Je ris.

— Ah ça oui. Et plus d'une fois.

\*  
\*   \*

Aujourd'hui, c'est la première fois que Kel et Caulder retournent à l'école depuis leur renvoi. À la fin de la journée, ils montent en voiture avec un air abattu. En voyant les livres qui dépassent de leurs sacs, je comprends qu'ils vont passer la soirée à rattraper les devoirs qu'ils ont ratés.

— Je suppose que vous avez retenu la leçon ? je leur demande.

Lake est en train de fermer la porte de la maison lorsque les garçons et moi sortons de la voiture. Ça ne me dérange pas qu'elle y entre quand je ne suis pas là, mais je suis quand même curieux de savoir ce qu'elle y faisait. Elle s'aperçoit de mon air intrigué quand elle s'approche de moi. Alors, elle tend la main pour me montrer une étoile que sa mère a faite, posée au creux de sa paume.

— Ne me juge pas, dit-elle. (Elle fait rouler le morceau de papier dans sa main.) Elle me manquait aujourd'hui.

Son expression me fait de la peine. Je la serre brièvement dans mes bras avant de l'observer traverser la rue pour rentrer chez elle. Elle a visiblement besoin d'être seule. Je respecte son choix.

— Kel, reste ici pour le moment. Je vais vous aider avec vos devoirs.

Faire tous les exercices qui se sont accumulés pendant leur punition nous prend environ deux heures. Gavin et Eddie sont censés venir manger à la maison ce soir, alors je me rends à la cuisine pour préparer le repas. Pas de hamburgers, cette fois. Plus jamais. J'envisage de faire des basagnes, puis renonce. Très sincèrement, je n'ai aucune envie de cuisiner. Je me dirige vers le frigo et enlève le magnet qui retient le menu du resto chinois.

Une demi-heure plus tard, Eddie et Gavin arrivent, suivis de Lake, puis du livreur. Je dépose les boîtes au milieu de la table et chacun remplit son assiette.

— On est en plein milieu d'une partie. On peut manger dans ma chambre, ce soir ? demande Caulder.

— Bien sûr, lui dis-je.

— Je croyais qu'ils étaient punis, intervient Gavin.

— Ils le sont, répond Lake.

Gavin prend une bouchée de son omelette.

— Ils ont droit aux jeux vidéo. C'est quoi, la punition, alors ?

Lake me jette un coup d'œil pour que je lui vienne en aide. Je ne sais pas quoi répondre non plus, mais je me lance quand même.

— Gavin, est-ce que tu remets en question notre éducation ?

— Non. Pas du tout.

L'atmosphère est bizarre ce soir. Eddie joue avec sa nourriture et ne parle presque pas. Gavin et moi, on essaie de discuter de la pluie et du beau temps, en vain. Lake est dans sa bulle. Elle ne fait pas vraiment attention à ce qui se passe. J'essaie de briser la tension.

— C'est l'heure de « galères et petits bonheurs », dis-je.

Ils objectent pratiquement tous les trois en même temps.

— Bon, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce que vous êtes tous déprimés ?

Personne ne répond. Eddie et Gavin échangent un regard. On dirait qu'Eddie est sur le point de fondre en larmes. Gavin l'embrasse sur le front. Je me tourne vers Lake, qui a les yeux rivés sur son assiette et joue avec ses nouilles.

— Et toi, mon cœur ? Qu'est-ce qui ne va pas ? lui dis-je.

— Rien. Rien du tout. Je te le jure, répond-elle sans réussir à me convaincre.

Elle me sourit et attrape nos verres pour aller les remplir dans la cuisine.

— Désolé, Will, fait Gavin. Eddie et moi, on ne voulait pas être impolis. C'est juste qu'on a beaucoup de choses en tête, ces derniers temps.

— Aucun souci, dis-je. Je peux vous aider ?

Ils secouent la tête.

— Vous allez au slam, jeudi ? demande Gavin pour changer de sujet.

Ça fait des semaines qu'on n'y est pas allés. La dernière fois, je crois que c'était avant Noël.

— Je ne sais pas. On pourrait. (Je me tourne vers Lake.) Tu as envie ?

Elle hausse les épaules.

— Ça peut être sympa. Mais il faut qu'on trouve quelqu'un pour garder Kel et Caulder.

Eddie débarrasse la table pendant que Gavin enfle son manteau.

— On se voit là-bas, alors. Merci pour le repas. On sera plus drôles la prochaine fois. Promis.

— Pas de problème, leur dis-je. Tout le monde a le droit d'avoir des hauts et des bas.

Quand ils sont partis, je referme les boîtes et les place au frigo. Lake fait la vaisselle. Je m'approche d'elle pour la prendre dans mes bras.

— Tu es sûre que ça va ?

Elle se retourne pour se serrer contre moi, la tête contre mon torse.

— Oui, Will. C'est juste...

Je lui relève le menton. Elle a les larmes aux yeux. Alors, je pose la main sur ses cheveux et la berce contre moi.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle pleure en silence contre mon tee-shirt. Je vois bien qu'elle essaie de se reprendre. J'aimerais qu'elle ne soit pas si sévère avec elle-même quand elle est triste.

— Aujourd'hui... C'est leur anniversaire de mariage.

Je comprends qu'elle parle de ses parents, donc je ne dis rien. Je me contente de la serrer plus fort et de l'embrasser sur le front.

— Je sais que c'est idiot de me mettre dans des états pareils. Ça m'énerve de ressentir ça.

Je prends son visage entre mes mains et la force à me regarder dans les yeux.

— Ce n'est pas idiot, Lake. Tu as le droit de pleurer.

Elle sourit et m'embrasse avant de se libérer.

— Je vais faire du shopping avec Eddie demain soir, et mercredi, j'ai un groupe d'étude. Du coup, on ne se verra pas avant jeudi. Tu t'occupes de la baby-sitter ?

— Tu penses vraiment qu'on en a besoin ? Kel a onze ans et Caulder les aura dans deux mois. Tu ne crois pas qu'ils peuvent rester tout seuls à la maison pendant quelques heures ?

Elle hoche la tête.

— Sûrement. Je demanderai peut-être à Sherry de les faire dîner et de vérifier qu'ils vont bien. Je pourrais la payer un peu.

— L'idée me plaît bien, lui dis-je.

Après avoir enfilé son manteau et ses chaussures, elle appelle Kel, puis revient dans la cuisine. Elle m'enlace.

— Plus que quatre-vingt-treize heures, dit-elle en déposant un baiser dans mon cou. Je t'aime.

— Écoute-moi, lui dis-je en la regardant intensément dans les yeux. Tu as le droit d'être triste, Lake. Arrête de creuser autant de citrouilles. Je t'aime aussi.

Je l'embrasse une dernière fois et ferme la porte à clé derrière eux.

Cette soirée était particulièrement étrange. L'atmosphère clochait. En prévision du slam, je décide de coucher mes pensées sur le papier. J'ai envie de faire une surprise à Lake : un poème rien que pour elle. Peut-être que ça lui remontera le moral.

Le mercredi suivant, pour une raison qui dépasse mon entendement, Vaughn s'assoit de nouveau à côté de moi. On aurait pu croire qu'après notre petite prise de tête le lundi, elle aurait abandonné... Du moins, c'est ce que j'avais espéré.

Elle sort son cahier et ouvre son manuel à la page où on en était restés au cours précédent. Cette fois, elle ne me regarde pas. En fait, elle ne m'adresse pas un mot de toute l'heure. Ce changement d'attitude n'est pas pour me déplaire, mais en même temps, je culpabilise un peu d'avoir été aussi direct avec elle. Pas assez pour m'excuser, cependant. Elle l'a mérité.

Lorsqu'on rassemble nos affaires, elle glisse quelque chose vers moi sur la table, puis s'en va. J'envisage de jeter le papier à la poubelle sans le lire, mais la curiosité est plus forte. J'attends d'être assis à mon cours suivant pour l'ouvrir.

*Will,*

*Tu ne veux sans doute pas l'entendre, mais j'ai besoin de le dire. Je suis vraiment désolée. Te quitter est l'un de mes plus grands regrets. Surtout à ce moment-là de ta vie. Ce n'était pas juste pour toi. J'ai fini par le comprendre. Mais j'étais jeune. J'avais peur.*

*Tu ne peux pas agir comme s'il n'y avait rien eu de sérieux entre nous. Je t'aimais et je sais que tu m'aimais aussi. Tu me dois au moins la courtoisie de me parler. Je veux juste avoir l'opportunité de m'excuser en face. Je ne me remets pas de la façon dont les choses se sont terminées. Laisse-moi m'excuser.*

*Vaughn.*

Je plie la note et la fourre dans ma poche, puis pose la tête contre mon bureau en soupirant. Elle ne compte pas abandonner. Je n'ai pas envie d'y réfléchir pour l'instant. Je m'en inquiéterai plus tard.

Le lendemain soir, mes pensées sont uniquement concentrées sur Lake.

Je vais la chercher dans une heure. Je me dépêche de faire mes devoirs et d'aller prendre ma douche. En chemin, je passe devant la chambre de Caulder. Kel et lui sont encore accaparés par leurs jeux vidéo.

— Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas vous accompagner ? Tu as dit toi-même qu'il n'y avait pas d'âge limite, me lance Kel.

Je m'arrête et fais marche arrière jusqu'à la porte.

— Vous voulez vraiment venir ? Vous savez que c'est de la poésie, pas vrai ?

— J'aime bien la poésie, dit Caulder.

— Pas moi, rétorque Kel. Je veux seulement y aller parce qu'on ne va jamais nulle part.

— D'accord. Laissez-moi d'abord en discuter avec Lake.

Je sors de la maison et traverse la route. Quand j'ouvre la porte de chez elle, elle se met à hurler.

— Will ! Tourne-toi !

Je m'exécute, mais c'est trop tard : je l'ai vue. Elle vient sans doute de sortir de la douche car elle se tient dans le salon, complètement nue.

— Mon Dieu ! Je croyais avoir fermé la porte à clé. Personne ne sait frapper ici, ou quoi ?

J'éclate de rire.

— Bienvenue dans mon monde.

— Tu peux te retourner, c'est bon, dit-elle.

Quand je me retourne, elle s'est couverte avec une serviette. Je glisse mes bras autour de sa taille et la fais valser en l'air.

— Plus que vingt-quatre heures, lui dis-je en la reposant par terre. Nerveuse ?

— Non, pas du tout. Comme je te l'ai dit la dernière fois, je suis entre de bonnes mains.

J'ai envie de l'embrasser, mais je me retiens. La voir en serviette est déjà bien suffisant. Je recule et lui pose la question pour laquelle je suis venu.

— Kel et Caulder veulent savoir s'ils peuvent nous accompagner. Ils sont curieux.

— Ah bon ? C'est bizarre... mais ça ne me dérange pas, si ça ne te dérange pas non plus, fait-elle.

— Alors, d'accord. Je vais le leur dire. (Je me dirige vers la porte.) Au fait Lake ?  
Merci de m'avoir donné un nouvel aperçu.

Comme elle a l'air un peu gênée, je lui fais un clin d'œil avant de refermer la porte derrière moi. Ça va être les vingt-quatre heures les plus longues de ma vie.

On s'assoit dans le fond du club avec Gavin et Eddie. C'est la même table que celle que Lake et moi avons choisie lors de notre premier rendez-vous. Kiersten a voulu venir elle aussi. Forcément, on est un peu serrés.

Même si elle nous a bombardés de questions avant d'accepter, il est clair que Sherry nous fait confiance... À la fin de l'interrogatoire, elle était même intriguée. Elle a dit que ce serait sans doute une bonne expérience pour sa fille. Kiersten a ajouté que ça ferait bien dans son book. Elle a apporté un carnet et un stylo pour prendre des notes.

— Bon, qui a soif ?

Je prends la commande pour les boissons et me dirige vers le bar avant que le sacrifice débute sur scène. J'ai expliqué les règles aux enfants en route. Je pense qu'ils ont compris comment ça fonctionnait. Par contre, je ne leur ai pas dit que je comptais participer. Je veux que ça soit une surprise. Lake n'en sait rien non plus. Je paie discrètement mon inscription avant de regagner notre table.

— C'est trop cool, s'exclame Kiersten. Vous êtes les parents les plus cool de l'univers.

— Ce n'est pas vrai, rétorque Kel. Ils ne nous laissent pas dire des gros mots.

Lake les fait taire lorsque le premier participant s'approche du micro. Je le reconnais ; je l'ai vu de nombreuses fois sur scène. Il est très doué. Je passe un bras autour des épaules de Lake pendant qu'il commence son poème.

— Je m'appelle Edmund Davis-Quinn et je vais vous lire quelque chose de ma composition intitulé : « Écris mal ».

Écris mal.

**Sois nul.**

Écris **pire que ça,**

**Atrocement,**

**Affreusement.**

Moque-t'**en.**

Oublie ton correcteur interne.

Laisse-toi **écrire,**

Laisse tout **couler,**

Laisse-toi **échouer,**

Fais un truc **dingue**.

Écris cinquante mille mots au mois de novembre.

Je l'ai fait.

C'était **drôle**, c'était **fou**, c'était **mille six cent soixante-sept mots par jour**.

C'était **possible**.

Mais tu dois oublier ton critique interne.

L'éteindre carrément.

**Écris**.

**Vite**.

En **rafales**.

Avec **joie**.

Si tu ne peux pas écrire, éloigne-toi un peu.

Puis **reviens**.

Écris **encore**.

Écrire, c'est comme tout.

Tu ne seras pas bon tout de suite.

C'est un art, il faut que tu t'améliores.

Tu n'iras pas à Juilliard sans entraînement.

Si tu veux aller au Carnegie Hall, **entraîne-toi**,

**Entraîne-toi, entraîne-toi**.

... Ou paie-les très cher.

Comme tout, il faut dix mille heures

Pour maîtriser la technique.

C'est Malcolm Gladwell qui le dit.

Alors **Écris**.

**Échoue**.

Couche tes **pensées** sur le papier.

Laisse-les **reposer**.

Laisse-les **mariner**.

**Avant** de les corriger.

Ne corrige pas en tapant,

Ça ralentit l'esprit.

Trouve-toi un exercice quotidien,

Comme pour moi, mon blog. C'est **drôle**.

**Plus** tu écris, plus c'est **facile**.

Plus ça **coule**, moins tu as **peur**.

Ce n'est pas pour **l'école**, ce n'est pas pour une **note**,  
Juste pour **libérer** tes pensées.  
Tu **sais** qu'elles ont envie de **s'échapper**.  
Alors **continue**. Entraîne-toi. Et écris **mal**.  
Écris **atrocement**, écris avec **abandon**  
Et tu finiras peut-être par être  
**Vraiment**  
**Vraiment**  
**Bon**.

Quand la foule éclate en applaudissements, je jette un coup d'œil à Kiersten et les garçons. Ils sont tournés vers la scène.

— Putain de merde, s'exclame Kiersten. C'est génial. C'était incroyable.

— Pourquoi est-ce que tu ne nous as pas emmenés avant, Will ? C'est trop cool ! fait Caulder.

Je suis surpris qu'ils s'amuse tant. Le reste de la soirée, pendant qu'on écoute les participants suivants, ils restent relativement calmes. Kiersten n'arrête pas de prendre des notes. Je ne sais pas ce qu'elle écrit, mais il est clair qu'elle est concentrée. Il faudra que je songe à lui donner certains de mes vieux poèmes plus tard.

— Ensuite, nous avons Will Cooper, annonce le présentateur.

À la table, tout le monde m'adresse un regard surpris.

— Tu en fais un ? me demande Lake.

Je hoche la tête en souriant et me lève.

Avant, j'avais toujours le trac quand je montais sur scène. J'en ressens encore un petit peu, mais c'est surtout l'effet de l'adrénaline. La première fois que je suis venu ici, c'était avec mon père. Il adorait l'art. La musique, la poésie, la peinture, la lecture, l'écriture... tout. Je l'ai vu réciter quelque chose ici quand j'avais quinze ans. Depuis, je n'ai jamais décroché. Dommage que Caulder n'ait jamais connu ce côté de sa personnalité. J'ai conservé tous les poèmes de notre père que j'ai pu trouver ainsi que quelques vieux tableaux. Un jour, je donnerai tout à Caulder. Quand il sera assez grand pour en comprendre la valeur.

Une fois sur scène, j'ajuste le micro. Personne ne va comprendre mon poème à part Lake. Je l'ai écrit pour elle.

— Mon poème s'appelle « Repli stratégique », dis-je dans le micro.

La lumière du projecteur est trop vive. Je ne la vois pas. Mais je sais qu'elle sourit. Je ne me précipite pas. Je prends mon temps pour qu'elle comprenne chaque mot.



Vingt-deux heures et notre guerre **commence**.

Notre guerre des **sens**,

De caresses,

De tendresse...

Battre en **retraite**

N'est plus une **option**

Quand les deux adversaires

Acceptent la **rémission**.

Je ne saurais te dire combien de fois j'ai **perdu**...

Ou est-ce combien de fois tu as **gagné** ?

On joue à ce jeu depuis cinquante-neuf semaines

Pourtant les scores sont à égalité.

Vingt-deux heures et notre guerre **commence**,

Notre guerre des **sens**,

De caresses,

De tendresse...

Et sais-tu le plus grand bonheur dans l'abandon ?

Les **douches** au-dessus de nos têtes

Qui **pleuvent** sur nos pieds

Avant que les **bombes explosent** et les **revolvers** Tirent leurs **munitions**.

Avant que l'on **s'écroule** tous les **deux**.

Avant la **bataille**, avant la **guerre**...

Il faut que tu **saches**

Que j'en supporterais cinquante-neuf de **plus**.

Pour te laisser **gagner**,

Je battrais en **retraite**

Encore

Et encore

Et

Encore.

Je recule du micro et trouve les escaliers. Je ne suis même pas à mi-chemin de notre table quand Lake se jette à mon cou pour m'embrasser.

— Merci, me murmure-t-elle à l'oreille.

Lorsque je me glisse sur le banc, Caulder lève les yeux au ciel.

— Tu aurais pu nous prévenir, Will. On se serait cachés dans les toilettes.

— J'ai trouvé ça très beau, dit Kiersten.

Il est plus de 21 heures quand le deuxième round commence.

— Allez, les enfants, vous avez école demain. Il faut qu'on y aille.

À contrecœur, ils se lèvent un à un en geignant.

Une fois chez nous, les enfants rentrent dans leurs maisons respectives et Lake et moi restons un peu plus longtemps dans l'allée, serrés l'un contre l'autre. C'est de plus en plus difficile de se séparer la nuit, sachant qu'elle ne dort qu'à quelques mètres. Chaque soir, je dois me faire violence pour ne pas lui envoyer un message et la supplier de venir me rejoindre dans mon lit. Maintenant que nous avons tenu la promesse que nous avons faite à Julia, j'ai le sentiment qu'après demain soir, plus rien ne nous en empêchera. Hormis notre volonté de montrer le bon exemple à Kel et Caulder, bien sûr... mais on peut toujours s'arranger.

Je glisse mes mains sous son pull pour les réchauffer. Elle gigote pour échapper au contact.

— Tes mains sont glacées ! s'exclame-t-elle en riant.

Je me contente de la serrer plus fort contre moi.

— Je sais. C'est pour ça que tu dois rester tranquille. Pour que je puisse les réchauffer.

Je les frotte contre sa peau en essayant de ne pas penser à demain soir. Mais des images ne cessent de me traverser l'esprit. Alors, j'abandonne et passe mes bras normalement autour d'elle.

— Tu veux la bonne ou la mauvaise nouvelle en premier ? je lui demande.

Elle me regarde de travers.

— Tu veux que je te donne un coup sur la tête ou dans les bijoux de famille ?

Je ris, mais me prépare à me défendre, au cas où.

— Mes grands-parents ont peur que les garçons s'ennuient chez eux. Du coup, ils m'ont proposé de venir les garder ici en notre absence. La bonne nouvelle, c'est qu'on ne peut plus rester chez toi. J'ai réservé pour deux nuits dans un hôtel à Detroit.

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Ne me fais pas peur comme ça, dit-elle.

— Je croyais que tu serais nerveuse à l'idée de revoir ma grand-mère. Je sais que tu ne t'entends pas bien avec elle.

Elle me dévisage en fronçant les sourcils.

— Tu exagères, Will. Tu sais que ce n'est pas moi qui ne m'entends pas bien avec elle. C'est elle qui me déteste !

— Elle ne te déteste pas. Elle veut juste me protéger.

J'essaie de la distraire en l'embrassant sur l'oreille.

— C'est ta faute si elle me déteste, de toute façon.

Je recule pour la regarder.

— Ma faute ? Comment ça, ma faute ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu te souviens de ta remise de diplôme ? Et de ce que tu lui as dit la première fois que je l'ai rencontrée ?

Je ne m'en souviens pas. Je ne sais même pas de quoi elle parle. Rien ne me vient à l'esprit.

— Will, on était sans cesse l'un sur l'autre. Après la cérémonie, quand on est allés manger tous ensemble, tu n'as pratiquement pas parlé parce que tu étais trop occupé à m'embrasser. Ça rendait ta grand-mère très mal à l'aise. Et quand elle t'a demandé depuis combien de temps on sortait ensemble, tu lui as répondu : dix-huit heures ! D'après toi, qu'est-ce qu'elle a pensé de moi ?

Je m'en souviens à présent. Ce repas avait été génial. J'étais soulagé de pouvoir la toucher sans enfreindre le moindre code moral. Et c'est ce que j'ai fait toute la soirée.

— C'était vrai, dans un sens, lui dis-je. Officiellement, ça ne faisait que dix-huit heures qu'on sortait ensemble.

Lake me frappe le bras.

— Elle croit que je suis une nympho, Will ! C'est gênant !

J'effleure son oreille avec mes lèvres.

— Non, pas encore..., je la taquine.

Elle me repousse et pointe un doigt vers elle.

— Tu n'y toucheras pas avant vingt-quatre heures.

Elle se met à reculer dans son allée en riant.

— Vingt et une, je la corrige.

Quand elle atteint sa porte d'entrée, elle rentre sans même me donner un baiser. Une vraie allumeuse. Mais elle n'aura pas le dernier mot ce soir. Remontant l'allée en courant, j'ouvre sa porte à la volée et l'attire à nouveau dehors. Je la plaque contre le mur en brique et presse mon corps contre le sien en la regardant dans les yeux. Elle essaie d'avoir l'air en colère, mais les coins de ses lèvres se retroussent en un sourire. Nos doigts s'entrelacent. Je les lève au-dessus de sa tête, collés contre le mur.

— Écoute-moi bien, je murmure sans détourner les yeux. (Elle obéit. Elle aime que j'essaie de l'intimider.) Je ne veux pas que tu emmènes quoi que ce soit avec toi. Je veux que tu portes exactement ce que tu portais vendredi dernier. Tu as encore cet affreux chemisier ?

Elle se contente de hocher la tête en souriant. Je ne suis pas sûr qu'elle soit en mesure de parler de toute façon.

— Parfait. Ce que tu porteras demain soir sera la seule chose que tu seras autorisée à emmener. Pas de pyjama, pas de vêtements de rechange. Rien. Je veux que tu viennes chez moi à 19 heures demain soir. Compris ?

Elle hoche de nouveau la tête. Son cœur s'est emballé contre mon torse. Et à son regard, je comprends qu'elle a besoin que je l'embrasse. Nos mains toujours unies contre le mur, j'approche ma bouche de la sienne. À la dernière seconde, j'hésite et décide de ne pas aller jusqu'au bout. Lentement, je relâche ses mains et la libère avant de rentrer chez moi. Quand j'arrive devant ma porte, je me retourne. Elle est toujours adossée au mur, dans la même position. Parfait. C'est moi qui ai eu le dernier mot, cette fois.

## Vendredi 20 janvier

*Lake ne lira jamais ce journal, donc je peux dire tout ce qui me passe par la tête, non ? Si elle finit par le lire, ce sera après ma mort, quand elle triera mes affaires. Donc techniquement, un jour, elle le lira sans doute... mais ça n'aura pas la moindre importance, puisque je serai mort.*

*Alors, Lake... si tu lis ça... je suis désolé d'être mort.*

*Mais pour l'instant, à ce moment précis, je suis vivant. On ne peut plus vivre. Ce soir, c'est le grand soir. Ça valait la peine d'attendre. Cinquante-neuf longues semaines. (Ou soixante-dix si on commence à compter à partir de notre premier rendez-vous.)*

*Maintenant, je vais dire ce à quoi je pense vraiment, OK ?*

*Au sexe.*

*Sexe, sexe, sexe. Je vais coucher avec elle ce soir. Faire l'amour. Papillonner. Appelez-ça comme vous voulez. Mais on va le faire.*

*Vivement ce soir !*

Je veux que la journée soit parfaite. Alors, je sèche les cours pour nettoyer la maison et finir de tout planifier avant que mes grands-parents ne débarquent. Je suis incroyablement nerveux. À moins que ce ne soit l'excitation. Je ne sais pas trop. J'aimerais juste que les heures passent plus vite.

Sur le chemin du retour, après avoir récupéré les garçons à l'école, je m'arrête pour faire des courses. Lake et moi, on n'a pas prévu de partir avant 19 heures. J'envoie un message à mon grand-père pour lui dire que je vais préparer des basagnes. Julia nous avait demandé d'en faire pour une occasion heureuse. C'en est une. Quand j'aperçois les

phares de leur voiture à travers la vitre du salon, je suis un peu en retard. Je ne me suis pas douché et il faut encore que je fasse cuire le pain.

— Caulder, Mamie et Papy sont là. Va leur ouvrir !

Il n'a pas le temps de le faire. Ils le prennent de court. Sans frapper, bien sûr. C'est ma grand-mère qui entre en premier. Je vais la saluer et l'embrasse sur la joue.

— Bonjour, mon grand, me dit-elle. Qu'est-ce qui sent bon, comme ça ?

— Des basagnes.

Je m'approche de mon grand-père pour le prendre dans mes bras.

— Des *basagnes* ? répète-t-elle.

Je secoue la tête en riant.

— Je veux dire des lasagnes.

Ma grand-mère sourit. Elle me rappelle ma mère. Comme elle, mes grands-parents sont grands et élancés. Beaucoup de gens trouvent ma grand-mère intimidante. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi. J'ai passé tellement de temps avec elle que, parfois, j'ai l'impression que c'est ma propre mère.

Mon grand-père pose leurs sacs près de la porte et ils me suivent dans la cuisine.

— Will, tu as entendu parler de « Twitter » ?

Il fait glisser ses lunettes sur son nez pour observer son téléphone.

Ma grand-mère me regarde en secouant la tête.

— Il s'est acheté un de ces téléphones intelligents. Maintenant, il essaie de tuitter le Président.

— Un smartphone, je la corrige. Et ça se prononce « touit ».

— Il me suit ! dit mon grand-père, sur la défensive. Je suis sérieux, c'est vrai ! J'ai reçu un message hier soir qui disait : « le président suit à présent vos activités ».

— C'est génial, Papy. Mais non, je ne suis pas sur Twitter.

— Eh bien, tu devrais. Un jeune homme de ton âge doit rester à la page avec les réseaux sociaux.

— Ça ira, je lui assure.

Je place le pain dans le four et sors les assiettes du placard.

— Laisse-moi faire, Will, me dit ma grand-mère en me les prenant des mains.

— Salut, Mamie, salut, Papy ! s'exclame Caulder en rentrant dans la cuisine en courant.

Il les serre dans ses bras.

— Papy, tu te souviens du jeu auquel on a joué la dernière fois ?

Mon grand-père hoche la tête.

— Celui où j'ai tué vingt-six soldats ennemis, tu veux dire ?

— C'est ça. Kel en a reçu un nouveau à son anniversaire. Tu veux jouer avec nous ?

— Bien sûr ! répond-il en suivant Caulder jusqu'à sa chambre.

Ce qui est drôle, c'est que mon grand-père n'essaie pas simplement de faire plaisir à Caulder. Il est sincère quand il dit qu'il veut jouer.

Ma grand-mère sort des verres du placard avant de se tourner vers moi.

— Il est de pire en pire, tu sais, dit-elle.

— Comment ça ?

— Il s'est acheté un de ces bazars électroniques pour jouer. Il s'intéresse à toutes ces histoires de technologie. Et maintenant, il est même sur Twitter ! (Elle secoue la tête.) Il me parle sans arrêt des tuits qu'il envoie aux gens. Je ne comprends pas, Will. On dirait qu'il nous fait une crise de la quarantaine avec vingt ans de retard.

— C'est « toutit ». Et moi, je trouve ça cool. Ça lui permet de se rapprocher de Caulder.

Elle remplit les verres de glaçons avant d'avancer vers le bar.

— Est-ce que je mets une assiette pour Lake aussi ? dit-elle sur un ton neutre.

À sa voix, je comprends qu'elle espère une réponse négative.

— Oui, bien sûr, je rétorque.

Elle me regarde en coin.

— Will, il faut que je te le dise une fois pour toutes.

C'est parti...

— Je ne trouve pas correct que vous partiez en week-end comme ça, tous les deux. Vous n'êtes pas encore fiancés et encore moins mariés. Je pense simplement que vous allez un peu trop vite en besogne. Ça m'inquiète.

Je pose les mains sur les épaules de ma grand-mère et lui offre un sourire qui se veut rassurant.

— Mamie, on ne va pas vite, crois-moi. Laisse-lui sa chance. Elle est incroyable, tu verras. Promets-moi au moins de faire semblant de l'apprécier quand elle viendra tout à l'heure.

Elle soupire.

— Ce n'est pas que je ne l'apprécie pas, Will. C'est juste que la façon dont vous vous comportez ensemble me met mal à l'aise. J'ai l'impression, je ne sais pas... que vous êtes trop amoureux.

— Si c'est ton seul reproche, je veux bien l'accepter.

Elle ajoute une assiette pour Lake.

— Il faut encore que je saute dans la douche. Ça ne va pas me prendre longtemps, lui dis-je. Le pain devrait être cuit d'ici quelques minutes, si tu veux bien le sortir.

Elle accepte et je me dirige vers ma chambre pour prendre ce dont j'ai besoin pour la douche. J'attrape mon sac sous le lit et le pose sur la couette. Quand je défais la

fermeture Éclair, je me rends compte que mes mains tremblent. Pourquoi est-ce que je suis aussi nerveux ? Ce n'est pas comme si je ne l'avais jamais fait... La seule différence, c'est que cette fois, ça sera avec Lake. Pendant que je range mes affaires dans le sac, je me surprends à sourire comme un idiot.

J'attrape mes vêtements de rechange et me dirige vers la salle de bains quand j'entends un coup sur la porte. Je souris. Lake essaie de faire bonne impression à ma grand-mère. Elle a frappé, cette fois. C'est mignon. Elle fait des efforts.

— Oh, mon Dieu ! Regardez qui voilà ! (J'entends ma grand-mère hoqueter de surprise en ouvrant la porte.) Paul ! Viens voir qui est là !

Je lève les yeux au ciel. Je lui ai demandé d'être polie avec elle, pas d'en faire des tonnes. J'ouvre la porte et me dirige vers le salon. Lake m'en voudra à mort si je la laisse se débrouiller toute seule pendant que je prends ma douche.

*Putain, putain, putain !* Qu'est-ce qu'elle fabrique ici, celle-là ?

Elle est en train de serrer mon grand-père dans ses bras quand elle m'aperçoit, debout dans le couloir.

— Salut, Will !

Elle sourit.

Je ne lui réponds pas.

— Vaughn, ça fait des années qu'on ne t'a pas vue ! s'exclame ma grand-mère. Reste dîner avec nous. C'est presque prêt. Je vais ajouter une assiette.

— Pas question !

J'ai crié avec peut-être un peu trop de force. Ma grand-mère se tourne vers moi, les sourcils froncés.

— Will, ce n'est pas très gentil de ta part, dit-elle.

Je ne l'écoute pas.

— Vaughn ? Est-ce que je peux te parler, s'il te plaît ? (Je lui fais signe de m'accompagner dans la chambre. Il faut que je me débarrasse d'elle tout de suite.) Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Elle s'assoit sur le bord du lit.

— Je t'ai dit que j'avais besoin de te parler.

Ses cheveux sont encore attachés en chignon. Elle me regarde avec des yeux de chien battu, pour essayer de me faire pitié.

— Vaughn, le moment est très mal choisi.

Elle croise les bras et secoue la tête.

— Je ne partirai pas tant qu'on n'aura pas discuté. Tu n'as pas arrêté de m'éviter.

— Je ne peux pas parler maintenant. Je pars dans une demi-heure. Et j'ai encore des tas de choses à faire parce que je ne rentre pas avant lundi. On discutera en cours,



mercredi. Pour l'instant, je t'en prie, va-t'en.

Elle ne bouge pas. Les yeux rivés sur ses mains, elle se met soudain à pleurer. Mon Dieu, il ne manquait plus que ça ! Je lève les bras au ciel en signe de frustration et me résigne à m'asseoir près d'elle, sur le lit. Je déteste cette situation. C'est affreux.

La scène me rappelle celle que l'on a vécue il y a trois ans. On était assis sur ce même lit quand elle m'a quitté. À l'époque, elle m'a dit qu'elle ne se voyait pas élever un enfant, avoir de telles responsabilités à dix-neuf ans. Je lui en ai voulu de m'avoir largué durant la pire période de ma vie. Cette fois, je suis aussi en colère contre elle, mais parce qu'elle refuse de partir, une bonne fois pour toutes.

— Will, tu me manques. Caulder aussi. Depuis la première fois que je t'ai revu, en cours, je n'arrête pas de penser à toi. À la façon dont on s'est séparés. J'avais tort. Je t'en prie : écoute ce que j'ai à te dire.

Avec un soupir, je me laisse tomber en arrière sur le lit et pose mon bras devant mes yeux. Elle n'aurait pas pu choisir un plus mauvais moment. Lake va arriver dans moins d'un quart d'heure.

— D'accord, vas-y. Mais dépêche-toi.

Elle se racle la gorge et sèche ses larmes. C'est bizarre. La voir pleurer ne me touche pas. Comment ai-je pu aimer une personne aussi longtemps et ne plus avoir aucune sympathie pour elle ?

— Je sais que tu as une copine. Mais je sais aussi que tu n'es pas sortie avec elle aussi longtemps qu'avec moi. Je suis au courant de ce qui est arrivé à ses parents et de sa situation avec son petit frère. Les gens parlent, Will.

— Où est-ce que tu veux en venir ?

— Je crois que tu es avec elle pour les mauvaises raisons. Tu as pitié d'elle parce que tu t'identifies à sa peine. Si c'est la seule raison pour laquelle tu sors avec elle, ce n'est vraiment pas juste pour elle. Pour son bien, tu devrais nous laisser une seconde chance. Histoire d'être sûr de tes sentiments.

Je me redresse. J'ai envie de crier, mais je prends une grande inspiration pour me calmer. J'ai pitié d'elle.

— Écoute, Vaughn. Tu as raison. Je t'ai aimée. Mais c'est terminé. Aujourd'hui, je suis amoureux de Lake et je ne ferai jamais rien qui puisse la faire souffrir. Or, ta présence ici va la blesser. C'est pour ça que je veux que tu partes. Je suis désolé. Je sais que ce n'est pas ce que tu désires entendre. Mais tu as fait ton choix. Et j'ai appris à vivre avec. Maintenant, il faut que tu passes à autre chose. S'il te plaît, ne complique pas encore plus la situation. Va-t'en.

Je m'approche de la porte, en espérant qu'elle va m'imiter. Elle se lève, mais au lieu de me suivre, elle se remet à pleurer. Je penche la tête sur le côté et reviens vers elle.

— Arrête, Vaughn. Arrête de pleurer. Je suis désolé, lui dis-je en la prenant dans mes bras.

Peut-être que j'ai été trop sévère avec elle. Venir ici pour s'excuser lui a sûrement demandé un gros effort. Si elle m'aime toujours, je n'ai pas le droit de me comporter comme un salaud... même si elle a très mal choisi son moment pour débarquer.

Elle se dégage.

— Je vais bien, Will. Je comprends. Je n'aurais pas dû te mettre dans cette position. C'est juste que je m'en voulais de t'avoir fait souffrir et je tenais à m'excuser de vive voix. Je m'en vais, dit-elle. Je... je te souhaite d'être heureux. Tu le mérites.

Elle est sincère : le ton de sa voix et son regard ne trompent pas. Enfin. Je sais que c'est quelqu'un de bien. Sinon, je n'aurais pas passé deux ans de ma vie avec elle. Mais je connais également son côté égoïste et je suis rassuré que ce ne soit pas ce trait de caractère qui ait pris le dessus ce soir.

Je repousse ses cheveux de son visage et essuie les larmes de ses joues.

— Merci, Vaughn.

Avec un sourire, elle me serre contre elle pour me dire au revoir. Je dois l'admettre : ça fait du bien de mettre un point final à cette histoire. J'ai l'impression d'avoir fait mon deuil depuis longtemps, mais peut-être qu'elle avait besoin de ça. Peut-être que les cours seront moins pesants à partir de maintenant. Quand on se sépare, je l'embrasse rapidement sur le front et me tourne vers la porte.

À ce moment-là, tout mon univers s'effondre.

Lake se tient dans l'encadrement de la porte. Elle nous regarde, bouche bée, comme si elle voulait dire quelque chose mais en était incapable. Caulder passe devant elle quand il aperçoit Vaughn debout derrière moi.

— Vaughn ! s'exclame-t-il d'une voix enjouée en se précipitant vers elle pour la prendre dans ses bras.

Lake me dévisage. Je vois son cœur se briser.

Les mots ne me viennent pas. Lake secoue doucement la tête, pour essayer de remettre de l'ordre dans ses idées. Puis elle détourne le regard et s'en va. Lorsque je me mets à courir pour la rattraper, elle est déjà dehors. J'enfile mes chaussures et pousse la porte.

— Lake ! je crie aussitôt.

Je la rattrape avant qu'elle ne traverse la rue. Je lui prends le bras pour l'obliger à se retourner. Je ne sais pas quoi dire. Que dit-on dans ces cas-là ?

Elle pleure. J'essaie de la serrer contre moi, mais elle se débat. Sans un mot, elle me repousse et se met à me marteler le torse. Je lui saisis les mains et essaie de l'attirer à moi, mais elle continue de me frapper. Alors, je la tiens ainsi jusqu'à ce qu'elle se fatigue

et qu'elle se laisse glisser par terre. Au lieu de la relever, je sombre avec elle sur le bitume couvert de neige et l'étreins pendant qu'elle pleure.

— Il ne s'est rien passé, Lake. Je te le jure. Rien du tout.

— Je t'ai vu, Will. Je t'ai vu la prendre dans tes bras. Ce n'était pas « rien du tout », rétorque-t-elle. Tu l'as embrassée sur le front ! Pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

Elle n'essaie même pas de retenir ses larmes, cette fois.

— Je suis désolé, Lake. Je suis vraiment désolé. Ça ne voulait rien dire. J'étais en train de lui demander de partir.

Elle se libère, se lève, puis se dirige vers sa maison. Je la suis.

— Lake, laisse-moi t'expliquer. S'il te plaît.

Elle rentre chez elle et me claque la porte au nez... avant de la verrouiller. Je pose les mains de chaque côté du cadre et baisse la tête. J'ai encore tout gâché. Et en beauté, cette fois.

— Will, je suis désolée, dit Vaughn, derrière moi. Je ne voulais pas te causer de problème.

Je ne me retourne pas pour lui répondre.

— Va-t'en, Vaughn. S'il te plaît.

— OK, fait-elle. Encore une chose. Je sais que tu n'as pas envie d'en entendre parler maintenant, mais tu n'es pas venu en cours aujourd'hui, alors... On a un contrôle mercredi. Je t'ai recopié mes notes et je les ai posées sur ta table basse. À mercredi.

La neige crisse sous ses pieds tandis qu'elle regagne sa voiture.

Le verrou tourne. Lake ouvre lentement la porte d'entrée, juste assez pour que je voie son visage, pour me regarder dans les yeux.

— Elle est dans le même cours que toi ? crache-t-elle.

Je ne réponds pas. Quand elle me claque de nouveau la porte au nez, la violence de l'impact vibre dans tout mon corps. Cette fois, elle se barricade à l'intérieur à double tour et éteint la lumière. Adossé à la porte, je ferme les yeux et m'efforce de retenir mes propres larmes.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri. On prend le box avec nous. Comme ça, ils ne s'ennuieront pas. Ça ne nous dérange pas, promis, assure ma grand-mère tout en chargeant leurs affaires dans la voiture.

— Ce n'est pas un box, Mamie, c'est une Xbox, la reprend Caulder.

Kel et lui montent à l'arrière.

— Maintenant, va te reposer. Tu as accumulé suffisamment de stress pour la soirée, me dit-elle. (Elle se penche pour m'embrasser sur la joue.) Tu pourras venir les chercher lundi.

Mon grand-père me prend dans ses bras avant de s'asseoir dans la voiture.

— Si tu as besoin de parler, envoie-moi un tweet, dit-il.

Je les regarde s'éloigner. Au lieu de retourner à l'intérieur pour me reposer, je m'approche de la maison de Lake et frappe à la porte en espérant qu'elle s'est décidée à me parler. J'insiste cinq minutes jusqu'à ce que la lumière de sa chambre disparaisse. Alors, j'abandonne pour la nuit et retourne chez moi. Je laisse la porte ouverte et la lampe du dehors allumée au cas où elle changerait d'avis. Je choisis aussi de dormir sur le canapé. Si elle frappe, je veux être sûr de l'entendre. Je reste allongé ainsi pendant une demi-heure, à me maudire. Je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé. Ce n'est pas la façon dont je m'étais imaginé m'endormir ce soir. Tout ça, c'est la faute aux basagnes.

Quand la porte s'ouvre, je me redresse d'un coup. Lake entre sans m'accorder un regard et traverse le salon. Elle s'arrête devant la bibliothèque où elle extrait une étoile du vase de sa mère, puis se retourne pour partir.

— Lake, attends ! je la supplie. (La porte claque derrière elle. Je saute du canapé pour la rattraper.) Je t'en prie, laisse-moi venir avec toi. Je vais tout t'expliquer.

On traverse la rue. Elle continue de marcher jusqu'à sa porte, puis se tourne vers moi.

— Et comment tu comptes expliquer ça ? (Du mascara zèbre ses joues. Elle a le cœur brisé et c'est entièrement ma faute.) La seule fille avec laquelle tu as couché assiste au même cours que toi depuis deux semaines ! Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ? Et le soir où je m'apprête à partir avec toi... pour faire l'amour... je te trouve avec elle dans ta chambre ! En train de l'embrasser sur le front !

Comme elle a recommencé à pleurer, je la prends dans mes bras. Je ne peux pas m'en empêcher. Je suis incapable de la regarder pleurer sans la serrer contre moi. Elle ne me rend pas mon étreinte. Au contraire, elle se dégage et m'adresse un regard empli de douleur.

— C'est ton baiser que j'aime le plus, et toi, tu le lui as donné, dit-elle. Tu me l'as pris pour le lui donner. À elle ! Merci de m'avoir montré ton vrai visage avant que je fasse la plus grosse erreur de ma vie ! (Elle claque la porte avant de la rouvrir.) Qu'est-ce que tu as foutu de mon frère, au fait ?

— Il est à Detroit, je murmure. Il revient lundi.

Elle claque de nouveau la porte.

Je retourne piteusement chez moi quand Sherry apparaît sur son seuil.

— Tout va bien ? J'ai entendu Layken crier.

Je la dépasse sans répondre et claque la porte à mon tour. Non. Ce n'était pas assez fort à mon goût. Je l'ouvre et recommence. Je répète l'opération deux ou trois fois avant de songer que c'est moi qui devrai payer pour la réparation si je la casse. Alors, je la

referme et donne un coup de poing dedans. Je suis vraiment un connard. Je suis un connard, un salaud, un abruti, une tête de nœud... J'abandonne et me laisse tomber sur le canapé.

Quand Lake pleure, ça me fend le cœur. Mais être le responsable de son chagrin... c'est une émotion complètement nouvelle pour moi. Une émotion que je ne sais pas gérer. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas quoi lui dire. Si seulement elle me laissait lui expliquer ! Mais ça ne servirait à rien. Elle a raison. Elle ne m'a pas accusé à tort. Mon Dieu. J'ai besoin de mon père. J'ai vraiment besoin de ses conseils.

Un conseil ! Je me dirige vers le vase et en sors une étoile. Puis, je me rassois sur le canapé et déplie le morceau de papier pour lire les mots écrits à la main.

*Parfois, deux personnes ont besoin d'être séparées pour comprendre qu'elles ont besoin l'une de l'autre.*

Anonyme.

Je replie l'étoile et la dépose au plus haut du vase. Avec un peu de chance, ce sera la prochaine que Lake piochera.

## Samedi 21 janvier

*VDM.*

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Au moindre bruit, je sautais hors du canapé dans l'espoir que ce soit Lake. Ça n'était jamais elle.

Je mets en marche la cafetière et m'approche de la fenêtre. Sa maison est silencieuse ; les volets sont encore fermés. Sa voiture est dans l'allée : je sais qu'elle est à l'intérieur. J'avais pris l'habitude de voir les nains de jardin alignés à côté. Ils n'y sont plus. Après le décès de sa mère, Lake les a tous ramassés et les a jetés à la poubelle. Elle ne le sait pas, mais j'en ai récupéré un. Celui avec le chapeau rouge cassé.

Le lendemain de leur déménagement, je me rappelle avoir vu Lake sortir sans manteau, avec seulement des pantoufles aux pieds. J'étais sûr que dès qu'elle allait les poser sur le bitume, elle allait se retrouver sur les fesses. Et je ne me suis pas trompé. Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Les gens du Sud ont tendance à sous-estimer le pouvoir du froid.

Ça ne m'a pas fait plaisir de la voir se couper en tombant sur un nain de jardin, mais j'étais ravi d'avoir une excuse pour passer quelques minutes avec elle. Après avoir bandé sa plaie, j'ai eu la tête dans les nuages toute la journée. Je n'ai pas arrêté de penser à elle au boulot. J'avais tellement peur que mon style de vie et mes responsabilités ne lui fassent peur avant même que j'aie eu la chance de la connaître ! Je ne voulais pas l'assommer avec tout ça dès notre premier rendez-vous, mais j'ai vite compris que c'était une nécessité. Elle avait quelque chose de plus que les autres filles que j'avais connues, de la force, de l'assurance.

Cette nuit-là, j'ai voulu que Lake comprenne ce qu'était ma vie. Je voulais qu'elle sache pour mes parents, pour Caulder, pour ma passion. J'avais besoin qu'elle connaisse mon moi profond, qu'elle comprenne qui j'étais vraiment avant d'aller plus loin. Quand elle a assisté au premier slam de sa vie, ce soir-là, je l'ai dévorée des yeux. Elle était là, captivée, et j'ai su qu'elle avait quelque chose de spécial. Je suis tombé amoureux. Et je n'ai pas arrêté une seule seconde de l'aimer depuis.

C'est pour ça que je ne baisserai pas les bras.

J'ai déjà bu quatre tasses de café quand Kiersten entre dans la maison. Elle ne va pas voir si Caulder est dans sa chambre, elle s'assoit directement sur le canapé, à côté de moi.

— Salut, fait-elle d'une voix neutre.

— Salut.

— Qu'est-ce qui se passe entre Layken et toi ? demande-t-elle.

Elle me regarde comme si elle avait tous les droits de connaître la réponse.

— Kiersten ? Ta mère ne t'a jamais dit que c'était impoli de se mêler des affaires des autres ?

Elle secoue la tête.

— Non. Elle dit que la seule façon d'obtenir des réponses, c'est de poser des questions.

— C'est vrai : tu peux poser autant de questions que tu le souhaites. Mais je ne suis pas obligé d'y répondre pour autant.

— Très bien, dit-elle en se levant. Je vais demander à Layken.

— Bon courage pour qu'elle t'ouvre la porte.

Quand Kiersten s'en va, je me redresse d'un bond et m'approche de la fenêtre. Elle est déjà à mi-chemin dans l'allée lorsqu'elle fait demi-tour. En me voyant à la fenêtre, elle me regarde avec pitié et secoue lentement la tête. Elle ouvre la porte et entre à nouveau.

— Tu veux que je lui demande quelque chose en particulier ? Je ferai la commission.

J'adore cette gamine.

— Oui, bonne idée, Kiersten. (Je réfléchis un instant.) Je ne sais pas. Dis-moi de quelle humeur elle est. Est-ce qu'elle pleure ? Est-ce qu'elle est en colère ? Fais comme si tu ne savais pas qu'on s'était disputés et parle-lui de moi. Pour voir sa réaction.

Kiersten hoche la tête et s'apprête à refermer la porte.

— Attends. Encore une chose. J'aimerais savoir ce qu'elle porte.

Son regard se fait dubitatif.

— En haut, du moins. J'aimerais savoir ce qu'elle porte comme chemisier ou comme pull.

Posté à la fenêtre, j'observe Kiersten traverser la rue et frapper à la porte de Lake. Pourquoi est-ce qu'elle frappe chez elle et pas chez moi ? La porte s'ouvre presque aussitôt. Kiersten entre. La porte se referme.

Je fais les cent pas dans le salon et bois une autre tasse de café en guettant par la fenêtre le retour de Kiersten. Une demi-heure s'écoule avant qu'elle émerge de la maison. Mais au lieu de revenir me voir, elle se rend directement chez elle.

Je lui laisse un peu de temps. Peut-être qu'elle a dû rentrer pour midi. Au bout d'une heure, je n'en peux plus. Je me précipite vers la maison de Kiersten et frappe à la porte.

— Bonjour, Will, entre ! dit Sherry.

Elle se pousse pour me laisser passer. Kiersten regarde la télé dans le salon.

Avant de bombarder la jeune fille de questions, je me tourne vers sa mère.

— Je suis désolé pour hier soir. Je ne voulais pas être grossier.

— Oh, ne t'en fais pas. Je me suis mêlée de ce qui ne me regardait pas, répond-elle.

Tu veux boire quelque chose ?

— Non, merci. Je voulais juste discuter avec Kiersten.

Celle-ci m'adresse un regard mauvais.

— Tu es un abruti, Will, me lance-t-elle.

Ah, Lake m'en veut toujours... Je m'assois sur le canapé, les mains entre les genoux.

— Tu peux au moins me répéter ce qu'elle t'a dit ?

C'est pathétique. Je me sers d'une gamine de onze ans pour sauver ma relation amoureuse.

— Tu veux vraiment savoir ? Il faut que je te prévienne : j'ai une excellente mémoire. Maman dit que je peux citer des conversations entières, au mot près, depuis l'âge de trois ans.

— J'en suis sûr. Je veux tout savoir.

Kiersten soupire et remonte les jambes sur le canapé.

— Elle pense que tu es un salaud. Elle a dit que tu étais un connard, une tête de noeur, un abr...

— Un abruti. Je sais. J'ai compris. Quoi d'autre ?

— Elle ne m'a pas dit pourquoi elle était en colère contre toi, mais c'est évident qu'elle l'est. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais elle récure sa maison du sol au plafond comme une folle. Quand elle a ouvert la porte, il y avait des centaines de cartes sur le sol du salon. On aurait dit des recettes ou quelque chose dans le genre.



— Oh, mon Dieu, elle range tout par ordre alphabétique, dis-je. (C'est plus grave que je ne le pensais.) Kiersten, elle refuse de m'ouvrir la porte. Est-ce que tu veux bien frapper à ma place pour que je puisse entrer ? Il faut vraiment que je lui parle.

Kiersten me dévisage, les lèvres pincées.

— Tu me demandes de la tromper ? De lui mentir, en somme ?

Je hausse les épaules et hoche la tête.

— Laisse-moi enfiler mon manteau.

Sherry sort de la cuisine et me tend quelque chose. J'ouvre la main. Elle y dépose un cachet. Je referme les doigts dessus.

— Si ça ne se passe pas comme tu l'espérais, prends ça avec un peu d'eau. Tu as une mine affreuse. (En voyant mon air hésitant, elle sourit.) Ne t'inquiète pas, c'est moi qui l'ai fait. Il n'y a rien de plus légal.

\*  
\*   \*

Je n'ai pas de plan. Je me plaque simplement contre le mur à l'avant de la maison tandis que Kiersten frappe à la porte. Mon cœur bat très fort, comme si j'étais sur le point d'entrer par effraction. Quand je l'entends ouvrir, je prends une grande inspiration. Kiersten fait un pas sur le côté et alors, je me faufile à l'intérieur avant qu'elle comprenne ce qui est en train de se passer.

— Casse-toi, Will, dit-elle en tenant la porte et en pointant le doigt dehors.

— Je ne partirai pas tant que tu ne m'auras pas parlé.

Je recule un peu plus dans le salon.

— Casse-toi ! Casse-toi, casse-toi, casse-toi !

Alors je fais ce que tout homme normalement constitué aurait fait dans ce cas-là : je me précipite dans le couloir et m'enferme dans sa chambre. Je me rends compte que je n'ai toujours pas de plan. Et je ne sais pas comment je vais pouvoir lui parler si je reste enfermé dans sa chambre. Mais au moins, elle ne peut plus me jeter dehors. Je resterai ici toute la journée s'il le faut.

J'entends la porte d'entrée claquer. Quelques secondes plus tard, Lake se tient derrière la porte de sa chambre. J'attends qu'elle me dise quelque chose, qu'elle crie, mais il ne se passe rien. J'observe l'ombre de ses pieds disparaître tandis qu'elle s'éloigne.

Et maintenant ? Si j'ouvre la porte, elle va encore essayer de me mettre dehors. Pourquoi est-ce que je n'ai pas réfléchi à un meilleur plan ? Je suis un imbécile. Je suis vraiment un idiot ! Fais marcher ta cervelle, Will. Fais marcher ta cervelle.

L'ombre de ses pieds réapparaît soudain de l'autre côté de la porte.

— Will ? Ouvre. Je veux te parler.

Elle s'est exprimée d'une voix tranquille. Mon plan stupide aurait-il fonctionné ? Je déverrouille la porte... mais dès que je l'ai ouverte en entier, je me retrouve trempé de la tête aux pieds. Elle m'a arrosé ! Elle m'a lancé une cruche entière au visage !

— Oh, fait-elle. Tu es un peu mouillé, Will. Tu ferais mieux de rentrer chez toi pour te changer avant de tomber malade.

Elle se retourne calmement et s'éloigne.

Je suis un abruti. Elle n'est pas encore prête à me parler. Honteux, j'avance dans le couloir, sors de la maison et traverse la rue jusque chez moi. Il fait un froid de canard. Elle n'a même pas eu la gentillesse de réchauffer l'eau. Je retire mes vêtements et entre sous la douche. Une douche chaude, cette fois.

La douche n'a rien changé. Je me sens toujours aussi mal. Une nuit blanche et cinq cafés à jeun, ce n'est pas génial pour commencer la journée. Il est presque 14 heures. Je me demande ce qu'on serait en train de faire, avec Lake, si je ne m'étais pas comporté comme un imbécile. Qui est-ce que j'essaie de tromper ? Je sais très bien ce qu'on serait en train de faire. Penser à tout ce qui s'est passé en vingt-quatre heures me donne mal à la tête. Je ramasse mon pantalon sur le sol de ma chambre et sors ce que m'a donné Sherry de la poche. Je vais dans la cuisine, prends le médicament avec un grand verre d'eau, puis retourne sur le canapé.

\*  
\*   \*

Quand je me réveille, il fait déjà nuit. Je ne me souviens même pas de m'être assis. En me redressant, j'aperçois un mot sur la table basse. Je l'attrape pour le lire. Mon cœur se serre quand je me rends compte que Lake n'en est pas l'auteure.

*Will,*

*Je suis venue te dire de ne pas conduire après avoir pris mon médicament...  
mais je vois que tu l'as déjà pris. Donc, ce n'est pas grave.*

*Sherry*

*P.-S. : J'ai discuté avec Layken aujourd'hui. Tu devrais vraiment t'excuser, tu sais. Ce n'était pas très galant de ta part. Si tu as besoin d'un autre cachet, tu sais où j'habite. 😊*

Je laisse tomber le mot sur la table. Est-ce qu'elle était obligée de mettre un smiley à la fin ? Je grimace à cause de mes crampes d'estomac. Quand est-ce que j'ai mangé pour la dernière fois ? Très franchement, je ne m'en souviens plus. J'ouvre le frigo et tombe sur les basagnes. Malheureusement, c'est la soirée parfaite pour les manger. Je m'en sers une part et place l'assiette au micro-ondes. Alors que je suis en train de me verser un verre de soda, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir.

Lake traverse la pièce, en direction de la bibliothèque. Je me précipite dans le salon, mais elle m'ignore. Cette fois, au lieu de piocher une étoile, elle attrape carrément le vase.

Il est hors de question que je la laisse partir avec. Si elle le prend, elle n'aura plus aucune raison de revenir. Je saisis le vase à mon tour, mais elle refuse de le lâcher. On tire chacun de notre côté. Elle ne l'emportera pas. Au bout d'un moment, elle le lâche et me lance un regard assassin.

— Donne-le-moi, Will. C'est ma mère qui l'a fait. Je veux le ramener chez moi.

Je me replie dans la cuisine avec le vase. Elle me suit. Je le pose sur un coin du plan de travail, contre le mur, avant de me tourner vers elle, les bras de chaque côté pour éviter qu'elle le reprenne.

— Ta mère nous l'a offert à nous deux. Je te connais, Lake. Si tu l'emmènes chez toi, tu vas tout ouvrir ce soir. Tu ouvriras des étoiles toute la nuit, comme tu creuses des citrouilles.

Elle lève les mains au ciel en grognant.

— Arrête de dire ça ! Pitié ! Je ne creuse plus de citrouilles depuis longtemps !

Je n'arrive pas à croire qu'elle le pense vraiment.

— Ah bon ? Tu es sûre ? Tu es en train d'en creuser au moment où l'on parle, je te signale. Ça fait vingt-quatre heures, et tu ne m'as toujours pas laissé l'opportunité de m'expliquer.

Elle serre les poings et tape du pied de frustration.

— Ah ! crie-t-elle.

On dirait qu'elle a envie de frapper quelque chose. Ou quelqu'un. Bordel, elle est magnifique.

— Arrête de me regarder comme ça ! crache-t-elle.

— Comme quoi ?

— Tu as cette lueur dans les yeux. Arrête ça !

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont elle veut parler, mais je détourne le regard, au cas où. Je préfère éviter de l'énerver encore plus.

— Tu as mangé aujourd'hui ?

Je pose la question en sortant mon assiette du micro-ondes. Elle ne me répond pas. Elle reste là, les bras croisés, au milieu de la cuisine. Je sors les basagnes du frigo et retire la feuille d'aluminium qui les recouvre.

— Tu manges des basagnes ? Ça tombe bien, raille-t-elle.

Ce n'est pas la conversation que j'espérais, mais c'est mieux que rien. Je découpe une autre part et la fais réchauffer. Aucun de nous ne parle pendant ce temps. Elle fixe un point sur le sol. Moi, je me concentre sur le four. Quand la sonnerie retentit, je pose nos assiettes sur le bar et verse un deuxième verre de soda. On s'assoit et mange en silence. Un silence extrêmement gênant.

Une fois qu'on a terminé, je débarrasse et viens m'asseoir en face d'elle pour l'observer. J'attends qu'elle prenne la parole en premier. Les coudes appuyés sur le comptoir, elle examine ses ongles et les nettoie, comme si elle était complètement détachée de la scène.

— Alors, vas-y, parle, dit-elle d'une voix neutre sans me regarder.

Je tends les mains pour prendre les siennes, mais elle les retire aussitôt et s'adosse à son siège. Comme je n'aime pas la barrière que représente le bar entre nous, je me lève et me dirige vers le salon.

— Viens t'asseoir, lui dis-je.

Elle me rejoint et s'installe sur le même canapé que moi, mais à l'autre bout. Je me passe les mains sur le visage en essayant de trouver un moyen de me faire pardonner. Je remonte les jambes sur le canapé et me tourne vers elle.

— Lake, je t'aime. Te faire souffrir est vraiment la dernière chose dont j'ai envie. Tu le sais.

— Eh bien, félicitations. Tu viens de réussir à faire la dernière chose dont tu avais envie.

J'appuie la tête contre le dossier. Ça s'annonce plus difficile que prévu. Elle ne se laisse pas facilement convaincre.

— Je suis désolé de ne pas t'avoir dit qu'elle était dans mon cours. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

— Que je m'inquiète de quoi, Will ? Je devrais m'inquiéter que vous ayez un cours en commun ? Parce que s'il ne se passe rien, comme tu essaies de me le faire croire, pourquoi est-ce que je devrais m'en soucier ?

Putain ! Est-ce que c'est moi qui ne sais pas m'excuser ou est-ce que c'est elle qui est douée pour déformer mes propos ? Si elle me pardonne un jour, je lui annoncerai qu'elle a enfin trouvé pour quelle filière elle est destinée : le droit.

— Lake, je ne ressens plus rien pour Vaughn. Je comptais t'en parler la semaine prochaine. Je ne voulais simplement pas aborder le sujet avant notre week-end.

— Oh. Donc si je comprends bien, tu voulais prendre ton pied avant de me mettre en colère. Excellent plan, dit-elle sur un ton dégoulinant de sarcasme.

Je me tape le front et ferme les yeux. Il n'existe pas de bataille qu'elle ne peut gagner.

— Réfléchis, Will. Mets-toi à ma place. Imagine que j'aie déjà couché avec un mec avant de te rencontrer. Et pile au moment où on compte passer à l'acte, tous les deux, tu rentres dans ma chambre et tu me trouves dans ses bras. Puis, tu me vois l'embrasser dans le cou, l'endroit que tu préfères que j'embrasse. Enfin, tu découvres que je vois ce mec tous les jours et que je te l'ai caché. Comment est-ce que tu réagiras, hein ?

Elle ne s'occupe plus de ses ongles à présent. Elle me regarde droit dans les yeux, d'un air mauvais, en attendant ma réponse.

— Eh bien, je te laisserais au moins l'occasion de t'expliquer sans te couper toutes les cinq minutes.

Elle me fait un doigt d'honneur et se lève du canapé pour se diriger vers la porte. Je l'attrape par le bras pour l'en empêcher. Quand elle retombe près de moi, j'en profite pour la serrer contre moi, son visage contre mon torse. Je ne veux pas qu'elle parte.

— Je t'en prie, Lake. Laisse-moi une chance. Je vais tout te dire. Ne pars pas encore.

Elle ne se débat pas. Elle n'essaie pas de se libérer. Au contraire, elle se détend entre mes bras et m'autorise à l'étreindre pendant que je parle.

— Je ne savais pas si tu étais au courant pour Vaughn. Je sais que tu détestes parler de nos ex. Alors j'ai pensé que ce serait pire d'aborder le sujet que de ne rien dire. La revoir ne m'a absolument rien fait. Et je voulais que ce soit pareil pour toi.

J'enfouis mes doigts dans ses cheveux. Elle soupire avant de se mettre à pleurer contre mon pull.

— J'ai envie de te croire, Will. J'ai vraiment envie de te croire. Mais qu'est-ce qu'elle faisait ici, hier soir ? Si tu ne ressens plus rien pour elle, pourquoi est-ce que tu l'as prise dans tes bras ?

Je dépose un baiser sur le haut de son crâne.

— Lake, j'étais en train de lui demander de partir. Mais elle s'est mise à pleurer. Alors je l'ai prise dans mes bras.

Elle relève la tête de mon torse et me regarde d'un air effrayé.

— Elle a pleuré ? Pourquoi ? Will, est-ce qu'elle est toujours amoureuse de toi ? Comment répondre sans passer pour un connard encore une fois ? De toute façon, rien que je puisse dire ne jouera en ma faveur. Rien du tout.

Elle se redresse et recule pour pouvoir se tourner vers moi en parlant.

— C'est toi qui voulais qu'on discute, Will. Alors je veux que tu me dises tout. Je veux que tu me dises ce qu'elle faisait ici, ce que tu faisais dans ta chambre avec elle, pourquoi tu l'as serrée dans tes bras, pourquoi elle a pleuré... absolument tout. (Je lui prends la main, mais elle la libère aussitôt.) Parle-moi.

J'essaie de trouver par quoi commencer. Je prends une grande inspiration, puis expire lentement, me préparant psychologiquement à être interrompu des centaines de fois.

— Elle m'a écrit un mot en cours, l'autre jour, parce qu'elle voulait qu'on discute. Hier soir, elle a débarqué à l'improviste. Ce n'est pas moi qui l'ai laissée entrer, Lake. J'étais dans ma chambre quand elle est arrivée. Je ne l'aurais jamais laissée rentrer. (Je la regarde dans les yeux en disant ces mots car c'est la vérité.) Ma grand-mère voulait qu'elle dîne avec nous, alors je lui ai dit non. Je lui ai dit qu'il fallait que je lui parle. Je voulais juste qu'elle s'en aille. Mais elle s'est mise à pleurer et à m'expliquer qu'elle ne supportait pas la façon dont notre relation s'était terminée. Elle est aussi au courant pour toi et pour notre situation : nos parents, nos petits frères à élever. Elle m'a dit que pour ton bien, il fallait que je sois sûr de mes sentiments, que j'étais peut-être avec toi parce que j'avais pitié de toi. Elle voulait que je lui donne une seconde chance, pour voir si je sortais avec toi pour les bonnes raisons. J'ai refusé. Je lui ai dit que je t'aimais, Lake. Je lui ai demandé de partir. Mais comme elle a recommencé à pleurer, je l'ai prise dans mes bras. J'avais l'impression de me comporter comme un salaud ; c'est la seule raison pour laquelle j'ai fait ça.

J'essaie de jauger sa réaction, mais elle a la tête baissée. Je n'arrive pas à voir son visage.

— Pourquoi est-ce que tu l'as embrassée sur le front ? me demande-t-elle doucement.

Je soupire et lui caresse la joue du dos de la main pour capter son attention.

— Je ne sais pas, Lake. Tu dois comprendre que je suis sorti avec elle pendant deux ans. Il y a des habitudes dont on ne se défait pas complètement. Mais ça ne veut rien dire. J'essayais juste de la consoler.

Lake s'allonge sur l'accoudoir et lève la tête vers le plafond. Je ne peux que la laisser réfléchir, à présent. Je lui ai tout raconté. Je l'observe, étendue ainsi, sans un mot. J'aimerais tellement m'installer à côté d'elle et la prendre dans mes bras. Ça me tue de ne pas pouvoir le faire.

— Tu crois qu'il y a une chance pour qu'elle ait raison ? me demande-t-elle sans quitter le plafond des yeux.

— À propos de quoi ? Qu'elle est toujours amoureuse de moi ? Peut-être. Je ne sais pas. Ça m'est égal, ça ne change rien.

— Je ne parle pas de ça. C'est évident qu'elle veut être avec toi. Elle l'a dit elle-même. Non, à propos de l'autre chose. La possibilité que tu sortes avec moi à cause de notre situation. Parce que tu ressens de la pitié pour moi.

En un éclair, je me retrouve allongé au-dessus d'elle et l'attrape par le menton pour tourner son visage vers moi.

— Ne fais pas ça, Lake. Ne crois pas ça une seule seconde !

Elle ferme les yeux. Des larmes coulent sur ses tempes, dans ses cheveux. Je les embrasse. J'embrasse son visage, ses larmes, ses yeux, ses joues, ses lèvres. Il faut qu'elle comprenne que ce n'est pas vrai. Il faut qu'elle comprenne à quel point je l'aime.

— Will, stop, proteste-t-elle d'une voix faible.

Je vois bien qu'elle essaie d'arrêter de pleurer. Son expression est claire. Elle doute de mes paroles.

— Non, mon cœur. Ne crois pas ça. Je t'en supplie. (J'enfouis mon visage dans le creux entre son épaule et son cou.) Je t'aime pour ce que tu es.

C'est la première fois que je veux convaincre quelqu'un avec autant de force. Quand elle essaie de me résister et de me repousser, je glisse un bras sous sa nuque pour la rapprocher davantage.

— Non, Lake. S'il te plaît. Ne pars pas, je la supplie.

En parlant, je me rends compte que ma voix tremble. Je n'ai jamais eu aussi peur de perdre quelqu'un. Je ne contiens plus mes larmes.

— Tu ne comprends pas, Will ? Comment peux-tu le savoir ? Comment peux-tu en être sûr ? Tu ne pourrais même plus me quitter si tu en avais envie. Tu as trop bon cœur. Tu ne me ferais jamais une chose pareille. Alors comment veux-tu que je sache si tu resterais près de moi si la situation était différente ? Si nos parents étaient vivants et qu'on ne devait pas s'occuper de Kel et Caulder ? Comment peux-tu être certain que tu serais amoureux de moi quand même ?

Je plaque une main contre sa bouche.

— Non ! Arrête de dire ça, Lake, je t'en prie.

Elle ferme les yeux. Ses larmes redoublent. Je les embrasse encore. Je l'embrasse sur la joue. Je l'embrasse sur le front. Sur les lèvres. Je pose une main derrière sa nuque et l'embrasse avec plus de fougue que jamais. Elle passe ses bras autour de mon cou et répond à mon baiser.

*Elle répond à mon baiser.*

On pleure tous les deux, en essayant désespérément de rester ancrés dans la réalité. Elle me pousse, sans cesser toutefois de m'embrasser. Elle cherche à se redresser. Alors je l'entraîne avec moi. Je m'adosse au canapé. Elle vient s'asseoir sur mes genoux et me caresse le visage. On se sépare brièvement pour se regarder dans les yeux. J'essuie ses

larmes. Elle fait la même chose pour moi. Je peux voir la douleur dans son regard. Mais elle referme les paupières et presse de nouveau ses lèvres contre les miennes. Je la serre si fort contre moi que j'ai du mal à respirer. On reprend notre souffle tout en essayant de trouver un rythme dans la folie de notre étreinte. Je n'ai jamais eu besoin d'elle avec une telle force. Elle tire sur mon tee-shirt. Je me penche en avant pour qu'elle me l'enlève. Quand sa bouche quitte la mienne, elle croise les bras et attrape les pans de son chemisier pour le retirer. Je l'aide. Une fois que le vêtement a rejoint le mien par terre, je la prends de nouveau dans mes bras, les mains posées sur la peau nue de son dos, et l'attire à moi.

— Je t'aime, Lake. Je suis désolé. Je suis vraiment désolé. Je t'aime tellement.

Elle recule pour me regarder dans les yeux.

— Je veux que tu me fasses l'amour, Will.

Je la serre un peu plus fort et me lève. Elle enroule ses jambes autour de mes hanches. Je la porte dans la chambre et on s'effondre tous les deux sur le lit. Ses mains trouvent les boutons de mon jean. Elle les défait pendant que mes lèvres glissent de ses lèvres à son menton puis son cou. Je n'arrive pas à croire que c'est en train de se produire. Je ne m'autorise pas à réfléchir. Je passe les doigts sous les bretelles de son soutien-gorge pour les lui retirer et elle en libère ses bras. Je suis le contour des bonnets avec mes lèvres pendant qu'elle se bat avec le bouton de son propre jean. Je me redresse pour l'aider, puis guide ses mains pour l'enlever et le jeter par terre derrière moi. Elle remonte le long du lit jusqu'à poser la tête sur les oreillers. Je tire sur les couvertures pour les soulever, m'allonge au-dessus d'elle, puis les rabats sur nous deux. Quand nos yeux se rencontrent, j'aperçois de nouveau cet éclat de tristesse et les larmes qui coulent sur ses joues. Elle attrape le haut de mon jean et essaie de me le retirer, mais je l'en empêche. Elle souffre déjà assez comme ça. Je ne peux pas la laisser faire. Elle ne me fait pas confiance.

— Je ne peux pas, Lake. (Je roule sur le côté et essaie de reprendre mon souffle.) Pas comme ça. Tu es bouleversée. Ça ne devrait pas se passer comme ça.

Elle ne dit rien. Elle continue simplement de pleurer. On reste allongés l'un contre l'autre pendant de longues minutes sans un mot. Quand je pose ma main sur la sienne, elle me repousse et sort du lit. Elle attrape son jean et retourne dans le salon. Je la suis, l'observe se rhabiller. Elle prend plusieurs grandes inspirations pour avaler ses sanglots.

— Tu t'en vas ? je lui demande d'un ton hésitant. Je ne veux pas que tu partes. Reste avec moi.

Elle ne répond pas. Elle se dirige vers la porte et enfle ses chaussures et son manteau. Je la rejoins et la prends dans mes bras.



— Tu n’as pas le droit de m’en vouloir pour ça. Tu n’as pas l’esprit clair, Lake. Si on le fait alors que tu es en colère, tu vas le regretter. Et après, tu t’en voudras aussi. Tu comprends, pas vrai ?

Elle sèche ses larmes et s’éloigne de moi.

— Tu as couché avec elle, Will. Comment veux-tu que je surmonte ça ? Comment veux-tu que j’accepte que tu aies fait l’amour avec Vaughn, mais que tu refuses de le faire avec moi ? Tu ne sais pas ce que ça fait d’être rejeté. J’ai l’impression d’être une moins-que-rien. Tu me donnes l’impression d’être une moins-que-rien.

— Lake, c’est ridicule ! Je ne veux simplement pas que tu pleures pendant notre première fois. Si on le fait maintenant, on se sentira mal tous les deux !

Elle se frotte les yeux, puis baisse la tête pour contenir ses larmes. Debout ainsi dans le salon, aucun de nous ne sait quoi faire. J’ai dit tout ce que j’avais à dire. Maintenant, il faut qu’elle me croie. Je lui donne de l’espace pour qu’elle puisse réfléchir.

— Will ? (Elle relève lentement la tête pour me regarder dans les yeux. On dirait que cette simple action la fait souffrir.) Je ne suis pas sûre d’y arriver, dit-elle.

En voyant son regard, j’ai l’impression que mon cœur s’est littéralement arrêté. J’ai déjà vu cette expression dans les yeux d’une fille. Elle va me quitter.

— Ce que je veux dire, c’est que... je ne suis pas sûre de pouvoir continuer notre relation, poursuit-elle. J’essaie de toutes mes forces, mais je ne sais pas comment surmonter cette épreuve. Comment est-ce que je peux savoir que cette vie est réellement celle que tu désires ? Et toi, comment peux-tu en être persuadé ? Tu as besoin de temps, Will. On a tous les deux besoin de temps pour réfléchir. Il faut qu’on remette tout en question.

Je ne réponds pas. J’en suis incapable. Tout ce que je dis sera mal interprété de toute façon.

Elle ne pleure plus à présent.

— Je rentre chez moi. Il faut que tu me laisses partir. Ne me retiens pas, OK ?

La lucidité que je perçois dans sa voix et son regard calme et raisonnable me donnent l’impression qu’on m’a arraché le cœur de la poitrine. Quand elle se détourne finalement, je n’ai d’autre choix que de la laisser partir.

Après avoir passé une heure à frapper dans tout ce que je pouvais trouver, à nettoyer de fond en comble et à crier toutes les insultes que je connaissais, je me décide à aller frapper à la porte de Sherry. Quand elle vient m’ouvrir, elle me regarde sans rien dire. Elle s’éloigne et revient un instant plus tard, la main tendue vers moi. Elle dépose des cachets sur ma paume ouverte, d’un air empli de pitié. Je déteste la pitié.

Une fois de retour chez moi, j'avale le médicament et m'allonge sur le canapé en espérant me vider l'esprit.

— Will.

J'essaie d'ouvrir les yeux, d'identifier cette voix. J'essaie de bouger, mais j'ai l'impression que mon corps pèse une tonne.

— Réveille-toi, mon pote.

J'ai perdu mes repères. Je m'assois sur le canapé et me frotte les yeux avant de les ouvrir. J'ai peur de la lumière du soleil. Quand je réussis à le faire, je me rends compte qu'il ne fait plus jour. C'est déjà la nuit. Je jette un coup d'œil autour de moi. Gavin est assis sur le canapé d'en face.

— Il est quelle heure ? On est quel jour ? je lui demande.

— Toujours le même. Samedi. Et il est un peu plus de 22 heures, je crois. Depuis combien de temps est-ce que tu dors ?

Je réfléchis à la question. Il était plus de 19 heures quand Lake et moi avons mangé les basagnes. 20 heures passées quand je l'ai laissée partir. Sans rien faire. Je me rallonge sans répondre à Gavin tandis que la scène qui s'est produite deux heures plus tôt se rejoue dans mon esprit.

— Tu veux en parler ? me demande Gavin.

Je secoue la tête. Je n'ai vraiment pas envie d'en discuter.

— Eddie est chez Layken. Elle avait l'air bouleversée. Comme je ne me sentais pas à ma place, je suis venu me cacher ici. Tu préfères que je parte ?

Je secoue de nouveau la tête.

— Il y a des basagnes au frigo si tu as faim.

— Avec plaisir, dit-il. (Il se lève et se dirige vers la cuisine.) Tu veux quelque chose à boire ?

Oui. J'ai besoin d'un verre. Une main sur le front, je le suis dans la cuisine. J'ai mal à la tête. Je déplace les boîtes de céréales au-dessus du frigo pour accéder au placard. J'en sors une bouteille de tequila et attrape un verre à shot.

— Je pensais plutôt à un soda, dit Gavin en s'asseyant au bar tout en me regardant vider mon verre.

— Bonne idée.

J'ouvre le frigo et choisis une bouteille de soda. Puis, j'attrape un verre plus grand et mélange le soda à la tequila. Ce n'est pas le mélange idéal, mais ça passe beaucoup mieux.

— Will ? Je ne t'ai jamais vu comme ça. Tu es sûr que ça va ?

La tête rejetée en arrière, je termine ma boisson cul sec puis pose mon verre dans l'évier. Je préfère ne pas lui répondre. Si je lui dis oui, il saura que je mens. Si je lui dis non, il me demandera pourquoi. Alors, sans un mot, je m'assois à côté de lui pendant qu'il mange.

— Eddie et moi, on voulait vous parler, à Layken et toi. Mais je suppose que ça n'est pas à l'ordre du jour, alors...

Gavin laisse traîner sa phrase. Il prend une nouvelle bouchée.

— Nous parler de quoi ?

Il s'essuie les lèvres avec une serviette en soupirant. Quand il attrape sa fourchette de la main droite, il la serre tellement fort que ses articulations blanchissent.

— Eddie est enceinte.

J'en suis à un point où je ne fais plus confiance à mes oreilles. J'ai toujours mal à la tête et l'alcool, mélangé à la concoction maison de Sherry, me fait voir deux Gavin.

— Enceinte ? Enceinte comment ?

— Du genre très enceinte.

— Merde.

Je me lève, attrape la bouteille de tequila et remplis de nouveau le verre à shot. D'habitude, je suis contre donner de l'alcool aux mineurs, mais certaines occasions excusent que l'on enfreigne la loi. Je pose le verre devant lui. Il l'avale cul sec.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? je demande.

Il retourne dans le salon et s'assoit sur le troisième canapé. Depuis quand est-ce que j'ai trois canapés ? J'attrape la bouteille de tequila sur le bar et le suis en me frottant les yeux. Quand j'ouvre les paupières, il n'y a plus que deux canapés. Je me dépêche de m'asseoir avant de tomber.

— On ne sait pas. Enfin, on n'arrive pas à se mettre d'accord. Eddie veut le garder. Je suis mort de peur, Will. On n'a que dix-neuf ans. On n'est pas prêts.

Malheureusement, je sais très bien ce que ça fait de devenir parent à dix-neuf ans sans le vouloir.

— Et toi, tu as envie de le garder ?

## Dimanche 22 janvier

*... Je crois. Qu'on est encore samedi soir. On s'en fout. On s'en bat les couilles.*

*Lake... Lake, Lake, Lake, Lake. Je déplacerais des montagnes pour toi. J'ai besoin d'un autre verre. Je t'aime tellement. Oui, je crois qu'il me faut encore un doigt de tequila... Vous ne voulez pas un verre d'abord ? Je t'aime je suis vraiment désolé. Je n'ai pas soif. Mais je n'ai pas faim, j'ai juste soif. Je ne boirai plus jamais de cheeseburger je t'aime tellement.*

Eddie est enceinte. Gavin a peur. J'ai laissé Lake partir. C'est tout ce dont je me souviens d'hier soir.

Le soleil brille plus fort que jamais. Je rejette les couvertures et me dirige vers la salle de bains. Dans le couloir, j'essaie d'ouvrir la porte, mais je me rends compte qu'elle est fermée à clé. Pourquoi est-ce que la porte de ma salle de bains est fermée à clé ? Je frappe... Ce qui me paraît extrêmement bizarre... Je ne vois pas pourquoi je dois frapper à la porte de ma propre salle de bains alors que je suis censé être seul chez moi.

— Une seconde !

J'entends quelqu'un crier. C'est un garçon. Mais ce n'est pas Gavin. Qu'est-ce qui se passe, à la fin ? En allant dans le salon, j'aperçois une couverture et un coussin sur le canapé. Il y a aussi des chaussures près de la porte d'entrée et une valise. Je suis en train de me gratter la tête quand la porte de la salle de bains s'ouvre. Je me retourne.

— Reece ?

— Salut ! me dit-il.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il m'adresse un regard perplexe tout en s'asseyant sur le canapé.

— Tu plaisantes ? me demande-t-il.

Pourquoi est-ce que je plaisanterais ? Et à propos de quoi ? Je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an.

— Non. Qu'est-ce que tu fais ici ? Quand es-tu arrivé ?

Il secoue la tête avec la même expression.

— Will, tu ne te rappelles rien de ce qui s'est passé hier soir ?

Je m'assois à mon tour en essayant de me souvenir. Eddie est enceinte. Gavin a peur. J'ai laissé Lake partir. C'est tout ce qui me revient. Il se rend compte que j'ai besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire.

— Je suis rentré vendredi dernier. Ma mère m'a jeté dehors. J'avais besoin d'un endroit où passer la nuit. Du coup, tu m'as proposé de rester ici. Tu ne t'en souviens vraiment pas ?

Je secoue la tête.

— Non, désolé, Reece.

Il rit.

— Combien de verres tu t'es enfilés, hier soir, mon pote ?

Je repense à la tequila, puis au médicament que m'a donné Sherry.

— Je ne crois pas que c'était seulement l'alcool.

Il se lève et observe la pièce autour de lui d'un air gêné.

— Écoute, si tu préfères que je parte...

— Non ! Non, ça ne me dérange pas que tu restes ici, tu le sais. C'est juste que je ne me souviens de rien. C'est la première fois que j'ai un trou noir.

— Tu n'étais pas très cohérent quand je suis arrivé, faut l'avouer. Tu n'arrêtais pas de parler d'une étoile... et d'un lac. J'ai cru que tu planais. Tu n'as rien pris... pas vrai ?

J'éclate de rire.

— Non, pas du tout. J'ai juste passé un week-end de merde. Le pire de ma vie. Et non : je n'ai pas envie d'en parler.

— Eh bien, puisque tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé hier... tu m'as plus au moins dit que je pouvais habiter ici. Pendant un mois ou deux ? Ça te rappelle quelque chose ?

Les sourcils levés, Reece attend ma réaction.

Maintenant, je sais pourquoi je ne bois jamais. Je finis toujours par accepter des choses que je n'aurais jamais acceptées sobre. Mais je ne trouve aucune raison de le mettre à la porte. Après tout, j'ai une chambre d'amis. Il habitait pratiquement ici quand on était gamins. Même si je ne l'ai pas vu depuis sa dernière permission, je le considère toujours comme mon meilleur ami.

— Reste autant de temps que tu le voudras, lui dis-je. Mais ne t'attends pas à ce que je sois de très bonne compagnie. Je ne passe pas vraiment une semaine de rêve.

— Je vois ça.

Il attrape ses sacs et ses chaussures et les emporte dans la chambre d'amis, au bout du couloir. En attendant, je m'approche de la fenêtre pour observer la maison de Lake. Sa voiture n'est plus là. Où a-t-elle pu aller ? Elle ne va jamais nulle part le dimanche. C'est sa journée films et chips. Je suis toujours dans la même position quand Reece revient.

— Y a que dalle à manger, s'exclame-t-il. J'ai faim. Tu veux que je te ramène un truc du supermarché ?

Je secoue la tête.

— Je n'ai pas faim. Prends ce que tu veux. J'irai sûrement y faire un tour moi-même en fin d'après-midi, de toute façon. Pour faire le plein avant le retour de Caulder, demain.

— Ah oui, c'est vrai : où est la petite fripouille ?

— À Detroit.

Reece enfle ses chaussures et son manteau et passe la porte. En allant dans la cuisine pour faire du café, je me rends compte que la cafetière est déjà pleine. Super.

Lorsque je sors de la douche, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Comme je ne sais pas s'il s'agit de Reece ou de Lake, je me dépêche d'enfiler un pantalon. Dans le couloir, j'aperçois Lake, le vase à la main, qui essaie de partir avec. En me voyant, elle presse le pas.

— Putain, Lake ! (Je lui bloque le chemin.) Tu ne le prendras pas. Ne m'oblige pas à le cacher.

Elle essaie de me pousser, mais je ne cède pas.

— Tu n'as pas le droit de le garder chez toi, Will ! Tu refuses de me le donner seulement pour que je continue de venir !

Elle a raison sur toute la ligne, mais je m'en moque.

— Pas du tout. Je veux les garder ici parce que je ne te fais pas confiance pour ne pas les ouvrir tous d'un coup.

Elle me lance un regard mauvais.

— En parlant de confiance... est-ce que tu as fait quelque chose ? Est-ce que tu en as mis des faux à l'intérieur pour que je te pardonne ?

Je ris. Elle reçoit sûrement de très bons conseils de sa mère si elle croit que c'est moi qui ai rajouté des étoiles.

— Tu devrais peut-être suivre les conseils de ta mère, Lake.

Comme elle essaie de nouveau de me dépasser, je lui attrape le vase des mains. Malheureusement, elle tire dessus avec plus de force que je ne l'avais anticipé et le vase

tombe par terre, déversant des dizaines de petites étoiles sur la moquette. Elle se baisse pour les ramasser. Elle a les mains pleines. À son visage, je vois bien qu'elle ne sait pas où les mettre parce que son pantalon n'a pas de poches. Alors elle soulève le col de son chemisier et se met à fourrer des poignées d'étoiles à l'intérieur. Elle ne me laissera pas gagner.

Je lui saisis les bras pour la faire arrêter.

— Arrête, Lake ! On dirait une gamine !

Je redresse le vase et remets les étoiles restantes à l'intérieur aussi vite qu'elle. Puis je choisis la seule option logique : je glisse ma main dans son chemisier pour récupérer les papiers à l'intérieur. Elle me tape sur la main et essaie de reculer, mais je m'accroche à son vêtement pour l'en empêcher. Elle continue de reculer jusqu'à ce que son chemisier passe par-dessus sa tête et me reste entre les doigts. Elle ramasse des étoiles, se lève et se dirige vers la porte, les mains plaquées contre son soutien-gorge pour ne pas faire tomber les petits messages.

— Lake, tu ne peux pas sortir sans chemisier, lui dis-je.

Malheureusement, elle est implacable.

— Je vais me gêner !

Je me relève d'un bond et la soulève par la taille. Au moment où je m'apprête à la jeter sur le canapé, la porte d'entrée s'ouvre à la volée. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Reece est là, avec des sacs de courses. Il se fige et nous regarde avec de grands yeux.

Lake n'a pas arrêté de gesticuler, ignorant tout du nouveau venu, qu'elle ne connaît pas et qui est aux premières loges pour assister à son caprice. Moi, la seule chose à laquelle je pense, c'est qu'elle est en soutien-gorge devant un autre mec. Je la soulève un peu plus haut et la fais passer au-dessus du dossier du canapé. Dès qu'elle touche les coussins, elle se relève et tente de me dépasser. C'est là qu'elle remarque la présence de Reece.

— T'es qui, toi ? crie-t-elle en me martelant les bras.

Il répond avec prudence.

— Reece ? J'habite ici ?

Lake arrête de se débattre et croise les bras, gênée. J'en profite pour récupérer le plus d'étoiles possible dans ses mains et les remettre dans le vase. Puis je ramasse son chemisier et le lui lance.

— Enfile ça !

— Rah ! s'exclame-t-elle en laissant tomber le reste des étoiles. (Elle remet son chemisier à l'endroit.) Tu es vraiment un connard, Will ! Tu n'as pas le droit de les

garder ! (Elle enfle le vêtement et se tourne vers Reece.) Et depuis quand est-ce que tu as un coloc ?

Reece se contente de la dévisager. Il ne comprend visiblement pas ce qui se passe. Lake retourne au milieu de la pièce, attrape une poignée d'étoiles et se précipite vers la porte. Reece fait un pas sur le côté pour la laisser passer. Ensemble, on la regarde traverser la rue en s'arrêtant plusieurs fois pour ramasser les bouts de papier qu'elle fait tomber dans la neige. Quand elle referme la porte derrière elle, Reece se tourne vers moi.

— C'est un sacré bout de femme, mon pote. Et mignonne avec ça, dit-il.

— Pas touche, elle est à moi.

Pendant que Reece prépare à manger, je pars à la recherche des étoiles égarées, à quatre pattes dans le salon, puis je dissimule le vase dans un placard de la cuisine. Si elle ne sait pas où il est, elle sera obligée de me demander l'autorisation pour y accéder.

— Qu'est-ce que c'est, au fait ? me demande Reece.

— C'est sa mère qui les a fabriqués. C'est une longue histoire.

En y réfléchissant, à cet endroit, Lake risque de le trouver un peu trop facilement. Je déplace de nouveau les boîtes de céréales, et cache le vase juste derrière la tequila.

— Alors, cette nana, c'est ta copine ?

Je ne sais pas trop quoi répondre à cela. J'ai du mal à poser une étiquette sur le lien qui nous unit.

— Ouais.

Il penche la tête sur le côté.

— Elle n'a pas l'air de beaucoup t'apprécier, pourtant.

— Oh, elle est amoureuse de moi. Mais elle ne m'aime pas des masses, en ce moment.

Il rit.

— Elle s'appelle comment ?

— Layken. Je la surnomme Lake, je réponds en me servant un verre.

Sans alcool cette fois.

Il rit.

— Ça explique un peu ce que tu marmonnais hier soir. (Il nous sert des pâtes dans un bol et on s'assoit ensemble à la table pour manger.) Qu'est-ce que tu as fait pour la mettre en colère comme ça ?

Les coudes posés sur la table, je laisse tomber ma fourchette dans le bol. Le moment n'est pas plus mal choisi qu'un autre pour lui raconter ce qui s'est passé depuis un an. Reece est mon meilleur ami depuis l'âge de dix ans, si on ne compte pas les deux



dernières années, après qu'il s'est engagé dans l'armée. Je lui dis tout. Toute l'histoire. Depuis le jour où on s'est rencontrés, le premier jour d'école de Lake, jusqu'à notre dispute à cause de Vaughn et les événements de la veille. Quand j'ai terminé, il a déjà entamé son deuxième bol. Je n'ai même pas touché mon premier.

— Bon, fait-il en remuant ses pâtes. Tu crois vraiment que tu as oublié Vaughn ?

Après tout ce que je lui ai raconté, c'est la seule chose qu'il a retenue ? Je ris.

— Évidemment que je l'ai oubliée.

Il s'assoit un peu plus confortablement et me regarde dans les yeux.

— Dis-le-moi si ça t'embête, mais... ça te dérange si je lui demande de sortir avec moi ? Si tu ne veux pas, je ne le ferai pas. Promis.

Il n'a pas du tout changé. Ça ne m'étonne pas que ce soit la seule chose qui l'intéresse : la fille célibataire.

— Reece ? Je me moque complètement de ce que tu peux faire avec Vaughn. Je te jure. Tant que tu ne la ramènes pas ici. C'est la seule règle que je te demande de suivre. Elle n'est pas la bienvenue dans cette maison.

Il sourit.

— Ça devrait pouvoir se faire.

Je passe les heures suivantes à terminer mes devoirs et à apprendre les notes que Vaughn m'a apportées. Je les ai recopiées, histoire de jeter les originales. Je ne supporte pas de regarder son écriture.

À présent, je n'espionne plus Lake qu'une fois par heure. Comme je ne veux pas que Reece me prenne pour un fou, j'attends qu'il quitte la pièce pour me poster à la fenêtre. Je suis en train de travailler sur la table, et Reece est devant la télé, quand Kiersten entre dans la maison... sans frapper, bien sûr.

— T'es qui, toi ? demande-t-elle à Reece en traversant le salon.

— Et toi, tu as quel âge pour me parler sur ce ton ? réplique-t-il.

Elle lève les yeux au ciel et vient s'asseoir en face de moi dans la cuisine. Elle pose les coudes sur la table, prend son visage entre ses mains et me regarde étudier.

— Tu as vu Lake, aujourd'hui ? je lui demande sans quitter mes notes des yeux.

— Ouaip.

— Et alors ?

— Elle mate des films. En mangeant des tas de cochonneries.

— Elle a dit quelque chose sur moi ?

Les bras croisés sur la table, Kiersten se penche vers moi.

— Tu sais, Will, si tu veux que je travaille pour toi, il va falloir qu'on négocie une compensation adéquate.

Je lève la tête vers elle.

— Ça veut dire que tu acceptes de m'aider ?

— Ça dépend : tu acceptes de me payer ?

— On peut trouver un arrangement, lui dis-je. Pas avec de l'argent. Je pourrais peut-être t'aider avec ton book.

Elle s'adosse à son siège en me considérant avec intérêt.

— Continue...

— J'ai pas mal d'expérience de la scène, tu sais. Je pourrais te donner certains de mes poèmes... t'aider à écrire un slam...

Je peux presque voir les rouages tourner dans sa petite tête.

— Emmène-moi aux soirées slam tous les jeudis pendant au moins un mois. L'école organise un concours dans quelques semaines et j'aimerais y participer. J'ai besoin d'observer le plus possible.

— Un mois ? Pas question ! J'espère bien que la situation entre Lake et moi s'arrangera en moins de quatre semaines ! Je ne survivrai pas aussi longtemps.

— Tu es vraiment un imbécile, pas vrai ? (Elle se lève et range la chaise à sa place.) Sans mon aide, tu auras de la chance si elle te pardonne cette année.

Elle se tourne pour partir.

— D'accord ! J'accepte. Je t'emmènerai, lui dis-je.

Elle me sourit.

— Très bon choix. Alors... avant que je me mette à l'œuvre, tu veux que je lui suggère une idée en particulier ?

J'y réfléchis un moment. Quel est le meilleur moyen de reconquérir Lake ? Que puis-je dire pour qu'elle comprenne que je l'aime plus que tout ? Qu'est-ce que je peux demander à Kiersten ? Je me lève d'un bond quand la réponse me frappe en pleine figure.

— Je sais ! Kiersten, tu vas aller demander à Lake de t'emmener au slam. Dis-lui que tu m'as d'abord demandé et que j'ai refusé, que je t'ai dit que je n'y retournerais plus jamais. Supplie-la au besoin. S'il y a un moyen de la convaincre, c'est sur scène que je le trouverai.

Son sourire se fait conspirateur.

— C'est fourbe. J'adore ! s'exclame-t-elle en sortant.

— C'est qui ? me demande Reece.

— Ma nouvelle meilleure amie.

Mis à part notre dispute d'hier au sujet des étoiles, j'ai fait tout mon possible pour laisser Lake toute seule. Kiersten est venue me confirmer que Lake avait accepté de

l'emmener au slam jeudi, après l'avoir suppliée ardemment. Je l'ai remerciée en lui offrant l'un de mes poèmes.

Maintenant, il est 22 heures passées. Je sais que c'est une mauvaise idée, mais je n'ai pas le cœur de m'endormir sans essayer de parler une dernière fois à Lake. Je n'arrive pas à décider s'il vaut mieux respecter son besoin de solitude ou la harceler. Il est temps d'ouvrir une autre étoile. On a tendance à y piocher trop facilement à mon goût, mais c'est une urgence.

Quand j'entre dans la cuisine, je suis choqué de voir Lake en train de fouiller dans un placard. Elle est de plus en plus sournoise. Je passe derrière elle. Elle sursaute. Sans rien dire, j'ouvre une porte et en sors le vase. Je le pose sur le plan de travail pour choisir un morceau de papier. À la voir, on dirait qu'elle s'attend à ce que je lui hurle dessus. Je lui tends le vase et elle attrape une étoile. On s'adosse tous les deux à des coins opposés du comptoir et on lit ce qui a été écrit, en silence.

*Adopte le rythme de la nature : son secret, c'est la patience.*

Ralph Waldo Emerson

Je mets aussitôt le conseil en application... en m'armant de patience. Je ne dis rien tandis que Lake lit le sien. Même si je meurs d'envie de me précipiter vers elle et de l'embrasser jusqu'à ce que tout soit oublié, je décide d'attendre. Le bout de papier la fait grimacer. Elle le froisse, le jette sur le plan de travail, puis s'en va. Cette fois encore, je la laisse partir.

Quand je suis certain qu'elle est sortie, j'attrape l'étoile et la déplie.

*Si tu peux trouver dans ton cœur la force  
De donner à un homme une seconde chance,  
Je te promets une fin qui fera toute la différence.*

The Avett Brothers

Je n'aurais pas mieux dit moi-même.

— Merci, Julia.

## Lundi 23 janvier

*Je ne baisse pas les bras  
Tu ne baisses pas les armes  
Mieux vaut transformer une bataille en guerre  
Qu'attendre la défaite sans rien faire.*

J'ai conscience que Lake ne m'aime pas beaucoup en ce moment, mais je sais aussi qu'elle ne me déteste pas. Je me demande si je dois vraiment la laisser seule comme elle le désire. Une part de moi respecte ce qu'elle est en train de traverser. Mais je crains également qu'elle ne finisse par apprécier un peu trop la solitude si je reste trop longtemps en retrait... Et cette perspective me terrifie. Je ne devrais peut-être pas la laisser seule. Le problème, c'est que je ne sais pas faire la différence entre tentative désespérée et harcèlement.

Reece boit son café dans la cuisine. Le simple fait qu'il en prépare rend sa présence légitime.

— Qu'est-ce que tu comptes faire aujourd'hui ? me demande-t-il.

— Il faut que j'aille à Detroit chercher les garçons. Tu veux venir avec moi ?

Il secoue la tête.

— Je ne peux pas. J'ai prévu un truc avec... J'ai prévu un truc.

Il détourne les yeux d'un air nerveux en rinçant sa tasse.

J'en sors une du placard en riant.

— Tu n'as pas à me le cacher, tu sais. Je t'ai déjà dit que ça ne me dérangeait pas.

Il pose sa tasse à l'envers sur l'égouttoir avant de se tourner vers moi.

— Mais ça reste bizarre. Je ne veux pas que tu croies que j'essayais déjà de la draguer quand vous étiez ensemble. Ce n'est pas ça du tout.

— Ne t'inquiète pas, Reece. Promis. Je ne trouve pas ça bizarre. La seule chose qui peut paraître étrange, c'est qu'il y a quelques jours, elle me faisait une déclaration d'amour et aujourd'hui, elle va passer la journée avec toi. Ça ne te perturbe pas un peu ?

Tout sourire, il attrape son portefeuille et ses clés sur le bar.

— Fais-moi confiance, Will. Je sais comment m'y prendre. Une fois qu'elle sera avec moi, elle ne pensera plus du tout à toi.

Reece n'a jamais été très modeste. Il enfle son manteau et s'en va. Dès que la porte se referme derrière lui, mon téléphone vibre. Je le sors de ma poche et souris. C'est un message de Lake.

*Kel rentre à quelle heure ? Je dois aller chercher un livre que j'ai commandé. Je vais m'absenter un moment.*

Le message est bien trop impersonnel à mon goût. Je le relis plusieurs fois à la recherche de sous-entendus. Malheureusement, je dois finir par admettre qu'il n'y en a pas. Je lui réponds, espérant pouvoir la persuader de venir chercher les garçons avec moi.

*Tu vas le chercher où, ton livre ? À Detroit ?*

Je sais très bien à quelle librairie elle va. Je ne me fais guère d'illusions, mais je me dis qu'elle acceptera peut-être qu'on y aille ensemble, plutôt que de prendre sa voiture toute seule. Sa réponse me parvient presque aussitôt.

*Oui. Kel rentre à quelle heure ?*

Elle ne se laisse pas amadouer. Je déteste ses réponses concises.

*Je vais chercher les garçons à Detroit. Tu ne veux pas venir avec moi ? On s'arrêtera en route pour récupérer ton livre.*

Pendant le long trajet, j'aurais peut-être la chance de la convaincre que les choses devraient redevenir comme avant.

*Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Désolée.*

Ou pas. Pourquoi est-ce qu'elle se montre aussi difficile ? Je jette mon portable sur le canapé, sans prendre la peine de lui répondre. Puis je vais me poster à la fenêtre pour observer sa maison. Pathétique. Je déteste que son besoin de solitude soit plus fort que son besoin de me voir. Il faut à tout prix que je trouve un moyen de la faire venir à Detroit avec moi aujourd'hui.

Je n'arrive pas à croire ce que je suis en train de faire. En traversant la rue, je vérifie que Lake n'est pas à la fenêtre. Si elle m'attrape, elle sera très en colère. J'ouvre la

portière et pousse sur le levier pour ouvrir le capot. Il faut que je me dépêche. J'ai décidé que la meilleure façon d'immobiliser sa Jeep était de débrancher la batterie. Ce n'est pas très discret, mais comme elle n'y connaît rien en mécanique, elle ne s'en apercevra pas. Une fois mon sabotage terminé, je jette un coup d'œil vers sa fenêtre et me précipite chez moi. Quand je referme la porte derrière moi, je regrette presque ce que je viens de faire. Presque.

Pendant tout l'après-midi, j'attends qu'elle sorte de chez elle pour pouvoir partir. Je la regarde tourner la clé. La voiture ne démarre pas. Elle donne un coup dépité sur le volant avant d'ouvrir sa portière. C'est le moment que j'attendais. Après avoir pris mes affaires, je me dirige vers ma propre voiture, en faisant semblant de ne pas l'avoir vue. Quand je fais marche arrière et m'insère sur la rue, elle a relevé son capot. Je m'arrête devant elle et baisse ma vitre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Elle ne veut pas démarrer ?

Elle relève les yeux, de l'autre côté de la voiture, et secoue la tête. Je me gare et sors pour jeter un coup d'œil. Elle fait un pas sur le côté, me laissant examiner le moteur sans broncher. Je touche plusieurs fils, çà et là, et fais semblant d'essayer de démarrer une ou deux fois. Pendant tout ce temps, elle se contente de m'observer en silence.

— On dirait que ta batterie est à plat. Si tu veux, je peux t'en acheter une nouvelle à Detroit. Sinon... tu peux aussi m'accompagner. Je t'emmènerai à la librairie.

Je lui souris en espérant qu'elle cède.

Elle jette un œil à sa maison, avant de reporter son attention sur moi. On dirait qu'elle ne sait pas quoi faire.

— Non. Je vais demander à Eddie. Je crois qu'elle n'a rien de prévu, aujourd'hui.

Ce n'est pas ce que je voulais entendre. Les choses ne se passent pas comme je l'avais imaginé. *Joue-la cool, Will.*

— Je te propose seulement de t'accompagner. On va tous les deux à Detroit, de toute façon. C'est bête de déranger Eddie parce que tu n'as pas envie de me parler.

J'emploie le ton autoritaire que j'ai perfectionné en sa présence. Normalement, ça fonctionne toujours.

Elle hésite.

— Lake, tu peux creuser des citrouilles pendant tout le trajet, si tu veux, mais monte dans la voiture, lui dis-je.

Avec un regard mauvais, elle se retourne pour récupérer son sac.

— Très bien. Mais ne va pas croire que ça signifie quoi que ce soit.

Elle descend l'allée jusqu'à ma voiture.

Je suis content qu'elle me tourne le dos, parce que je suis incapable de cacher mon excitation. Je lève mes poings vers le ciel. Un voyage ensemble : c'est exactement ce qu'il nous faut.

Dès que je redémarre, Lake met le CD des Avett Brothers dans l'autoradio, sa façon à elle de me dire qu'elle creuse encore des citrouilles. Les premiers kilomètres se font dans un silence gêné. J'ai envie de parler de toute cette histoire, mais je ne sais pas comment aborder le sujet. Au retour, Kel et Caulder seront avec nous. Si je veux mettre les choses à plat, il faut que je le fasse maintenant.

Je tends la main pour baisser le son. Elle est tournée vers la fenêtre, un pied sur le tableau de bord, dans un effort non dissimulé d'éviter la confrontation, comme elle le fait toujours. Quand elle se rend compte que j'ai baissé la musique, elle jette un coup d'œil vers moi, voit que je l'observe et reporte son attention au-dehors.

— Arrête, Will. Je t'ai déjà dit... que j'avais besoin de temps. Je ne veux pas en discuter.

Elle me donne envie de m'arracher les cheveux. Je soupire et secoue la tête. Et encore une défaite, une !

— Tu pourrais au moins me donner une estimation du temps qu'il te faut pour creuser des citrouilles ? J'aimerais bien savoir combien de temps encore je vais devoir souffrir.

Je n'essaie pas de cacher mon agacement.

Vu son expression, je comprends que ce n'était pas la bonne chose à dire.

— Je savais que c'était une mauvaise idée, marmonne-t-elle.

J'agrippe le volant avec plus de force. On pourrait croire qu'au bout d'un an, j'aurais trouvé un moyen de l'atteindre ou de la manipuler. Mais sa façon de fonctionner reste un mystère. Je m'efforce de me répéter que son côté farouche fait partie des raisons pour lesquelles je suis tombé amoureux d'elle.

Le reste du chemin se fait en silence. Aucun de nous ne remonte le volume de la musique. L'atmosphère est étouffante. Pendant que je cherche la meilleure chose à dire, elle fait de son mieux pour oublier mon existence. Quand on arrive devant la librairie, je me gare et elle se précipite hors de la voiture. Je voudrais croire qu'elle court à cause du froid, mais je sais qu'elle me fuit. Qu'elle fuit la confrontation.

Pendant qu'elle est à l'intérieur, je reçois un message de mon grand-père qui me dit que ma grand-mère nous prépare à dîner. À la fin de son texto, il a écrit le hashtag #rôti.

— Génial, je marmonne dans ma barbe.

Lake n'a pas la moindre intention de passer la soirée chez mes grands-parents. Je viens de terminer de lui répondre qu'on était bientôt arrivés quand Lake revient dans la voiture.

— Ils sont en train de nous faire à manger. On ne restera pas longtemps, lui dis-je. Elle soupire.

— Génial. Bon, emmène-moi d'abord acheter une batterie. Ce sera déjà ça de fait.

Je ne lui réponds pas et me mets en route pour la maison de mes grands-parents. Elle y est allée plusieurs fois. Aussi, quand on se rapproche, elle comprend que je ne compte pas m'arrêter dans un garage.

— Tu as déjà dépassé trois magasins qui vendaient des batteries, dit-elle. Il faut que j'en achète une maintenant. Il sera peut-être trop tard quand on repartira.

— Tu n'as pas besoin de batterie. La tienne marche très bien.

J'évite son regard, mais du coin de l'œil, je la vois m'observer, attendre une explication. Je ne réponds pas tout de suite. Je mets le clignotant et tourne dans la rue de mes grands-parents. Quand je me gare dans leur allée, je coupe le moteur et lui avoue la vérité. Au point où on en est, ça ne changera pas grand-chose.

— J'ai débranché ta batterie tout à l'heure, avant que tu partes.

Je n'attends pas sa réaction. Je sors de la voiture et claque la portière derrière moi. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Je ne suis pas en colère contre elle. Je suis juste frustré. Frustré qu'elle mette en doute mes paroles après tout ce temps.

— Tu as quoi ? s'écrie-t-elle.

Quand elle sort de la voiture, elle claque également sa portière.

Je continue de marcher jusqu'à la porte en rabattant le col de mon manteau pour me protéger du vent et de la neige. Elle se précipite derrière moi. Je manque entrer sans frapper, mais comme je sais ce que ça fait, je me reprends. Et frappe.

— J'ai dit que j'avais débranché ta batterie. Sinon, comment je t'aurais convaincue de m'accompagner ?

— C'est très mature de ta part, Will.

Elle se rapproche de la porte pour s'abriter du vent. Quand elle se tourne vers moi, des pas résonnent dans l'entrée. Elle ouvre la bouche, comme pour ajouter quelque chose, puis lève les yeux au ciel et me tourne le dos. La porte s'ouvre et ma grand-mère se place sur le côté pour nous laisser passer.

— Bonsoir Sara, dit Lake avec un sourire forcé en prenant ma grand-mère dans ses bras.

Celle-ci lui rend son étreinte. Et je les suis toutes les deux à l'intérieur.

— Vous arrivez juste à temps. Kel et Caulder sont en train de mettre la table, dit-elle. Will, va mettre vos manteaux dans le sèche-linge. Comme ça, ils seront moins



humides quand vous partirez.

Pendant que ma grand-mère retourne dans la cuisine, je retire mon manteau et me dirige vers la buanderie sans proposer à Lake de prendre le sien. Je souris en l'entendant me suivre d'un pas rageur. Me montrer gentil n'a pas servi ma cause, alors je crois que je vais commencer à me comporter comme un salaud. Je fourre mon manteau dans le sèche-linge, puis me pousse pour qu'elle fasse de même. Elle referme violemment la machine et la met en marche. Alors qu'elle s'apprête à sortir, je lui bloque le chemin. Elle me lance un regard noir et essaie de me contourner, mais je refuse de bouger. Elle recule et détourne la tête. Elle compte rester comme ça jusqu'à ce que je me lasse. Tant mieux : je compte rester comme ça jusqu'à ce qu'elle me parle. On en a pour la nuit.

Elle resserre sa queue-de-cheval et s'assoit contre le sèche-linge, les jambes croisées au niveau des chevilles. Je m'adosse dans la même position contre la porte. Les yeux rivés sur elle, j'attends qu'elle prenne la parole. Je ne sais pas trop ce que j'essaie de lui faire dire ; je veux juste qu'elle me parle.

Elle retire de la neige de son épaule. Elle porte le tee-shirt des Avett Brothers que je lui ai acheté au concert auquel on est allés le mois dernier. On s'est éclatés ce soir-là ; je n'aurais jamais cru alors qu'on se retrouverait dans une situation comme celle-ci.

Je cède en premier et prends la parole.

— Tu sais, tu es gonflée de me traiter d'immature, alors que tu boudes comme une gamine.

Elle hausse un sourcil, puis éclate de rire.

— Pardon ? Je te signale que c'est toi qui m'as enfermée dans la buanderie, Will ! Alors, de nous deux, qui est le plus immature ?

Elle tente de nouveau de s'enfuir, mais je persiste à lui barrer la route. Collée contre moi, elle essaie de me repousser de façon assez pathétique. Je dois me faire violence pour ne pas la prendre dans mes bras. On est pratiquement face à face. Quand elle s'avoue vaincue, elle ne se tient qu'à quelques centimètres de moi, la tête penchée en avant. Elle peut remettre en doute mes sentiments pour elle, mais elle ne peut nier la tension sexuelle qu'il y a entre nous. Je prends son menton dans ma main et la force à relever la tête vers moi.

— Lake, je murmure. Je suis désolé pour ta voiture. C'est juste que je suis à court d'idées. Je ferais n'importe quoi pour être avec toi. Tu me manques.

Elle détourne la tête. Je pose mon autre main contre sa joue et l'oblige à me regarder dans les yeux. Elle essaie de se libérer, mais je refuse de la lâcher. La tension augmente de plus en plus. Je comprends qu'elle aimerait vraiment me détester, mais qu'elle en est incapable parce qu'elle m'aime trop. Une bataille d'émotions se livre dans ses yeux. Elle n'arrive pas à décider si elle préfère me frapper ou m'embrasser.

Je profite de son moment de faiblesse pour me pencher en avant et presser mes lèvres contre les siennes. Elle pose ses mains sur mon torse pour me repousser, mais le cœur n'y est pas. Elle ne s'esquive pas. Au lieu de lui laisser l'espace qu'elle demande, je m'approche encore davantage et la force à entrouvrir les lèvres. La pression contre mon torse s'affaiblit et son obstination s'envole par la fenêtre. Elle me laisse enfin l'embrasser.

Je pose une main à l'arrière de sa tête et bouge lentement mes lèvres, en rythme avec les siennes. Ce baiser est différent des autres. On n'approche pas le point de non-retour, comme on l'a fait ces derniers temps, mais on s'embrasse avec lenteur, en s'arrêtant de temps en temps pour se regarder l'un l'autre. C'est comme si on avait du mal à y croire. J'ai l'impression que ce baiser est ma dernière chance de chasser le moindre doute de son esprit, alors je tente de lui faire passer tout ce que je ressens pour elle. Maintenant qu'elle est dans mes bras, j'ai peur de la laisser partir. Je fais un pas en avant, elle en fait un en arrière, jusqu'à ce qu'on se retrouve contre le sèche-linge. Cette situation me rappelle l'épisode dans ma buanderie, l'année dernière.

La veille, je l'avais surprise en train d'embrasser Javi derrière le Club N9NE. Quand j'ai fait le tour de sa camionnette et que je les ai vus bouche contre bouche, j'ai tout de suite été envahi par une jalousie et une douleur plus fortes que tout ce que j'avais jamais ressenti. Avant ce soir-là, je ne m'étais jamais battu non plus. Je n'ai pas songé une seule seconde qu'il était mon élève quand je l'ai arraché à elle. J'ignore ce qui se serait passé si Gavin n'était pas intervenu.

Le lendemain, quand j'ai entendu la version des faits de Lake, j'ai su que j'avais été idiot de croire qu'elle avait répondu au baiser de Javi. Je la connaissais mieux que ça et je m'en voulais d'avoir imaginé le pire. Ça a été très difficile pour moi de la laisser croire que je préférais ma carrière à elle, mais je savais que c'était la meilleure chose à faire. Ce soir-là, dans ma buanderie, j'ai laissé mes émotions prendre le pas sur ma conscience et j'ai failli gâcher la plus belle chose qui me soit jamais arrivée.

Je chasse de mes pensées la crainte de la perdre. Quand elle passe ses bras derrière ma nuque, un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Notre rythme lent et régulier s'emballe. Ses mains glissent dans mes cheveux, me font perdre la tête. Je l'attrape par la taille et la soulève pour l'asseoir sur le sèche-linge. De tous les baisers qu'on a partagés, c'est de loin le meilleur. Je pose les mains sur ses cuisses et l'attire jusqu'au bord de la machine. Elle m'enserme avec ses jambes. Alors que je suis en train de déposer un baiser sous son oreille, elle hoquette de surprise et me pousse soudain.

— Hum hum, fait ma grand-mère, interrompant brutalement l'un des meilleurs moments de ma vie.

Lake saute aussitôt du sèche-linge et je recule. Ma grand-mère se tient devant la porte, les bras croisés, l'air mécontent. Gênée, Lake baisse la tête et remet son tee-shirt

en place.

— Eh bien, je suis ravie de voir que vous vous êtes réconciliés, me dit-elle avec un regard désapprobateur. Quand vous trouverez le temps de nous rejoindre... le dîner est servi.

Elle se retourne et s'éloigne.

Dès qu'elle disparaît, je prends de nouveau Lake dans mes bras.

— Tu m'as tellement manqué, mon cœur.

— Arrête, dit-elle en se libérant. S'il te plaît. Arrête.

Son hostilité soudaine est déroutante. Je ne m'y attendais pas.

— Comment ça « arrête » ? Tu m'as embrassé aussi, je te rappelle.

Elle me regarde d'un air troublé. On dirait qu'elle est déçue par son propre comportement.

— Je suppose que j'ai eu un moment de faiblesse, rétorque-t-elle d'un ton moqueur. Je reconnais qu'elle a raison. Je l'ai mérité.

— Lake, arrête de t'infliger ça. Je sais que tu m'aimes.

Elle laisse échapper un soupir, comme si elle tentait désespérément de faire comprendre quelque chose à un enfant.

— Will, mon problème, ce n'est pas de savoir si je t'aime. C'est de savoir si toi, tu m'aimes.

Elle se dirige vers la salle à manger, m'abandonnant encore une fois dans une buanderie.

Déçu, je donne un coup de poing dans le mur. Pendant un instant, j'ai cru avoir réussi à l'atteindre. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir comme ça. Elle commence vraiment à m'énerver.

— Ce rôti est délicieux, Sara, dit Lake à ma grand-mère. Il faudra que vous me donniez la recette.

J'attrape le plat de pommes de terre. Intérieurement, je bous de voir Lake échanger des banalités avec ma grand-mère. Je n'ai pas faim, mais je me gave quand même. Je connais ma grand-mère : si on ne mange pas, elle se vexe. Je me sers des pommes de terre, puis en mets également dans l'assiette de Lake, en grosse quantité, juste sur son rôti. Assise à côté de moi, elle fait comme si de rien n'était, même lorsqu'elle jette un coup d'œil à la montagne de pommes de terre. Je ne sais pas si elle joue la comédie du bonheur pour mes grands-parents ou pour Kel et Caulder. Peut-être pour tout le monde.

— Layken, tu savais que grand-Paul avait joué dans un groupe ?

— Pas du tout. Tu l'as appelé grand-Paul ? demande Lake.

— Oui ! C'est le nouveau surnom que je lui ai trouvé.

— Je l'aime beaucoup, dit mon grand-père. Et moi, je peux t'appeler grand-Kel ? Kel hoche la tête en souriant.

— Et tu m'appelleras grand-Caulder ? demande mon frère.

— Bien sûr, grand-Caulder, répond-il.

— Comment s'appelait votre groupe, grand-Paul ? demande Lake.

Sa capacité à faire bonne figure en est presque effrayante. Il faudra que je garde ça à l'esprit à l'avenir, on ne sait jamais.

— Eh bien, pour tout vous dire, j'en ai eu plusieurs, répond-il. C'était ma passion quand j'étais jeune. Je jouais de la guitare.

— C'est cool, dit Lake. (Elle prend un morceau de patate et parle la bouche pleine.) Kel a toujours voulu apprendre à en jouer, vous savez ? Je pensais l'inscrire à des cours.

Elle s'essuie les lèvres et prend une gorgée d'eau.

— Pour quoi faire ? Will pourrait très bien lui apprendre, reprend grand-Paul.

Lake se tourne vers moi.

— J'ignorais que Will savait jouer de la guitare, lâche-t-elle sur un ton plus ou moins accusateur.

C'est vrai : je ne lui en ai jamais parlé. Je ne voulais pas le lui cacher ; c'est juste que je n'ai pas joué depuis des années. Maintenant, elle pense sûrement qu'elle vient de découvrir un autre de mes nombreux secrets.

— Tu ne lui as jamais rien joué ? me demande mon grand-père.

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas de guitare.

Lake continue de me dévisager.

— C'est vraiment très intéressant, Will, me dit-elle avec aigreur. Il y a visiblement des tas de choses que j'ignore à ton sujet.

Je ne me démonte pas.

— Pas du tout, *chérie*... À part ce détail, tu sais tout ce qu'il y a à savoir de moi.

Elle pose les coudes sur la table en secouant la tête. Les yeux plissés, elle continue de m'observer avec ce sourire factice que je commence à détester.

— Au contraire, *chéri*, j'ai encore tant à découvrir sur toi, rétorque-t-elle avec un enthousiasme feint des plus irritants. Je ne savais pas que tu jouais de la guitare. Je ne savais pas non plus que tu allais avoir un colocataire. D'ailleurs, Reece a l'air d'occuper une place importante dans ta vie, et pourtant, tu ne l'as jamais mentionné. Sans parler d'autres « vieux amis » qui ont réapparu récemment.

Je repose ma fourchette et m'essuie la bouche avec ma serviette. Tout le monde me regarde, attend que je prenne la parole. Je souris à ma grand-mère qui n'a pas l'air de

comprendre ce qui est en train de se passer entre Lake et moi. Elle me sourit, curieuse d'entendre ma réponse. Je décide de passer à la vitesse supérieure. Je passe un bras autour des épaules de Lake pour l'attirer à moi et dépose un baiser sur son front.

— Tu as raison, Layken. (Je prononce son prénom avec le même enthousiasme forcé. Je sais à quel point ça l'énerve.) J'ai oublié de te parler de quelques vieux amis. Je suppose que ça veut dire qu'on va devoir passer encore plus de temps ensemble pour tout connaître de la vie de l'autre.

J'attrape son menton entre mon pouce et mon index et lui souris alors qu'elle me fusille du regard.

— Reece est rentré ? Il vit avec nous ? demande Caulder.

Je hoche la tête.

— Il avait besoin d'un endroit où dormir pour un mois environ.

— Pourquoi n'habite-t-il pas chez sa mère ? demande ma grand-mère.

— Elle s'est remariée pendant qu'il était à l'étranger. Il ne s'entend pas avec son beau-père. Du coup, il se cherche un appart, je réponds.

Lake se penche en avant pour essayer de s'écarter ni vu ni connu. Malheureusement pour elle, je la serre un peu plus fort contre moi et approche ma chaise de la sienne.

— Lake a vraiment fait bonne impression, dis-je en évoquant la scène qu'elle a faite en soutien-gorge dans le salon. Pas vrai, chérie ?

Tout sourire, elle enfonce son talon dans mon pied.

— Oui, répond-elle. (Puis elle recule sa chaise et se lève.) Excusez-moi. Il faut que j'aille aux toilettes.

Après avoir posé sèchement sa serviette sur la table, elle s'éloigne en m'assassinant du regard.

À table, personne ne semble avoir remarqué sa colère.

— Vous avez l'air de vous être réconciliés, depuis la semaine dernière, dit mon grand-père quand elle disparaît dans le couloir.

— Ouais. Tout va pour le mieux, je réponds en avalant une grosse bouchée de pommes de terre.

Lake reste dans la salle de bains pendant un long moment. Quand elle revient à table, elle ne parle pas beaucoup. Kel, Caulder et grand-Paul discutent jeux vidéo pendant que Lake et moi finissons de manger en silence.

— Will, tu veux bien venir m'aider en cuisine ? me demande ma grand-mère.

S'il y a bien un endroit où ma grand-mère n'a pas besoin d'aide, c'est en cuisine. Soit elle m'appelle pour changer une ampoule, soit je vais passer un sale quart d'heure. Je me lève, attrape mon assiette et celle de Lake et la suis à travers la porte de la cuisine.

— À quoi est-ce que ça rime ? me dit-elle pendant que je jette les restes dans la poubelle.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Elle s'essuie les mains sur le torchon et s'appuie contre le plan de travail.

— Elle est énervée contre toi, Will. Je suis peut-être vieille, mais je sais reconnaître une femme en colère quand j'en vois une. Tu as envie d'en parler ?

Ses talents d'observatrice sont plus affûtés que je ne le pensais.

— Je suppose que ça ne peut pas faire de mal, lui dis-je en m'installant près d'elle. Elle m'en veut. Ce qui s'est passé avec Vaughn la semaine dernière l'a fait douter de moi. Maintenant, elle croit que je suis avec elle parce que j'ai pitié de Kel et elle.

— Pourquoi est-ce que tu es avec elle, au juste ? me demande ma grand-mère.

— Parce que je suis amoureux d'elle.

— Alors tu ferais mieux de le lui montrer.

Elle attrape un chiffon et se met à essuyer le plan de travail.

— Je n'arrête pas ! Si tu savais le nombre de fois que je le lui ai dit ! Mais ça ne l'atteint pas. Maintenant, elle veut que je la laisse tranquille pour qu'elle puisse réfléchir. Je suis au bout du rouleau. Je ne sais pas ce que je pourrais faire d'autre.

Face à mon ignorance flagrante, ma grand-mère lève les yeux au ciel.

— Un homme peut répéter à une femme qu'il l'aime jusqu'à s'en rendre malade, elle n'en tiendra pas compte tant que le doute régnera dans son esprit. Il faut que tu le lui montres.

— Comment ? J'ai saboté sa voiture pour qu'elle vienne ici avec moi ce soir. Alors, à part me mettre à la suivre, je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

Ma confession pathétique me vaut un regard désapprobateur.

— C'est la meilleure façon d'atterrir en prison, pas de reconquérir le cœur de la fille dont tu es amoureux.

— Je sais. C'était stupide. Mais je ne savais pas quoi faire d'autre. Je suis à court d'idées.

Elle se dirige vers le réfrigérateur et en sort une tarte. Elle la pose sur le plan de travail à côté de moi pour la couper.

— Je crois que la première chose à faire, c'est prendre le temps de te demander pourquoi tu es amoureux d'elle, puis de trouver le moyen de le lui faire comprendre. En attendant, laisse-lui l'espace dont elle a besoin. Je suis surpris que ton petit numéro à table ne t'ait pas valu une gifle.

— La soirée vient juste de commencer.

Ma grand-mère pose une part de tarte sur une assiette en riant, puis se tourne pour me la tendre.

— Je l'aime beaucoup, Will. Tu n'as pas intérêt à tout gâcher. Elle fait du bien à Caulder.

Le commentaire de ma grand-mère me surprend.

— C'est vrai ? Je croyais que tu ne l'appréciais pas.

Elle continue de couper la tarte.

— Je sais que tu penses que je ne l'aime pas. Mais ce que je n'aime pas, c'est la façon dont tu lui montres ton affection en public. Certaines choses sont faites pour rester privées. Et par là, j'entends la chambre, pas la buanderie, finit-elle, les sourcils froncés.

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais mon affection pour Lake en public. Maintenant qu'elle et ma grand-mère me l'ont fait remarquer, je trouve ça gênant. Je suppose qu'après l'incident de la buanderie, Lake s'imagine que l'opinion de ma grand-mère à son sujet a encore empiré.

— Mamie ? je lui demande.

Comme elle ne m'a pas donné de fourchette, je découpe un morceau de tarte avec mes doigts, puis l'enfourne dans ma bouche.

— Hmm ?

Elle ouvre le tiroir pour en sortir une fourchette et la dépose dans mon assiette.

— Elle est encore vierge, tu sais ?

Les yeux écarquillés par la surprise, ma grand-mère reporte son attention sur la tarte.

— Ça ne me regarde pas, Will.

— Je sais, lui dis-je. Je voulais juste que tu le saches. Je ne veux pas que tu la prennes pour ce qu'elle n'est pas.

Elle me tend deux autres assiettes, en attrape deux elle-même, puis désigne la porte de la cuisine d'un geste de la tête.

— Tu as un bon fond, Will. Elle reviendra vers toi. Il faut juste que tu lui laisses du temps.

\*

\* \*

Pour le retour, Lake s'assoit à l'arrière avec Kel, et Caulder monte à l'avant à côté de moi. Ils discutent tous les trois pendant l'intégralité du trajet. Kel et Caulder lui rabâchent les oreilles avec ce qu'ils ont fait pendant le week-end avec grand-Paul. Moi, je ne dis rien. Je conduis en silence, sans les écouter.

Une fois que je me suis garé dans l'allée et qu'on est tous sortis, je suis Lake et Kel de l'autre côté de la rue. Elle rentre chez elle sans un mot. Moi, j'ouvre le capot de sa voiture, rebranche la batterie, puis retourne chez moi.

Il n'est même pas encore 22 heures. Je ne suis pas fatigué. Caulder est au lit et Reece est sûrement dehors avec Vaughn. Je suis sur le point de m'asseoir sur le canapé pour regarder la télé quand quelqu'un frappe à la porte.

Qui peut bien venir me voir à cette heure-ci ? Et surtout : qui peut bien frapper ? J'ouvre la porte. Mon ventre se noue lorsque j'aperçois Lake, tremblante, sur le perron. Elle ne paraît pas en colère. C'est bon signe. Elle serre son manteau contre elle et elle porte ses chaussures de neige par-dessus son bas de pyjama. Elle a l'air ridicule... mais elle est magnifique.

— Coucou, dis-je avec un peu trop enthousiasme. Tu viens prendre une autre étoile ? (Je m'écarte pour la laisser entrer.) Pourquoi est-ce que tu as frappé ? je demande en refermant la porte derrière moi.

Cette précaution inhabituelle ne me plaît pas. Ce simple geste révèle un changement dans notre relation que je n'arrive pas à saisir. Je sais juste que je n'aime pas ça.

Elle se contente de hausser les épaules.

— Je veux te parler.

— Je n'attends que ça, lui dis-je.

On se dirige vers le canapé. D'habitude, elle vient se lover contre moi, les jambes repliées sous elle. Cette fois, elle prend soin de mettre le maximum de distance entre nous et s'installe à l'autre bout du canapé. Si j'ai appris quelque chose cette semaine, c'est que je déteste la distance. La distance, ça craint.

Elle se tourne vers moi avec un sourire contraint. On dirait qu'elle essaie de ne pas montrer la pitié que je lui inspire.

— Promets-moi de m'écouter sans m'interrompre, me demande-t-elle. J'aimerais avoir une conversation sérieuse avec toi.

— Tu ne peux pas venir t'asseoir ici et me dire que je ne veux pas t'écouter, Lake. Comment veux-tu que je t'écoute quand tu creuses des citrouilles toute la sainte journée ?

— Tiens, tu vois ? Tu commences déjà, dit-elle.

J'attrape le coussin le plus proche pour étouffer un grognement de frustration. Elle est vraiment impossible. Je baisse de nouveau le coussin et pose les coudes dessus, en me préparant à son sermon.

— Je t'écoute, lui dis-je.

— Je ne crois pas que tu comprennes ce que je ressens. Tu n'as pas la moindre idée de la raison pour laquelle je doute, pas vrai ?

Elle a raison.

— Éclaire-moi, alors, lui dis-je.



Elle retire son manteau et le pose sur le dossier du canapé, puis se met à l'aise. J'avais tort. Elle n'est pas venue me faire la morale ; je le sens dans sa façon de parler. Elle est venue discuter sérieusement. Je l'écouterai donc avec respect.

— Je sais que tu m'aimes, Will. J'avais tort de te dire le contraire, tout à l'heure. Je le sais. Et je t'aime, moi aussi.

Il est clair que cette déclaration est le prélude à quelque chose d'autre. Quelque chose de beaucoup moins plaisant.

— Mais quand tu m'as rapporté ce que t'avait dit Vaughn, j'ai commencé à voir notre relation différemment. (Elle s'assoit en tailleur, face à moi.) Réfléchis un peu. J'ai repensé à cette soirée, au club de slam, l'année dernière, quand je t'ai enfin avoué ce que je ressentais pour toi. Et si je n'étais pas venue ce soir-là ? Et si je ne t'avais pas dit que je t'aimais ? Tu ne m'aurais jamais lu ton poème. Tu aurais accepté le poste au collège et on ne serait sûrement jamais sortis ensemble. Maintenant, tu comprends d'où viennent mes doutes ? Tu t'es laissé porter par le courant. Tu ne t'es pas battu pour moi. Tu comptais me laisser partir. Tu m'as laissée partir.

C'est vrai, mais pas pour les raisons qu'elle évoque. Elle le sait parfaitement. Pourquoi est-ce qu'elle les remet en doute maintenant ? J'essaie de faire preuve de patience lorsque je lui réponds, mais je suis aux prises avec des émotions contradictoires. Je suis frustré, énervé, heureux de la voir... C'est épuisant. Je déteste les disputes.

— Tu sais très bien pourquoi je t'ai laissée partir. Il y avait des choses plus importantes que nous deux, l'année dernière. Ta mère avait besoin de toi. Elle ignorait combien de temps il lui restait. Ce que nous ressentions l'un pour l'autre risquait d'interférer avec le temps que tu pouvais passer avec elle et tu t'en serais voulu plus tard. C'est la seule raison pour laquelle j'ai renoncé à toi. Tu le sais mieux que quiconque.

Elle secoue la tête pour me contredire.

— C'est plus que ça, Will. Ces deux dernières années, on a traversé davantage d'épreuves que la plupart des gens n'en connaîtront dans toute leur vie. Réfléchis à la façon dont ça a pu nous influencer. Quand on s'est rencontrés, ce sont ces épreuves qui nous ont rapprochés. Puis on a appris qu'on ne pouvait pas être ensemble et ça a rendu les choses bien pires. En particulier parce que Caulder et Kel étaient déjà les meilleurs amis du monde. On était obligés de se voir. On ne pouvait pas mettre nos sentiments de côté. Et puis, pour couronner le tout, j'ai appris que ma mère avait un cancer et que j'allais devenir la tutrice légale de mon frère, comme toi. C'est tout ce qui nous lie. Les circonstances nous ont poussés l'un vers l'autre, un peu comme si la vie avait tout prévu pour nous.

Je la laisse continuer sans l'interrompre, comme elle me l'a demandé, mais j'ai envie de crier ma frustration. Je ne comprends pas où elle veut en venir. À mon avis, elle réfléchit beaucoup trop.

— Oublions cinq minutes les circonstances actuelles, dit-elle. Imaginons un autre scénario : tes parents sont vivants. Ma mère aussi. Kel et Caulder ne sont pas meilleurs amis. On n'est pas tuteurs légaux, on n'a pas de grosses responsabilités. On ne se sent pas obligés d'aider l'autre. Tu n'as jamais été mon prof. Du coup, on n'a jamais fait l'expérience de cette torture émotionnelle pendant des mois. On est juste un jeune couple, sans la moindre responsabilité, ni aucune expérience qui nous lie l'un à l'autre. Et maintenant, dis-moi, si c'était notre réalité, qu'est-ce que tu aimerais chez moi ? Pourquoi voudrais-tu être avec moi ?

— C'est ridicule, je marmonne. Ce n'est pas notre réalité, Lake. On est peut-être tombés amoureux pour certaines de ces raisons, mais... et alors ? Quelle importance ? L'amour, ça reste de l'amour.

Elle s'approche de moi sur le canapé et me prend les mains en me regardant droit dans les yeux.

— C'est important, Will. C'est important parce que dans cinq ou dix ans, ces facteurs extérieurs ne joueront plus un rôle majeur dans notre relation. Il ne restera que toi et moi. Ma plus grande peur est que tu te réveilles un matin en te rendant compte que toutes les raisons pour lesquelles tu m'aimais ont disparu. Kel et Caulder n'auront plus besoin de nous. Nos parents ne seront plus qu'un souvenir. On aura chacun un travail qui nous permettra d'être indépendants. Si ce sont les raisons pour lesquelles tu m'aimes, plus rien ne te rattachera à moi à part ta conscience. Et te connaissant, je sais que tu pourrais vivre avec ça, parce que tu es trop gentil pour briser le cœur de quelqu'un. Je ne veux pas que tu aies des regrets à cause de moi.

Elle se lève et renfile son manteau. Je suis sur le point de protester, mais au moment où j'ouvre la bouche, elle me prend de court.

— Non, dit-elle très sérieusement. Je veux que tu réfléchisses à tout ça avant de me dire que j'ai tort. Je me moque de savoir si ça te prendra des jours, des semaines ou des mois. Je ne veux plus te voir tant que tu ne pourras pas être entièrement honnête avec moi et laisser mes sentiments pour toi hors de l'équation. Tu me dois bien ça, Will. Tu me dois de t'assurer qu'on n'est pas sur le point de s'embarquer dans une vie qu'on finira par regretter.

Elle sort et referme calmement la porte derrière elle.

Des mois ? Elle a dit qu'elle se moquait de savoir si ça me prendrait des mois ?

Oui. C'est ce qu'elle a dit. Des mois.

Le pire, c'est que sa réflexion tient debout. Je comprends maintenant. Je saisis pourquoi elle remet tout en question. Je saisis pourquoi elle doute de moi.

Une demi-heure s'écoule avant que je fasse le moindre mouvement. Je suis entièrement perdu dans mes pensées. Quand je sors de ma torpeur, je parviens à une conclusion. Ma grand-mère avait raison. Il faut que je montre à Lake combien je l'aime.

Je décide de chercher de l'inspiration dans le vase. Je déplie une étoile et lis ce qui est écrit dedans.

*La vie est dure. Surtout quand on est stupide.*

John Wayne

Je soupire. Le sens de l'humour de Julia me manque.

## Mardi 24 janvier

*Le cœur d'un homme  
N'est pas un cœur  
S'il n'est pas aimé d'une femme.  
Le cœur d'une femme  
N'est pas un cœur  
S'il n'aime pas un homme.  
Mais avoir un cœur aimant  
Est parfois pire que de ne pas en avoir  
Car si l'on n'a pas de cœur  
Il ne peut pas mourir en se brisant.*

On est mardi. J'ai passé la plus grande partie de la journée à étudier. Et seulement une petite partie à être parano. J'ai peur qu'on ne me voie entrer chez Lake. Une fois que je suis à l'intérieur, je cherche ce qu'il me faut, puis ressors avant que les autres rentrent de l'école. Je passe mon sac par-dessus mon épaule et me baisse pour remettre la clé de Lake sous le pot de fleurs.

— Qu'est-ce que tu fais ?

En sursautant, je manque tomber la tête la première sur la plante grimpante. Je me rattrape à la treille et relève la tête. Sherry se tient dans l'allée, les mains sur les hanches.

— Je... J'étais juste...

— Je plaisante.

Sherry éclate de rire et s'approche de moi.

Je lui lance un regard noir pour avoir failli me causer une crise cardiaque, puis me retourne pour replacer le pot dans la bonne position.

— Il fallait que je récupère quelques trucs chez elle, lui dis-je sans entrer dans les détails. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose, répond-elle.

Elle tient une pelle à la main. En jetant un coup d'œil derrière elle, je me rends compte que l'allée de Lake a été déblayée.

— Je passe le temps... en attendant que mon mari rentre. On a des courses à faire.

Je penche la tête sur le côté.

— Vous êtes mariée ?

Je n'avais pas l'intention d'avoir l'air aussi surpris, mais je le suis. Je ne l'ai jamais vu.

Ma réaction la fait rire.

— Non, Will. Mes enfants sont nés de l'Immaculée Conception.

Je ris. Son sens de l'humour me rappelle celui de ma mère. Et de Julia. Et de Lake. Comment se fait-il que je sois entouré de femmes aussi extraordinaires ?

— Désolé. C'est juste que je ne l'ai jamais rencontré.

— Il travaille beaucoup. Surtout en dehors de l'État. Pour des voyages d'affaires, ce genre de choses. Il rentre pour deux semaines, cette fois. J'aimerais te le présenter.

Nous nous tenons toujours devant la maison de Lake, ce qui me rend nerveux. Elle ne va pas tarder à rentrer. Je me dirige vers chez moi tout en répondant.

— Eh bien, si Kel et Kiersten se marient un jour, techniquement, on fera partie de la même famille... Donc, je suppose que je devrais le rencontrer, oui.

— En supposant que Kel et toi ayez une autre relation d'ici là, me fait-elle remarquer. Tu comptes faire ta demande ?

Elle m'emboîte le pas. Je crois qu'elle a compris que je voulais m'éloigner du terrain de Lake avant qu'elle rentre.

— C'est prévu, lui dis-je. Mais je ne sais pas trop ce que Lake va répondre.

Sherry penche la tête sur le côté et soupire. Une fois de plus, elle m'adresse un regard empli de pitié.

— Viens avec moi. Je veux te montrer quelque chose.

Je la suis jusque chez elle.

— Assieds-toi sur le canapé, dit-elle. Tu as quelques minutes ?

— Même plus, si vous voulez.

Au bout d'un moment, elle revient dans la pièce avec un DVD. Après l'avoir inséré dans le lecteur, elle s'installe sur le canapé à côté de moi et allume la télévision avec la télécommande.

— Qu'est-ce que c'est ? je lui demande.

— La vidéo de mon accouchement en gros plan.

Je me relève d'un bond pour protester, mais elle rigole en levant les yeux au ciel.

— Assieds-toi, Will. Je plaisantais.

Je lui obéis à contrecœur.

— Ce n'est pas drôle.

Quand elle appuie sur le bouton « lecture », une Sherry beaucoup plus jeune apparaît à l'écran. Elle a l'air d'avoir dix-neuf ou vingt ans. Elle est assise sur une balancelle, sous un porche, et elle se cache le visage entre les mains en riant. La personne qui tient la caméra rit, elle aussi. J'en déduis qu'il s'agit de son mari. Après avoir gravi les marches du perron, il vient s'asseoir à côté d'elle et change l'angle de la caméra pour la braquer sur eux deux. Sherry découvre son visage et presse son front contre le sien, tout sourire.

— Pourquoi est-ce que tu nous filmes, Jim ? demande-t-elle à la caméra.

— Parce que je veux que tu te souviennes de ce moment jusqu'à la fin de tes jours, dit-il.

La caméra bouge de nouveau. On la pose sur une surface stable, sûrement une table. Ils sont tous les deux dans le champ de vision lorsqu'il se met à genoux devant elle. Il est clair qu'il est sur le point de la demander en mariage, mais Sherry s'efforce de contenir son excitation, au cas où elle se tromperait sur ses intentions. Quand il sort un écrin de sa poche, elle hoquette de surprise et se met à pleurer. Il lève une main vers son visage pour essuyer ses larmes, puis se penche vers elle pour un bref baiser.

Quand il se remet en position, il chasse l'une de ses propres larmes.

— Sherry, avant de te rencontrer, je ne savais pas ce qu'était la vie. Je ne me rendais pas compte que je n'étais pas vivant. Quand tu es apparue, tu as réveillé mon âme.

En parlant, il la regarde droit dans les yeux. Il n'a pas l'air nerveux, seulement déterminé à lui prouver toute la sincérité de son amour. Il prend une grande inspiration avant de poursuivre.

— Je ne serai jamais capable de t'offrir tout ce que tu mérites, mais j'aimerais passer le restant de ma vie à essayer. (Il extrait la bague de la boîte et la glisse au doigt de Sherry.) Je ne suis pas en train de te demander de m'épouser, Sherry. Je te dis de m'épouser, parce que je ne peux pas vivre sans toi.

Sherry enroule ses bras autour de son cou et ils s'étreignent longuement en pleurant.

— D'accord, dit-elle.

Quand ils commencent à s'embrasser, il tend la main pour éteindre la caméra.

L'écran de télévision devient noir.

Sherry l'éteint et reste un instant silencieuse. Je comprends que cette vidéo a fait remonter de nombreuses émotions en elle.

— Ce que tu as vu dans cette vidéo, dit-elle, le lien qui nous unissait, Jim et moi... C'est ça, le véritable amour, Will. Je vous ai vus ensemble, Layken et toi, et elle t'aime de cette façon. Elle t'aime vraiment.

La porte principale s'ouvre à la volée et un homme entre à l'intérieur, en secouant la tête pour faire tomber la neige de ses cheveux. Visiblement mal à l'aise, Sherry se lève et récupère le DVD pour le ranger dans sa boîte.

— Salut, chéri, lui dit-elle. (Elle me fait signe de me lever. J'obéis.) Je te présente Will. C'est le grand frère de Caulder qui habite de l'autre côté de la rue.

L'homme nous rejoint dans le salon et je lui tends la main. Dès que je me retrouve face à lui, je comprends mieux l'agitation de Sherry. Ce n'est pas Jim. C'est un homme complètement différent de celui qui l'a demandée en mariage sur le DVD.

— Je suis David. Ravi de te rencontrer. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Moi aussi, je lui réponds.

C'est un mensonge.

— J'étais en train de donner des conseils à Will sur sa vie amoureuse, dit Sherry.

— Ah oui ? demande-t-il en me souriant. N'oublie pas de les prendre avec des pincettes, Will. Sherry se prend pour un gourou, parfois.

Il se penche pour l'embrasser sur la joue.

— Ça ne m'étonne pas. Elle est plutôt intelligente.

— C'est vrai, acquiesce-t-il en s'asseyant sur le canapé. Mais fais-moi confiance quand je te dis de ne jamais accepter ses médicaments maison. Tu risquerais de le regretter.

Trop tard.

— Bon, je ferais mieux d'y aller. Ravi de vous avoir rencontré, David.

— Je te raccompagne, dit Sherry.

Son sourire s'efface à l'instant où elle referme la porte derrière elle.

— Will, il faut que tu saches que j'aime mon mari. Mais il y a très peu de gens qui ont la chance de connaître un amour aussi puissant que celui de ma jeunesse... aussi puissant que celui qui te lie à Layken. Je ne te raconterai pas pourquoi mon mariage n'a pas tenu, mais suis le conseil de quelqu'un qui a vécu la même chose que toi... Ne la laisse pas te glisser entre les doigts. Bats-toi.

Elle rentre chez elle et referme la porte.

— C'est ce que j'essaie de faire, je murmure.

— On peut manger de la pizza, ce soir ? demande Caulder à l'instant où il passe la porte d'entrée. On est mardi. Gavin peut nous prendre la pizza du jour avec la pizza dessert.

— Si tu veux. Je n'ai pas envie de cuisiner, de toute façon.

J'envoie un message à Gavin et lui propose de lui offrir de la pizza s'il en ramène après le boulot.

À 20 heures, la maison est pleine. Kiersten et Kel nous ont rejoints dans la soirée. Gavin et Eddie débarquent avec la pizza et on s'assoit tous autour de la table pour manger. Seule Lake manque à l'appel.

— Tu ne devrais pas inviter Lake ? je demande à Eddie en posant une pile d'assiettes en carton sur la table.

Eddie me regarde et secoue la tête.

— Je lui ai déjà envoyé un message. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas faim.

Je m'assois et attrape une assiette en carton pour me servir une part de pizza. Après avoir pris une bouchée, je la repose. Tout à coup, je n'ai plus très faim, moi non plus.

— Merci d'avoir pris une pizza au fromage, Gavin, dit Kiersten. Enfin quelqu'un qui respecte mon choix de ne pas manger de viande.

Heureusement que je n'ai rien à lui jeter dessus, sinon je l'aurais fait. Au lieu de quoi, je me contente de lui adresser un regard noir.

— Alors, c'est quoi le plan d'attaque, pour jeudi ? me demande Kiersten.

Je jette un coup d'œil à Eddie qui s'est tournée vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe, jeudi ?

— Rien, je réponds.

Je ne veux pas qu'Eddie gâche tout. J'ai peur qu'elle ne mette Lake en garde.

— Will, si tu penses que je vais aller lui raconter ce que tu complotes, tu te trompes. Personne n'espère plus que moi que vous vous reconciliez, crois-moi.

Elle mord dans sa pizza. Elle a l'air sincère, même si j'ignore pourquoi.

— Il va slamer pour elle, lâche Kiersten.

Eddie reporte son attention sur moi.

— C'est vrai ? Comment ? Tu n'arriveras pas à la faire venir.

— Il n'a pas eu à le faire, dit Kiersten. C'est moi qui l'ai convaincue.

Eddie lui sourit.

— Tu es vraiment une petite maligne. Mais comment est-ce que tu vas la retenir là-bas ? (Elle se tourne de nouveau vers moi.) Dès qu'elle te verra sur scène, elle prendra la mouche et elle essaiera de partir.

— Pas si je lui vole son sac et ses clés, intervient Kel.

— Bonne idée, Kel ! je m'exclame.



À l'instant où les mots s'échappent de ma bouche, la réalité me frappe en pleine figure. Je suis en train de féliciter un gamin de onze ans parce qu'il a eu l'idée de voler ma petite amie et de lui mentir. Quel genre de modèle suis-je pour lui ?

— Et on peut tous s'asseoir au même endroit que la dernière fois, propose Caulder. On s'assurera que Lake entre en premier ; comme ça, elle ne pourra pas sortir. Elle sera obligée de t'écouter.

— Super idée, lui dis-je.

Je ne suis peut-être pas le meilleur exemple pour eux, mais au moins, j'élève des enfants qui en ont dans la tête.

— Je veux venir, moi aussi, dit Eddie. (Elle se tourne vers Gavin.) On peut y aller ? Tu ne travailles pas, jeudi soir, non ? J'ai envie de voir Will et Lake se réconcilier.

— OK, c'est d'accord. Mais comment on va tous s'y rendre, si elle ne sait pas que tu y vas, Will ? On ne rentrera pas tous dans la voiture de Layken et je n'aurai pas le courage de conduire jusqu'à Detroit après avoir passé la journée à faire des livraisons.

— Tu peux monter avec moi, lui dis-je. Eddie n'a qu'à raconter à Lake que tu travailles. Les autres tiendront dans sa voiture.

Le plan semble convenir à tout le monde. Leur détermination à m'aider à la reconquérir me redonne de l'espoir. Si toutes les personnes qui sont dans cette pièce se rendent compte qu'il faut qu'on se remette ensemble, Lake finira par le voir aussi.

Je dépose trois parts de pizza sur une assiette et l'emporte dans la cuisine. Après avoir jeté un coup d'œil derrière moi pour vérifier que personne ne me regarde, j'attrape une étoile dans le placard et la cache sous une part avant d'emballer le tout dans du papier-alu.

— Eddie, tu veux bien apporter ça à Lake ? Et t'assurer qu'elle mange quelque chose ?

Eddie attrape l'assiette en souriant et s'exécute.

— Les enfants, débarrassez la table. Et mettez la pizza au frigo, leur dis-je.

Gavin et moi allons dans le salon. Il s'allonge sur le canapé, se masse le front et ferme les yeux.

— Migraine ? je demande.

Il secoue la tête.

— Stress.

— Vous avez pris une décision ?

Il ne répond pas tout de suite. Il prend une grande inspiration, puis expire encore plus lentement.

— Je lui ai dit que j'étais nerveux et qu'on devrait réfléchir à toutes les options. Elle l'a très mal pris. (Il s'assoit et pose ses coudes sur ses genoux.) Elle m'a accusé de penser

qu'elle serait une mauvaise mère. Ce n'est pas ça du tout, Will. Au contraire, je suis sûr qu'elle fera une maman géniale. Mais ce serait encore mieux si on attendait d'être prêts tous les deux. Et maintenant, elle m'en veut. On n'en a plus reparlé depuis. On fait comme si de rien n'était. C'est bizarre.

— Vous creusez des citrouilles tous les deux, donc ?

Gavin lève les yeux vers moi.

— Je n'ai jamais compris cette analogie.

Ça ne m'étonne pas. J'aimerais être de meilleur conseil.

Kiersten entre dans le salon et s'assoit à côté de Gavin.

— Vous voulez savoir ce que j'en pense ? demande-t-elle.

Gavin la regarde, troublé.

— Tu ne sais même pas de quoi on parle, Kiersten. Va plutôt jouer.

Elle le fusille du regard.

— Je ne relèverai pas cette insulte parce que je sais que tu es de mauvaise humeur. Mais à titre d'information, pour une prochaine fois, je ne joue pas. (Elle le dévisage un long moment pour s'assurer qu'il ne compte rien rétorquer, puis continue :) Bref. Je pense que tu devrais arrêter de t'apitoyer sur ton sort. Tu te comportes comme un petit con. Ce n'est pas toi qui es enceinte, Gavin. D'après toi, qu'est-ce que peut ressentir Eddie ? Je suis désolée de te l'apprendre, mais les mecs se trompent quand ils pensent qu'ils ont leur mot à dire. Tu as merdé quand tu l'as foutue enceinte. Maintenant, tu n'as plus qu'à te taire et à l'épauler. Quelle que soit sa décision. (Elle se lève et se dirige vers la porte.) Au fait, Gavin ? Parfois, dans la vie, il y a des imprévus. Tout ce que tu peux faire, c'est aller de l'avant.

Elle referme la porte derrière elle, nous laissant, Gavin et moi, bouche bée.

— Tu lui as dit qu'Eddie était enceinte ? je lui demande au bout d'un moment.

Il secoue la tête.

— Non. (Il continue de fixer la porte, perdu dans ses pensées.) Et puis merde ! s'écrie-t-il. Je suis un abruti. Un putain d'abruti égoïste ! (Il se lève d'un bond et enfile son manteau.) Je t'appelle jeudi, Will. Il faut que je trouve un moyen d'arranger les choses.

— Bonne chance, lui dis-je.

Au moment où il s'apprête à ouvrir la porte, Reece entre dans la maison.

— Bonjour, Reece, au revoir, Reece, dit Gavin.

Reece se tourne pour regarder Gavin traverser la rue en courant.

— Tes amis sont bizarres.

Je ne le contredis pas.

— Il y a de la pizza dans le frigo, si tu as faim.

— Ça va. Je suis juste passé prendre quelques vêtements. J'ai déjà mangé, dit-il en se dirigeant vers le couloir.

On est mardi. Je suis plus ou moins sûr que Vaughn et lui sont sortis ensemble pour la première fois hier. Ce n'est pas que ça me dérange, mais je trouve qu'ils vont plutôt vite en besogne. Reece réapparaît dans le salon et se dirige vers la porte.

— Tu as réussi à te réconcilier avec Lake ? demande-t-il en fourrant un pantalon dans son sac.

— Presque, je lui réponds en l'observant. Ça a l'air de marcher fort entre Vaughn et toi.

Tout sourire, il se met à reculer vers la porte.

— Je te l'ai dit : j'ai plus d'une corde à mon arc.

Assis sur le canapé, je médite sur la situation. Mon ancien meilleur ami sort avec la fille que j'ai fréquentée pendant deux ans. Mon nouveau meilleur ami panique à l'idée de devenir papa. Ma copine ne me parle plus. Je vais en cours le matin avec la raison pour laquelle ma copine ne me parle plus. Ma voisine de onze ans est de meilleur conseil que moi. Je me sens légèrement abattu, là, tout de suite. Je m'allonge et essaie de trouver quelque chose de positif dans ma vie. N'importe quoi.

Kel et Caulder entrent et viennent s'asseoir sur l'autre canapé.

— Pas va ne qui qu'est-ce ? me demande Caulder, à l'envers.

— Va qui qu'est-ce ? je réplique en soupirant.

— Je suis trop fatigué pour parler à l'envers, annonce Caulder. Alors je vais parler à l'endroit. Will... tu peux venir à l'école jeudi et manger avec moi à la cantine ? C'est censé être le jour des papas, mais étant donné que Papa est mort, il n'y a plus que toi.

Je ferme les yeux. Je déteste le détachement avec lequel il évoque son absence de père. Mais dans un sens, c'est mieux comme ça. Je hais simplement qu'il ait à subir ça.

— Bien sûr. Dis-moi juste à quelle heure je dois y être.

— 11 heures, répond-il en se levant. Je vais me coucher. Salut, Kel.

Caulder se retire dans sa chambre. Kel se traîne jusqu'à la porte, l'air aussi abattu que moi. Quand la porte se referme derrière lui, je me tape le front. Tu es vraiment débile, Will !

Je me lève du canapé d'un bond et suis Kel à l'extérieur.

— Kel ! je crie en ouvrant la porte.

Il revient vers moi et on se rejoint au milieu de l'allée.

— Et toi, alors ? lui dis-je. Je peux manger avec toi aussi ?

Kel essaie de dissimuler son sourire. Il est comme sa sœur. Il hausse les épaules.

— Si tu veux, dit-il.

Je le décoiffe.

— J'en serais honoré.

— Merci, Will.

Il se tourne et reprend son chemin. Tandis que je le regarde fermer la porte derrière lui, je comprends que si les choses ne s'arrangent pas entre Lake et moi, je ne la perdrai pas seulement, elle. Et ça me terrifie.

Je ne sais pas comment va se passer la journée. En arrivant à mon premier cours, je ne peux qu'espérer qu'elle ne viendra pas s'asseoir à côté de moi. Elle est sûrement plus maligne que ça. La majorité des étudiants entrent dans la classe, suivis par notre professeur qui commence à distribuer les copies. Le cours a commencé depuis dix minutes et Vaughn n'est toujours pas là. Je laisse échapper un soupir de soulagement et me concentre sur le devoir lorsque, tout à coup, elle déboule dans la salle. Elle n'a jamais été très discrète. Après avoir récupéré une feuille, elle monte les escaliers et vient s'asseoir à côté de moi. Évidemment.

— Salut, murmure-t-elle.

Elle semble heureuse. J'espère que c'est grâce à Reece et que ça n'a rien à voir avec moi. Elle lève les yeux au ciel.

— Ne t'inquiète pas. C'est la dernière fois que je m'assois ici, dit-elle. (Je suppose qu'elle a lu la déception sur mon visage lorsqu'elle est venue me rejoindre.) Je voulais juste m'excuser pour la semaine dernière. Et te remercier d'accepter aussi facilement que Reece et moi, on se remette ensemble.

Elle soulève son sac de la table pour y chercher un stylo.

— Que vous vous remettiez ensemble ? je chuchote.

— Ouais. D'ailleurs, à l'époque, j'ai cru que ça t'énerverait que je sorte avec lui juste après qu'on s'est séparés, toi et moi. Tu sais, avant qu'il parte en mission ? Pour être franche, ça m'a déçue de ne pas te voir réagir, dit-elle avec une lueur étrange dans les yeux. Bref : on a décidé de réessayer. C'est tout ce que je voulais te dire.

Elle porte toute son attention sur la feuille de papier devant elle.

« Se remette ensemble » ? J'ai envie de lui demander de répéter tout ce qu'elle vient de dire, mais ça reviendrait à initier une conversation. Alors je me tais. Toutefois, ses mots ne me quittent pas. Je jurerais qu'elle m'a avoué à l'instant qu'ils étaient sortis ensemble avant qu'il s'engage dans l'armée. Reece est parti deux mois après la mort de mes parents. Si Vaughn et lui sont sortis ensemble avant... ça veut dire... qu'il a commencé à la fréquenter juste après qu'elle m'a brisé le cœur, et qu'il sortait avec elle pendant que je me confiais à lui à propos de mon chagrin d'amour. Quel connard ! J'espère pour lui qu'ils ont bien appris à se connaître depuis qu'ils se sont remis ensemble... parce qu'il va bientôt avoir besoin de se trouver un autre endroit pour vivre.

Je me suis préparé à dire ses quatre vérités à Reece dès mon retour à la maison, mais il n'est pas là. La soirée se passe dans le calme. Kel et Caulder sont chez Lake. Kiersten aussi, je suppose. Ici, il n'y a que moi et mes pensées. Je profite du temps que j'ai devant moi pour méditer les remontrances que je compte servir à mon colocataire éphémère.

On est jeudi matin, le jour où Lake va me pardonner. J'espère. Caulder et Kel sont déjà partis avec elle. J'entends Reece préparer du café dans la cuisine et décide que le moment est bien choisi pour avoir une petite discussion avec lui. Pour le remercier d'avoir été un si bon ami pendant toutes ces années. Connard.

Quand j'entre dans la cuisine, prêt pour la confrontation qui m'attend, je découvre que ce n'est pas Reece qui fait du café. Ce n'est pas Lake non plus. Vaughn se tient dans la cuisine, dos à moi. En *soutien-gorge*. Elle prépare le café dans *ma* cuisine. Avec *ma* cafetière. Dans *ma* maison. En *soutien-gorge*.

Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ?

— Qu'est-ce que tu fous ici, Vaughn ?

Elle sursaute et se tourne vers moi.

— Je... je ne savais pas que tu serais là, bégaie-t-elle. Reece a dit que tu n'étais pas là, hier soir.

— Ah ! Il est gonflé, celui-là !

Je lui tourne le dos et me frotte le visage en essayant de trouver une solution à cette histoire de colocation complètement merdique. Alors que je suis sur le point de jeter Vaughn dehors, Reece entre dans la cuisine.

— C'est quoi, ton problème, Reece ? Je t'avais dit de ne pas l'amener ici.

— Du calme, Will. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu dormais. Tu ne savais pas qu'elle était ici.

Il se dirige d'un air nonchalant vers le placard et en sort une tasse à café. Il est en boxer. Elle est en soutien-gorge. Je n'imagine même pas ce que penserait Lake si elle entrait à ce moment et qu'elle voyait Vaughn dans ma cuisine habillée comme ça. Je suis à deux doigts de me réconcilier avec elle. Cette histoire pourrait tout gâcher.

— Cassez-vous ! Cassez-vous tous les deux !

Ni l'un ni l'autre ne bouge. Vaughn regarde Reece. Elle attend sûrement qu'il fasse ou dise quelque chose. Il lève les yeux au ciel.

— Laisse-moi te donner un conseil, Will. Une fille qui te met dans des états pareils ne te mérite pas. Tu te conduis comme un petit con. Laisse tomber cette nana. Passe à

autre chose.

Ce conseil mesquin, venant de quelqu'un qui ne pense qu'à sa petite personne, est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je ne sais pas ce qui me prend. Je ne sais pas si c'est à cause du commentaire sur Lake qui ne me mérite pas ou si c'est parce que j'ai appris qu'il m'avait menti pendant des mois. En tout cas, je me jette sur lui pour lui coller une raclée. Quand mon poing rencontre son visage, une douleur intense fulgure dans tout mon avant-bras. Vaughn me hurle dessus pendant que je m'éloigne en tenant mon poing avec mon autre main.

Putain ! Dans les films, on a toujours l'impression que celui qui se fait frapper est le seul qui a mal. Ils ne montrent jamais les dommages que subit la main qui a porté le coup.

— Non, mais ça va pas ? s'écrie Reece en se tenant la mâchoire.

Je m'attends à ce qu'il riposte, mais il n'en fait rien. Peut-être qu'au fond de lui, il sait qu'il le mérite.

— Ne répète jamais qu'elle n'en vaut pas la peine, lui dis-je en me tournant vers le congélateur. (J'en sors deux pains de glace et en lance un à Reece. Je place l'autre sur mes phalanges.) Merci, Reece... d'avoir été un si bon ami. Après la mort de mes parents, quand elle m'a quitté... (Je pointe Vaughn du doigt.) Tu es le seul à être resté avec moi et à m'avoir aidé à surmonter cette épreuve. Dommage que je ne savais pas que tu l'aidais, elle aussi.

Reece se tourne vers Vaughn.

— Tu le lui as dit ? demande-t-il.

Elle n'a pas l'air de le suivre.

— Je croyais qu'il savait, répond-elle, sur la défensive.

Il perd alors tous ses moyens.

— Will, je suis désolé. Je n'ai rien prémédité. Ça s'est passé comme ça.

Je secoue la tête.

— Ce genre de choses ne se passe pas comme ça, Reece. On était meilleurs amis depuis l'âge de dix ans ! Mon monde s'est effondré autour de moi. Pendant un mois, tu as fait semblant de m'aider à la reconquérir alors qu'en réalité, tu la baisais ! (Ni l'un ni l'autre ne croise mon regard.) Je sais que j'ai dit que je t'hébergerais, mais les choses ont changé. (Je jette le pain de glace sur le plan de travail et me dirige dans le couloir.) Je veux que vous partiez. Tout de suite.

Je ferme la porte de ma chambre derrière moi et me laisse tomber sur mon lit. Maintenant, je peux sûrement compter les amis qu'il me reste sur les doigts d'une main. Non, sur un seul doigt. Je reste allongé pendant quelque temps, à me demander comment j'ai pu être aveugle face à son égoïsme. J'entends Reece aller dans la chambre

d'amis, puis dans la salle de bains pour récupérer ses affaires. Quand sa voiture démarre, je retourne dans la cuisine et me sers une tasse de café. Je vais devoir recommencer à le faire moi-même.

La journée n'a pas très bien commencé. J'ouvre le placard pour attraper une étoile dans le vase et la déplie.

*Je veux des amis auxquels je puisse faire confiance, qui m'aiment pour l'homme que je suis devenu... pas celui que j'étais.*

The Avett Brothers

Après avoir lu ces mots, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je m'attends presque à voir Julia se tenir là, un sourire aux lèvres. C'est étrange à quel point ces citations collent avec la situation. On dirait presque qu'elle les écrit au fur et à mesure.

## Jeudi 26 janvier

*Je ne peux qu'espérer que la prochaine note que j'écrirai dans ce journal, après la représentation de ce soir, sera quelque chose de ce genre :*

*Maintenant que je t'ai récupérée, je ne te laisserai plus partir. Je te le promets. Plus jamais.*

Gavin franchit le seuil de chez moi à 19 heures précises. C'est la première fois qu'il entre sans frapper. Ça doit être contagieux.

Dès qu'il me voit, il comprend que je stresse comme un malade.

— Ils viennent de partir. On devrait leur laisser un temps d'avance, dit-il.

— Bonne idée, je réponds.

Je refais un tour de la maison, au cas où j'aurais oublié quelque chose à mettre dans mon sac. Je suis à peu près sûr de tout avoir. On laisse une avance de quinze minutes à Lake et Eddie avant de se mettre en route. Je préviens Gavin que je ne vais pas être très bavard pendant le trajet. Heureusement, il comprend. Il comprend toujours. C'est à ça que servent les meilleurs amis, je suppose.

En route, je récite ce que je veux dire en boucle dans ma tête. J'ai mémorisé mon poème. J'ai déjà parlé aux organisateurs du Club N9NE, donc tout est en place là-bas aussi. Par contre, je n'aurai pas le droit à l'erreur. J'ai intérêt à tout donner.

Quand on arrive, Gavin entre en premier. Il m'envoie un message un instant plus tard pour me confirmer que le plan est en marche. Je pénètre à l'intérieur avec mon sac en bandoulière et attend mon tour dans l'entrée. Je ne veux pas qu'elle me voie. Si elle me voit avant, elle va se mettre en colère et s'en aller.



Les secondes se transforment en minutes et les minutes en éternité. Je déteste ça. C'est la première fois que je suis aussi nerveux à l'idée de monter sur scène. D'habitude, il n'y a pas d'enjeu. Cette fois-ci, ma performance pourrait déterminer le chemin qu'empruntera ma vie. Je prends une grande inspiration et essaie de me calmer. À ce moment-là, le présentateur s'empare du microphone.

— Nous avons quelque chose d'un peu spécial, hors compétition, ce soir. Je vous laisse avec lui...

Il s'éloigne.

Voilà. C'est maintenant ou jamais.

Comme le public a les yeux rivés sur la scène, je longe le mur de droite sans que personne ne me remarque. Avant de monter sur scène, je jette un coup d'œil en direction de leur table. Lake est assise au milieu, sans possibilité de s'enfuir. Elle a la tête baissée vers son téléphone. Elle n'a pas la moindre idée de ce qui va lui tomber dessus. Je me suis déjà préparé à sa réaction... Elle va être folle de rage. Il faut juste qu'elle m'écoute suffisamment longtemps pour que je la touche. Elle a la tête dure, mais elle sait aussi se montrer raisonnable.

La lumière des projecteurs diminue et vient se concentrer sur un tabouret au centre de la scène, comme je l'ai demandé au technicien. Je n'aime pas les lumières vives qui m'empêchent de voir le public. Aussi, j'ai veillé à ce qu'on les éteigne. Je veux pouvoir observer le visage de Lake du début à la fin. Je veux pouvoir la regarder dans les yeux pour qu'elle sache que je pense chaque mot que je prononce.

Avant de gravir les marches, je m'étire la nuque et les bras pour chasser la tension qui monte en moi. Je souffle plusieurs fois avant de monter sur scène.

Je m'assois sur le tabouret et pose mon sac par terre. Puis je détache le micro de son pied et me concentre sur Lake qui vient de relever la tête de son téléphone. En m'apercevant, elle fronce les sourcils et secoue la tête. Elle est en colère. Elle dit quelque chose à Caulder en pointant la porte du doigt. Il secoue la tête à son tour et ne bouge pas. Je la regarde chercher frénétiquement son sac autour d'elle, en vain. Alors, elle tente sa chance auprès de Kiersten, assise de l'autre côté du banc. Celle-ci refuse également. Lake toise Gavin, Eddie, puis Kiersten et comprend qu'ils sont tous de mèche. Résignée, sachant qu'elle n'arrivera pas à sortir, elle croise les bras et reporte son attention sur la scène. Sur moi.

— Tu as fini d'essayer de t'enfuir, c'est bon ? je lui demande au micro. Parce que j'ai plusieurs choses à te dire.

Les gens du public se tournent pour essayer de trouver la personne à laquelle je parle. Quand Lake se rend compte qu'on la dévisage, elle se cache derrière ses mains.

Je récupère l'attention de l'audience.

— Ce soir, je vais enfreindre les règles, leur dis-je. Je sais que normalement, on ne se sert pas d'accessoires lors d'un slam, mais je vais en avoir besoin. C'est une *urgence*.

Je me baisse pour ramasser mon sac, puis me lève et le pose sur le tabouret. Je remets le micro en place et le règle à la bonne hauteur.

— Lake ? Je sais que tu voulais que je réfléchisse à tout ce que tu m'as dit l'autre soir. Je sais que ça ne fait que deux jours, mais pour être franc, deux secondes auraient suffi. Alors, au lieu de passer deux jours à réfléchir à une question à laquelle je connaissais déjà la réponse, j'ai décidé de faire ça. Ce n'est pas un slam traditionnel, mais j'ai le sentiment que tu n'es pas à cheval sur les principes. Mon poème de ce soir s'appelle « Pour toi ».

Je souffle et lui souris avant de commencer.

— Toute relation est définie par les moments précis où les deux personnes sont tombées amoureuses l'une de l'autre.

Un premier **regard**

Un premier **sourire**

Un premier **baiser**

Une première **chute**

Je sors les pantoufles Dark Vador de mon sac et les regarde.

Tu les portais pendant l'un de ces moments.

L'un de ces moments où j'ai commencé à tomber Amoureux de toi.

Ce que tu m'as fait ressentir ce matin-là

N'avait absolument **rien à voir** avec **personne d'autre**,

Et **tout à voir** avec **toi**.

Je suis tombé amoureux de toi ce matin-là

**Pour toi.**

J'extrais le deuxième objet du sac. Quand je relève la tête, je la vois porter une main à ses lèvres, sous le choc.

Ce vilain petit nain de **jardin**

Avec son petit sourire en **coin**,

M'a permis de trouver un prétexte

Pour t'inviter chez moi,  
Pour t'inviter **dans ma vie**.  
Les mois suivants, tu lui en as fait voir  
De toutes les couleurs.  
Je te regardais par ma fenêtre,  
Le frapper quand tu passais à côté.

**Le pauvre.**

Tu étais tellement **obstinée**.  
Ce côté **agressif, bagarreur, déterminé...**  
Ce côté qui **refusait** de se laisser faire  
Par une statue de grès ?  
Ce côté de toi qui refusait de se laisser faire

**Par moi ?**

Je suis tombé amoureux de lui.

**Pour toi.**

Je pose le nain par terre, sur scène, et attrape le CD.

Ça, c'est ton CD préféré.

« Les conneries de Layken ».

Maintenant, je sais que « les conneries »,

C'est **possessif**.

Pas **descriptif**.

Quand le banjo s'est mis à résonner

Dans les enceintes de ta voiture,

J'ai tout de suite reconnu mon groupe préféré.

Puis, j'ai compris que c'était aussi **le tien**.

Que les **mêmes paroles** nous inspiraient **tous deux**.

Et ça m'a fait tomber amoureux de toi.

Ça n'avait absolument **rien à voir**

Avec **personne d'autre**.

Ça m'a fait tomber amoureux de toi

**Pour toi.**

Je sors un morceau de papier du sac et le brandit. Quand je me tourne vers Lake, j'aperçois Eddie lui tendre une serviette. Je ne vois pas bien d'ici, mais ça veut sûrement dire qu'elle pleure.

C'est un ticket de caisse que j'ai conservé.

Parce que ce que j'ai acheté ce soir-là  
Était **incroyable**.

Un chocolat avec des glaçons ?

**Qui commande ce genre de choses ?**

Tu étais **différente**. Tu te moquais du **qu'en-dira-t-on**.

Tu étais **toi-même**.

Une part de moi est tombée amoureuse de toi

À cet instant.

**Pour toi.**

— Ça ?

Je continue en brandissant une autre feuille de papier.

**Ça**, ça ne m'a pas beaucoup plu.

C'est le poème que tu as écrit sur moi.

Celui que tu as intitulé « Insignifiant ».

Je ne crois pas te l'avoir jamais dit...

Mais tu as eu un **zéro**.

Et je l'ai **gardé**

Pour me rappeler tout ce que je ne voulais

**jamais** être à tes yeux.

Je produis son chemisier du sac. Quand je le lève à la lumière, je soupire dans le micro.

C'est l'affreux chemisier que tu portes.

Il n'a rien à voir avec les raisons pour lesquelles  
je suis tombé amoureux de toi.

Je l'ai juste vu chez toi, alors j'ai eu envie de le voler.

Je sors l'avant-dernier objet du sac. Sa barrette violette. Elle m'a dit un jour à quel point elle était importante pour elle et pourquoi elle l'avait gardée.

Cette barrette violette ?

Elle est vraiment magique... comme ton père te l'a dit.

Elle est magique parce que, lorsqu'elle te laisse Tomber, tu continues à **croire** en elle.

À avoir **foi** en elle.

Et peu importe le nombre de fois où elle te **déçoit**,

**Toi**, tu ne **la** déçois jamais.

Comme tu ne **me** déçois jamais.

J'aime ça, chez toi.

**Pour toi.**

Je la pose et ramasse un morceau de papier que je déplie.

Ta mère.

Je soupire.

Ta mère était une femme merveilleuse, Lake.

J'ai beaucoup de chance de l'avoir connue,

Et qu'elle ait fait partie de ma vie.

Je l'ai aimée comme **ma propre mère...**

Et elle nous a aimés, Caulder et moi,

Comme **ses propres enfants.**

Je ne l'aimais pas pour **toi**, Lake.

Je l'aimais pour **elle.**

Alors merci de l'avoir partagée avec nous.

Elle m'a donné plus de conseils sur **la vie, l'amour,**

**Le bonheur et le chagrin** que **quiconque.**

Mais le **meilleur** conseil qu'elle m'ait jamais donné,

Le meilleur conseil qu'elle **nous** ait jamais donné...

C'est celui-ci.

Je lis la citation que je tiens entre les mains.

— « Parfois, deux personnes ont besoin d'être séparées pour comprendre qu'elles ont besoin l'une de l'autre. »

Aucun doute : elle pleure. Je range le morceau de papier et fais un pas en avant sur la scène sans la quitter des yeux.

Le dernier objet ne rentrait pas dans ce sac,  
Parce que tu y es assise.

**Cette table.**

Tu es assise au même endroit que lorsque tu as Assisté à ta première représentation sur cette scène.

La façon dont tu l'as regardée,

La passion dans tes yeux...

Je n'oublierai **jamais** ce moment.

C'est le moment où j'ai su qu'il était trop tard.

J'étais déjà perdu.

J'étais **amoureux** de toi.

J'étais amoureux de toi pour **toi**.

Je recule et viens m'asseoir sur le tabouret sans détourner les yeux.

Je pourrais continuer comme ça toute la nuit, Lake.

Je pourrais parler **encore et encore** des raisons

Pour lesquelles je suis amoureux de toi.

Et tu sais quoi ? Parmi elles, **il y a** des choses

Que la vie a mises sur notre chemin.

**Oui**, je t'aime parce que tu es la seule personne

Que je connaisse qui comprenne ma situation.

**Oui**, je t'aime parce qu'on sait tous les deux

Ce que ça fait de ne pas avoir de père, **ni** de mère.

**Oui**, je t'aime parce que tu élèves ton petit frère, Comme moi.

Je t'aime pour ce que tu as traversé avec **ta mère**.

Je t'aime pour ce qu'**on** a traversé avec ta mère.

J'aime la façon dont tu aimes **Kel**.

J'aime la façon dont tu aimes **Caulder**.

Et j'aime la façon dont j'aime Kel.  
Alors non, je ne m'excuserai pas d'aimer  
Toutes ces choses, **peu importe** les raisons  
Et les circonstances qu'il y a derrière.  
Et non, je n'ai pas besoin de **jours**, de **semaines**  
Ni de **mois** pour te dire **pourquoi** je t'aime.  
La réponse est simple.  
Je t'aime pour **toi**.  
Pour **tout**  
Ce qui  
Fait de toi  
**Celle que tu es.**

Quand j'ai terminé, je m'éloigne du micro d'un pas. Je garde les yeux rivés aux siens, et je crois lire « Je t'aime » sur ses lèvres. Soudain, les projecteurs se rallument et m'aveuglent. Je ne la vois plus.

Je rassemble les objets et le sac et saute directement de la scène. Je me dirige tout droit vers le fond de la salle. Quand j'arrive à la table, elle n'est plus là. Kel et Caulder sont tous les deux debout. Ils l'ont laissée sortir. Ils l'ont laissée partir ! En me voyant paniquer, Eddie soulève le sac de Lake et le secoue.

— Ne t'inquiète pas, Will. J'ai toujours ses clés. Elle est juste allée prendre l'air.

Je fonce vers la sortie et pousse les portes. Elle est dans le parking, à côté de ma voiture, dos à moi, la tête en l'air à contempler les étoiles. Elle laisse la neige lui tomber dessus. Je l'observe un instant en me demandant à quoi elle pense. J'ai peur d'avoir mal interprété sa réaction, que tout ce que j'ai dit ne signifie rien pour elle. Les mains dans les poches de mon manteau, je m'approche d'elle. En entendant la neige crisser sous mes pieds, elle se retourne. Son regard me dévoile tout ce que j'ai besoin de savoir. Avant que j'aie eu le temps de faire un pas de plus, elle se précipite vers moi et passe les bras autour de mon cou. J'en perds presque l'équilibre.

— Je suis désolée, Will. Je suis vraiment, vraiment désolée.

Elle m'embrasse sur la joue, dans le cou, sur les lèvres, sur le nez, sur le menton. Entre chaque baiser, elle continue de s'excuser. Alors, je l'entoure de mes bras et la serre contre moi avec plus de force que jamais. Quand je la repose par terre, elle prend mon visage entre ses mains et me regarde dans les yeux. Je ne le vois plus... son cœur brisé. Elle n'a plus le cœur brisé. J'ai l'impression que tout le poids du monde s'est envolé de mes épaules. Maintenant, je peux de nouveau respirer.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies gardé ce foutu nain de jardin, murmure-t-elle.

— Je n'arrive pas à croire que tu l'aies jeté, dis-je.

On continue de se dévisager ainsi un long moment. Aucun de nous n'arrive à croire que cet instant est réel, qu'il durera.

— Lake ? (Je caresse ses cheveux, puis sa joue.) Excuse-moi d'avoir mis autant de temps pour comprendre. C'est ma faute si tu as eu des doutes. Je te promets que je te montrerai tous les jours à quel point tu es importante pour moi.

Une larme roule le long de sa joue.

— Moi aussi ! répond-elle.

Mon cœur cogne à tout rompre contre ma poitrine. Pas parce que je suis nerveux. Pas parce que j'ai plus envie d'elle que jamais. Non. Mon cœur martèle ma poitrine parce que je n'ai jamais visualisé mon futur avec autant de clarté qu'à cet instant. Cette fille est mon futur. Je me penche pour l'embrasser. Ni l'un ni l'autre ne fermons les yeux. Je crois qu'on ne veut plus rater une seule seconde.

On est à un mètre de ma voiture. Je la fais reculer jusqu'à ce qu'elle soit appuyée contre la carrosserie. Je réussis à murmurer entre deux baisers :

— Je t'aime. Je t'aime tellement. Putain, je t'aime.

Elle se détache en souriant. Ses pouces glissent sur mes joues pour effacer mes larmes. Je ne m'étais même pas rendu compte que je pleurais.

— Je t'aime aussi. Maintenant que c'est dit, est-ce que tu peux te taire et m'embrasser ?

Je lui obéis.

Après de longues minutes passées à rattraper le temps perdu, la température se rappelle à nous. La lèvre inférieure de Lake se met à trembler.

— Tu es gelée, lui dis-je. Tu veux qu'on s'assoie dans la voiture pour se faire un câlin ou tu préfères rentrer ?

J'espère qu'elle va choisir la voiture.

Elle sourit.

— Voiture.

Tout en commençant à avancer, je me rappelle que j'ai laissé mon sac à la table où tout le monde était assis.

— Merde ! je jure en me retournant vers Lake et en la prenant dans mes bras. Mes clés sont à l'intérieur !

Son corps tremble comme une feuille contre le mien.

— Alors casse ta papillon de vitre et ouvre la portière, dit-elle.

— Si le but, c'est de te réchauffer, une vitre cassée aura plutôt l'effet inverse.



Je fais de mon mieux pour la protéger du froid en enfouissant mon visage dans son cou.

— Alors, tu devras trouver d'autres moyens de me réchauffer...

Face à cette proposition, je suis à deux doigts de la casser, cette satanée vitre. Au lieu de quoi, je lui prends la main et l'entraîne vers l'entrée. Dès qu'on est de l'autre côté de la porte, mais pas encore tout à fait dans le club, je me retourne pour l'embrasser une dernière fois. Je comptais m'arrêter rapidement, mais elle m'attire à elle et le baiser se prolonge.

— Merci, dit-elle lorsqu'elle recule. Pour ce que tu as fait sur scène, ce soir. Et pour m'avoir empêchée de sortir de cette table. Tu me connais trop bien.

— Merci de m'avoir écouté.

On retourne vers la table main dans la main. Quand Kiersten nous aperçoit ensemble, elle se met à applaudir.

— Ça a marché ! s'écrie-t-elle d'une voix aiguë. (Ils se poussent de l'autre côté du banc pour nous laisser une place.) Tu me dois des poèmes, Will !

Lake me dévisage, puis reporte son attention sur la jeune fille.

— Attends une minute. Tu veux dire que pendant tout ce temps, vous complotiez derrière mon dos ? demande-t-elle. Kiersten, c'est lui qui t'a demandé de venir me supplier de t'emmener ici ce soir ?

Kiersten me regarde, et on éclate tous les deux de rire.

— Et le week-end dernier ! poursuit Lake. Tu as frappé à ma porte exprès pour qu'il puisse entrer chez moi ?

Kiersten ne répond pas. Elle reste tournée vers moi.

— Je crois que tu me dois une prime pour remise anticipée, dit-elle. Vingt dollars devraient faire l'affaire.

Elle tend la main vers moi.

— On ne s'était pas mis d'accord sur une rémunération en argent, si je me souviens bien, dis-je en sortant un billet de vingt de mon portefeuille. Mais j'aurais payé le triple.

Elle accepte l'argent et le glisse dans sa poche d'un air satisfait.

— Je l'aurais fait gratuitement.

— Je me sens utilisée, intervient Lake.

Je passe un bras autour de Lake et l'embrasse sur le sommet de la tête.

— Je sais, désolé. Tu n'es vraiment pas facile à manipuler. Il a fallu que je trouve des alliés.

Quand elle lève la tête vers moi, je saisis l'opportunité pour l'embrasser sur la bouche. C'est plus fort que moi. Chaque fois que ses lèvres se retrouvent à une certaine distance des miennes, je n'arrive pas à m'en empêcher.

— Je préférerais quand vous ne vous parliez plus, fait Caulder.

— Pareil, dit Kel. J'avais oublié à quel point c'est dégoûtant.

— Je crois que je vais vomir, dit Eddie.

Je ris parce que je pense d'abord qu'elle renchérit sur notre tendance à être un peu trop démonstratifs en public, puis je m'aperçois qu'elle ne plaisante pas. Elle se met la main devant la bouche, les yeux agrandis comme des soucoupes. Lake me pousse et je me lève de table, suivi par Lake et Kiersten. Eddie se lève à son tour, toujours la main devant la bouche, et se précipite vers les toilettes. Lake court après elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Kiersten. Elle a des nausées ?

— Ouais, répond Gavin d'un ton impassible. Ça n'arrête pas.

— Tu n'as pas l'air très inquiet, en tout cas, rétorque Kiersten.

Gavin lève les yeux au ciel sans répondre. On est tranquillement en train d'écouter un nouveau slam lorsque je remarque que Gavin observe l'entrée d'un air anxieux.

— Pousse-toi, Will. Il faut que j'aille voir comment elle va, dit-il.

Kiersten et moi nous levons du banc pour le laisser passer. J'attrape le sac de Lake et le mien et on le suit tous.

— Kiersten, va voir si elle a besoin de moi, dit Gavin.

La jeune fille ouvre la porte des toilettes pour femmes. Elle en ressort un instant plus tard.

— Elle a dit que ça allait passer. Layken vous demande de rentrer à la maison. Nous trois, on vous rejoindra dans quelques minutes. Layken a besoin de son sac, par contre.

Je le lui tends. Je suis un peu déçu que Lake ne rentre pas avec moi, mais après tout, elle est venue avec sa propre voiture. J'ai hâte d'être de retour à Ypsilanti. Chez nous. Ce soir, rien ne m'empêchera de me glisser dans sa chambre.

On se dirige vers ma voiture. J'allume le moteur et retire la neige des vitres, puis vais également dégager celle de Lake. Quand je reviens vers la mienne, les filles sont en train de sortir du club.

— Ça va ? je demande à Eddie.

Elle se contente de hocher la tête.

Je m'approche de Lake qui déverrouille sa portière et l'embrasse sur la joue.

— Je vous suis. On ne sait jamais, si elle se sent encore mal et que vous devez vous arrêter.

— Merci, mon cœur, répond-elle en ouvrant les portes aux autres.

Elle se tourne vers moi pour me prendre dans ses bras avant de monter en voiture.

— Les garçons dorment chez moi, ce soir. (Je lui murmure à l'oreille.) Une fois qu'ils seront endormis, je viendrai te voir. Mets ton affreux chemisier, OK ?

Elle sourit.

— Je ne peux pas. Tu me l'as volé. Rappelle-toi.

— Ah oui, je murmure. Dans ce cas... n'en mets pas du tout.

Je lui fais un clin d'œil et retourne vers ma voiture.

— Elle va bien ? me demande Gavin quand je reviens vers lui.

— Je crois, lui dis-je. Tu veux aller avec elles ?

Gavin secoue la tête en soupirant.

— Elle n'en a sûrement pas envie. Elle m'en veut toujours.

Je me sens mal pour lui. Et avoir renoué avec Lake devant eux n'arrange rien à l'affaire.

— Elle finira par te pardonner, lui dis-je en démarrant.

— Pourquoi est-ce que vous vous embêtez avec des filles ? demande Kel. Ça fait des jours que vous vous prenez la tête. C'est pathétique.

— Tu comprendras un jour, Kel, dit Gavin. Tu comprendras.

Il a raison. Cette semaine infernale en aura valu la peine si je peux me réconcilier sur l'oreiller avec Lake tout à l'heure. Au fond de moi, je sais que ce soir, c'est le grand soir. On a tous les deux passé le point de non-retour depuis longtemps. Cette idée me rend soudain nerveux.

— Kel, ça te dit de dormir à la maison ?

J'essaie de paraître détaché, de ne pas avoir l'air de les rassembler au même endroit. J'ai l'impression que Kel comprend très bien ce que j'essaie de faire, alors que c'est impossible.

— OK, dit-il, mais on a école demain. C'est Lake qui nous emmène le vendredi. Pourquoi Caulder ne vient pas plutôt chez nous ?

Je n'y avais pas pensé. Lake peut tout aussi bien se faufiler chez moi quand ils se seront endormis.

— Peu importe, lui dis-je. L'un ou l'autre, c'est pareil.

Gavin éclate de rire.

— Je sais ce que tu mijotes, murmure-t-il.

Je me contente de lui sourire.

On est à mi-chemin de la maison quand la neige commence à tomber assez fort. C'est une chance que Lake conduise prudemment. Je la suis, mais en temps normal, j'aurais roulé à au moins vingt kilomètres à l'heure de plus. D'ailleurs, heureusement qu'Eddie n'est pas au volant. Sinon, on serait dans de beaux draps.

— Gavin, tu dors ?

Il est tourné vers la vitre et ne m'a pas dit grand-chose depuis qu'on est partis de Detroit. Je n'arrive pas à déterminer s'il est perdu dans ses pensées ou s'il s'est assoupi.

Un marmonnement me répond. Il est toujours éveillé.

— Tu as discuté avec Eddie depuis que tu es parti de chez moi, l'autre soir ?

Il s'étire sur son siège et bâille, puis croise les bras derrière sa tête.

— Pas encore. J'ai fait le double d'heures au travail hier, et aujourd'hui, on était tous les deux à la fac. On ne s'est pas vus de toute la journée. Je l'ai prise à part pour lui dire que je voulais lui parler. Mais on dirait qu'elle croit que je vais lui annoncer une mauvaise nouvelle. Elle ne m'a presque pas adressé la parole depuis.

— Eh bien, elle est sans doute...

— Will ! hurle Gavin.

Mon premier réflexe est d'écraser la pédale de freins, mais je ne sais pas pour quelle raison. Je jette un coup d'œil à Gavin. Il a les yeux rivés sur le trafic de la voie de gauche, en sens inverse du nôtre. Je tourne la tête. Au même moment, un camion franchit la ligne blanche et vient percuter la voiture de devant.

La voiture de Lake.

## DEUXIÈME PARTIE

## Jeudi 26 janvier

J'ouvre les yeux, mais je n'entends rien, pas encore. Par contre, il fait froid. Je sens le vent contre ma peau. Et du verre. Il y a du verre sur mon pull. Puis la voix de Caulder me parvient.

— Will !

Il crie. Caulder et Kel n'ont pas l'air blessés, mais ils sont en train de paniquer. Ils essaient de défaire leur ceinture de sécurité. Kel est terrifié. Il tire sur la poignée de la portière en pleurant.

— Kel, ne sors pas de la voiture. Reste à l'arrière.

Je lève la main jusqu'à mon œil. Quand je la retire, il y a du sang dessus.

Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé. On a sûrement été percutés. À moins qu'on ne soit sortis de la route. La vitre arrière a explosé. Il y a du verre partout. Les garçons ne semblent pas être coupés. Gavin ouvre sa portière à la volée. Il essaie de sortir de la voiture, mais il est encore accroché avec sa ceinture. Il tente de la détacher avec des gestes frénétiques. Je tends le bras et appuie sur le bouton à sa place. Il trébuche en se jetant dehors, mais se relève et se met à courir. Pourquoi s'enfuit-il ? Je le suis du regard pendant qu'il se rue vers la voiture à côté de la nôtre. Il a disparu. Je ne le vois plus. J'appuie la tête contre le siège et ferme les yeux. Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ?

C'est alors que la mémoire me revient et que je me mets à crier :

— Lake !

J'ouvre la porte et me retrouve coincé par ma ceinture, comme Gavin avant moi. Après avoir réussi à me libérer, je me mets à courir. Je ne sais pas dans quelle direction. Il fait nuit, il neige et il y a des voitures de tous les côtés. Des phares partout.

— Monsieur, est-ce que tout va bien ? Vous devriez vous asseoir. Vous êtes blessé !

Un homme m'attrape par le bras et tente de m'attirer sur le côté, mais je le repousse et poursuis ma course. La route est jonchée de morceaux de verre et de métal. Je regarde d'un côté et de l'autre, sans rien reconnaître. Je jette un coup d'œil en arrière vers mon véhicule, puis vers l'endroit où devrait se trouver celui de Lake. Mes yeux suivent les bris de verre jusqu'à la ligne blanche sur la droite de la route. Alors, je la vois. Sa voiture.

Gavin est du côté passager. Il est en train d'extirper Eddie. Je me précipite vers lui pour l'aider. Elle a les yeux fermés, mais elle réagit à la douleur lorsque je tire sur son bras. Elle va bien. J'examine l'habitacle. Lake n'est pas là. Sa porte est grande ouverte. Un sentiment de soulagement m'envahit lorsque j'en déduis qu'elle est sortie toute seule. Alors, je me concentre sur la banquette arrière, où se trouve Kiersten. Dès qu'Eddie est allongée par terre, saine et sauve, j'escalade les sièges pour atteindre Kiersten. Je la secoue.

— Kiersten !

Elle ne répond pas. Il y a du sang sur elle, mais je ne sais pas d'où il vient.

— Kiersten !

Je crie, à présent. Elle ne réagit toujours pas. J'enroule mes doigts autour de son poignet. Gavin me rejoint. En me voyant vérifier son pouls, il a soudain l'air terrifié.

— Je sens son pouls, lui dis-je. Aide-moi à la sortir.

Il défait sa ceinture pendant que je place les mains sous ses aisselles pour la tirer vers l'avant de la voiture. Gavin descend et l'attrape par les jambes. Ensemble, on réussit à la faire sortir. On l'allonge à côté d'Eddie, près d'une foule grandissante de passants inquiets. Je jette un coup d'œil dans leur direction. Lake n'est pas parmi eux.

— Où est-ce qu'elle est passée ? (Je me lève et la cherche autour de nous.) Reste avec eux, dis-je à Gavin. Il faut que je trouve Lake. Elle est sûrement en train de chercher Kel.

Gavin hoche la tête.

En dépassant plusieurs véhicules, j'aperçois le camion qui les a percutés. Du moins, ce qu'il en reste. Plusieurs personnes sont regroupées autour et parlent au chauffeur, lui demandent d'attendre les secours avant de sortir. Moi, je suis au milieu de la route et j'appelle Lake. Où est-elle allée ? Je cours vers ma voiture. Kel et Caulder sont toujours à l'intérieur.

— Elle va bien ? me demande Kel. Est-ce que Layken va bien ?

Il pleure.

— Oui, je crois. Elle est partie toute seule... je ne la retrouve pas. Restez ici, tous les deux. Je reviens tout de suite.

Des sirènes retentissent enfin au loin lorsque je retourne vers la voiture de Lake. Les véhicules d'urgence se rapprochent et leurs gyrophares illuminent le chaos, l'accentuent. Je me tourne vers Gavin. Il est penché sur Kiersten et lui prend encore le pouls. Le bruit s'estompe. Autour de moi, tout le monde bouge au ralenti.

Je n'entends plus que le son de ma propre respiration.

Une ambulance se gare à côté de moi. Ses lumières décrivent un cercle, comme pour délimiter la scène du drame. Je suis l'une d'elle, rouge, qui éclaire d'abord ma voiture, puis celle d'à côté, celle de Lake, le haut du camion qui les a percutés et enfin, Lake, allongée dans la neige. *Lake !* Dès que la lumière continue sa rotation, tout redevient sombre et je la perds de vue. Je me mets à courir dans sa direction.

J'essaie de crier son nom, mais aucun son ne s'échappe de ma bouche. Il y a des gens en travers de ma route. Je les pousse. Je continue de courir encore et encore, mais c'est comme si la distance entre nous ne cessait de croître.

— Will !

J'entends Gavin crier derrière moi.

Quand je la rejoins enfin, je la trouve allongée dans la neige, les yeux fermés. Elle a du sang sur la tête. Beaucoup de sang. Je retire mon manteau, le jette par terre, puis enlève aussi mon tee-shirt. Je m'en sers pour éponger son visage, pour trouver à tout prix ses blessures.

— Lake ! Non, non, non, Lake, non !

Je lui touche le visage pour tenter de provoquer une réaction. Elle est froide. Glacée, même. Au moment où je passe les mains sous ses aisselles pour la mettre sur mes genoux, quelqu'un me tire en arrière. Des infirmiers se pressent autour d'elle. Je ne la vois plus. Je ne la vois plus.

— Will ! crie Gavin. (Il apparaît devant moi et me secoue par les épaules.) Will ! Il faut qu'on aille à l'hôpital. Ils vont l'y emmener. Il faut qu'on y aille.

Il tente de m'éloigner d'elle. Comme je suis incapable de parler, je le repousse en secouant la tête. J'essaie de retourner vers elle, à ses côtés, mais il me retient encore.

— Arrête, Will ! Laisse-les s'occuper d'elle.

Je me retourne, le pousse violemment, puis me précipite vers elle. Ils sont en train de la placer sur une civière quand j'arrive à leur hauteur.

— Lake !

Un infirmier me force à m'éloigner pendant qu'ils la transportent dans l'ambulance.

— Il faut que je l'accompagne ! je crie. Laissez-moi l'accompagner.

Les infirmiers refusent. Ils se contentent de fermer la porte et de taper sur la vitre. L'ambulance s'éloigne. Quand son gyrophare disparaît au loin, je tombe à genoux.

Je ne peux plus respirer.



Je ne peux plus respirer.

Je ne peux plus respirer du tout.

## Jeudi 26 janvier

Au moment où j'ouvre les yeux, je les referme aussitôt. La lumière est trop vive. Je sens que je tremble. Je tremble de la tête aux pieds. En fait non : ce n'est pas moi qui bouge, c'est la surface sur laquelle je suis allongé.

— Will ? Ça va ?

La voix de Caulder me parvient. J'ouvre de nouveau les yeux. Il est assis à côté de moi. On est à l'intérieur d'une ambulance. Il est en train de pleurer. J'essaie de me relever pour le prendre dans mes bras, mais quelqu'un me force à me rallonger.

— Restez calme, monsieur. Je m'occupe de vos blessures : vous avez une coupure assez profonde.

Je me tourne vers la personne qui vient de me parler. C'est l'infirmier qui m'a retenu, tout à l'heure.

— Est-ce qu'elle va bien ? (Je sens la panique m'envahir de nouveau.) Où est-elle ? Est-ce qu'elle va bien ?

Il pose une main sur mon épaule pour m'empêcher de bouger et place une compresse contre mon œil.

— J'aimerais pouvoir vous renseigner, mais je n'en sais pas plus que vous. Je suis désolé. Pour l'instant, je dois simplement refermer votre blessure. On en saura plus en arrivant à l'hôpital.

J'observe l'intérieur de l'ambulance. Je ne vois pas Kel.

— Où est Kel ?

— Ils l'ont fait monter dans une autre ambulance avec Gavin pour les ausculter. Ils ont dit qu'on se retrouverait à l'hôpital, répond Caulder.

Je repose la tête contre le brancard, ferme les yeux et me mets à prier.

Dès que les portes de l'ambulance s'ouvrent et que les infirmiers me font sortir sur mon brancard, je me détache et descends.

— Monsieur, revenez ! Vous avez besoin de points de suture !

Je continue de courir. Je me contente de jeter un œil par-dessus mon épaule pour vérifier que Caulder me suit. C'est le cas. Alors, je ne m'arrête pas. Lorsque j'entre dans l'hôpital, j'aperçois Gavin et Kel, debout près de la réception.

— Kel ! je m'exclame.

Kel accourt vers moi et me serre contre lui. Quand je le soulève, il passe ses bras autour de mon cou.

— Où sont-elles ? je demande à Gavin. Où les a-t-on emmenées ?

— Je n'ai trouvé personne, répond Gavin.

Il a l'air aussi paniqué que moi. Lorsqu'il aperçoit une infirmière au bout du couloir, il se rue vers elle.

— Excusez-moi, on cherche trois filles qui viennent d'être prises en charge ici.

Elle nous observe l'un après l'autre avant de passer de l'autre côté du bureau pour consulter son ordinateur.

— Vous êtes de la famille ?

Gavin me jette un coup d'œil, puis reporte son attention sur elle.

— Oui, ment-il.

Sans le quitter des yeux, elle décroche le téléphone.

— La famille vient d'arriver... oui, monsieur. (Elle raccroche.) Suivez-moi.

Elle nous guide vers une salle attenante.

— Le docteur viendra vous rejoindre dès que possible.

Je dépose Kel sur une chaise près de Caulder. Gavin retire sa veste et me la tend. Pour la première fois depuis que j'ai repris conscience, je me rends compte que je ne porte pas de tee-shirt. Gavin et moi nous mettons à faire les cent pas. Plusieurs minutes passent en silence. Je n'y tiens plus.

— Il faut que je la trouve, dis-je.

Au moment où je m'apprête à sortir de la pièce, Gavin me retient.

— Attends une minute, Will. S'ils viennent te chercher, tu ne seras pas là. Attends un peu.

Je me remets à arpenter la pièce ; c'est tout ce que je peux faire. Kel pleure toujours. Alors, je me baisse vers lui et le prends dans mes bras. Il n'a encore rien dit. Pas le moindre mot.

Il faut qu'elle s'en sorte. Il le faut.

En jetant un coup d'œil de l'autre côté du couloir, j'aperçois des toilettes. Je m'y rends. À peine ai-je refermé la porte derrière moi que je me sens mal. Je me penche au-dessus de la cuvette pour vomir. Une fois que j'ai terminé, je me lave les mains et me rince la bouche. J'agrippe le lavabo et m'efforce de respirer profondément, pour essayer de me calmer. Il faut que je me montre fort pour Kel. Il ne faut pas qu'il me voie ainsi.

Quand j'observe mon reflet dans le miroir, je ne me reconnais pas. J'ai le visage maculé de sang séché. Le bandage que l'infirmier a posé au-dessus de mon œil est déjà imbibé. J'attrape une serviette pour tenter de m'essuyer un peu. Si seulement j'avais les médicaments de Sherry...

*Sherry.*

— Sherry ! je m'écrie. (J'ouvre la porte des toilettes à la volée.) Gavin ! Il faut qu'on appelle Sherry ! Où est ton téléphone ?

Gavin tâte les poches de son jean.

— Je crois qu'il est dans ma veste, répond-il. Je dois aussi appeler Joel.

Je plonge la main dans sa veste et en sors son téléphone.

— Merde ! Je ne connais pas son numéro. Il est enregistré dans mon portable.

— Donne-moi ça. Je le sais par cœur, dit Kel.

Il s'essuie les yeux et tend la main vers moi. Je lui donne le portable. Il me le rend après avoir composé le numéro. Tout à coup, j'ai de nouveau mal au cœur.

Sherry répond à la deuxième sonnerie.

— Allô ?

Aucun son ne s'échappe de mes lèvres. Qu'est-ce que je suis censé dire ?

— Allô ? répète-t-elle.

— Sherry.

Ma voix se casse.

— Will ? fait-elle. Will ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Sherry, je reprends. On est à l'hôpital... Ils...

— Will ! Elle va bien ? Est-ce que Kiersten va bien ?

Je suis incapable de répondre. Gavin me prend le téléphone des mains et je me précipite dans les toilettes.

Quelques minutes plus tard, on frappe à la porte. Je suis assis par terre, dos au mur, les paupières closes. Je ne réagis pas. Lorsque la porte s'ouvre, je daigne ouvrir les yeux. C'est mon infirmier.

— Il faut toujours refermer votre plaie, dit-il. Elle est plutôt profonde.

Il me tend la main. Je la prends et il m'aide à me relever. Je le suis dans le couloir jusqu'à une salle d'examen où il me demande de m'allonger sur une table.

— Votre ami m'a dit que vous aviez des nausées. Il est probable que vous souffriez d'une contusion. Attendez ici. Une infirmière va venir s'occuper de vous.

Après avoir été rafistolé et avoir reçu les recommandations d'usage pour ma supposée contusion, je suis redirigé vers la réception pour remplir de la paperasse. Quand j'arrive à destination, une infirmière me tend un porte-bloc.

— Comment s'appelle votre femme ? me demande-t-elle.

Je la dévisage un instant.

— Ma femme ?

Je me souviens alors que Gavin lui a dit que nous étions de la même famille. Je suppose que c'est mieux comme ça. Ça me permettra d'avoir accès à davantage d'informations.

— Layken Cohen... Cooper. Layken Cohen Cooper.

— Si vous voulez bien remplir ces formulaires et me les ramener... J'aimerais également que vous apportiez ceux-ci au jeune homme qui était avec vous, si ça ne vous dérange pas. Qu'en est-il de la petite fille ? Vous êtes de la même famille ?

Je secoue la tête.

— C'est ma voisine. Sa mère ne devrait pas tarder à arriver.

La paperasse en main, je retourne dans la salle d'attente.

— Des nouvelles ? je demande en tendant les formulaires à Gavin.

Il se contente de secouer la tête.

— Ça fait presque une heure qu'on est arrivés ! Où sont-ils tous passés ?

Je jette le porte-bloc sur une chaise et m'assois. Au même moment, un homme vêtu d'une blouse blanche s'approche de nous, suivi de Sherry, au bord de la panique. Je me relève aussitôt.

— Will ! s'écrie-t-elle. (Elle est en larmes.) Où est-elle ? Où est Kiersten ? Est-ce qu'elle est blessée ?

Je la prends dans mes bras, puis me tourne vers le docteur pour obtenir les réponses à ses questions.

— Vous cherchez la petite fille ? demande ce dernier. (Sherry hoche la tête.) Elle va bien. Elle a un bras cassé et elle a reçu un coup assez violent sur la tête. On attend encore plusieurs résultats d'analyse, mais vous pouvez aller la voir. Je viens de la faire transférer dans la chambre 212. Retournez à la réception, on vous indiquera le chemin.

— Dieu soit loué, dis-je.

Sherry se libère de mon étreinte et se précipite dans le couloir.

— Lequel d'entre vous est avec l'autre jeune femme ? demande-t-il.

Gavin et moi échangeons un regard. Il a employé le singulier. Je sens mon cœur s'arrêter.

— Il y en a deux ! (Je ne me contrôle plus.) Il y en a deux !

Il n'a pas l'air de comprendre pourquoi je lui crie dessus.

— Je suis désolé, dit-il. On m'a seulement confié une fille et une jeune femme. Des fois, selon les cas, on ne vient pas à moi en premier. Mes nouvelles ne concernent qu'une jeune femme blonde.

— Eddie ! Est-ce qu'elle va bien ? demande Gavin.

— Son état est stable. Mais nous procédons encore à des examens. Vous ne pouvez pas aller la voir tout de suite.

— Et le bébé ? Est-ce que le bébé va bien ?

— C'est ce que nous sommes en train de vérifier, monsieur. Je reviendrai vers vous dès que j'en saurai plus.

Quand il fait mine de partir, je le rejoins dans le couloir pour l'en empêcher.

— Attendez ! lui dis-je. Et Lake ? Je n'ai toujours pas de nouvelles à son sujet. Est-ce qu'elle va bien ? Est-ce qu'elle se fait opérer ?

Il m'adresse un regard empli de compassion. J'ai envie de le frapper.

— Je suis désolé, monsieur. Je me suis uniquement occupé de ces deux patientes. Je vais faire de mon mieux pour trouver les réponses à vos questions et revenir vous en faire part au plus vite.

Il s'éloigne à pas rapides.

Ils ne veulent rien me dire ! Rien ! Je m'adosse au mur et me laisse glisser par terre. Les jambes pliées, je pose les coudes sur mes genoux et me prends le visage entre les mains.

— Will ?

Je relève la tête. Kel est à côté de moi.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne nous disent pas si elle va bien ?

Je lui prends la main et l'attire par terre avec moi. Quand je l'entoure de mes bras, il me rend mon étreinte. Je lui caresse les cheveux et dépose un baiser sur le haut de son crâne. C'est ce qu'aurait fait Lake.

— Je n'en sais rien, Kel. Je n'en sais rien.

Je le serre contre moi pendant qu'il pleure. J'ai envie de crier, j'ai envie de hurler, tandis que le monde s'effondre autour de moi... Pourtant, je dois rester fort pour ce petit garçon. Je n'ose même pas imaginer ce qu'il ressent. Ni sa peur. Lake est la seule famille qui lui reste. Je le serre un peu plus fort et l'embrasse sur le front jusqu'à ce qu'il s'endorme d'épuisement.

— Will ?

En relevant la tête, j'aperçois Sherry, debout devant moi. Je m'apprête à me mettre debout, mais elle secoue la tête et me désigne Kel du doigt qui s'est endormi sur mes genoux. Elle s'installe à côté de moi.

— Comment va Kiersten ? je demande.

— Ça ira. Elle dort. Ils ne sont même pas sûrs de la garder cette nuit. (Elle caresse les cheveux de Kel.) Gavin m'a dit que vous n'aviez toujours pas de nouvelles de Layken ?

Je secoue la tête.

— Ça fait plus d'une heure, Sherry. Pourquoi est-ce qu'ils ne nous disent rien ? Ils ne m'ont même pas dit si elle était...

Je ne peux pas terminer cette phrase. Je prends une grande inspiration pour tenter de garder mon sang-froid.

— Will... Si c'était le cas, tu le saurais. Ça veut dire qu'ils font tout ce qui est en leur pouvoir.

Je sais qu'elle essaie de me reconforter, mais ses paroles me font l'effet d'un coup de poing. Je soulève Kel et le porte jusque dans la salle d'attente où je le dépose sur une chaise à côté de Gavin. Il se réveille et me regarde.

— Je reviens, lui dis-je.

Je dévale le couloir jusqu'à la réception, mais il n'y a personne. Les portes qui mènent aux urgences sont fermées à clé. Je jette un coup d'œil autour de moi. Plusieurs personnes m'observent, mais aucune ne me propose son aide. Je passe de l'autre côté du bureau et cherche le bouton qui ouvre les portes des urgences. Une fois que je l'ai trouvé, je l'actionne, puis saute par-dessus le comptoir et m'élance.

— Je peux vous aider ? me demande une infirmière quand je la dépasse dans le couloir.

Je prends un passage sur le côté. Un panneau indique que les chambres des patients se trouvent à droite et le bloc opératoire à gauche. Je vais à gauche. Dès que j'aperçois les portes menant aux salles d'opération, j'appuie sur le bouton au mur qui permet de les ouvrir. Alors qu'elles ne sont encore qu'entrebâillées, j'essaie de me glisser au travers, mais un homme me barre le chemin.

— Tu n'es pas censé être ici, me dit-il.

— Si ! Il faut que je rentre là-dedans !

Je tente de le repousser, mais il est beaucoup plus fort que moi. Il me presse contre le mur et actionne le bouton avec son pied. Les portes se referment derrière lui.

— Tu n'as pas le droit d'entrer, répète-t-il avec calme. Maintenant, dis-moi : qui cherches-tu ?

Il me lâche le bras et recule.

— Ma petite amie, je réponds. (Le souffle court, je me penche en avant et pose les mains sur mes genoux.) Il faut que je sache si elle va bien.

— J'ai une jeune femme qui a subi un accident de voiture. C'est bien la personne dont tu parles ?

Je hoche la tête.

— Elle va bien ?

Il s'adosse à côté de moi, puis glisse les mains dans les poches de sa blouse et relève une jambe, le pied à plat contre le mur.

— Elle est blessée. Elle souffre d'un hématome épidural qui va nécessiter une opération.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce qu'elle va s'en sortir ?

— Elle a subi un violent traumatisme crânien qui a causé une hémorragie à l'intérieur de son cerveau. Il est encore trop tôt pour affirmer quoi que ce soit. On ne connaîtra pas l'étendue de ses blessures tant qu'on ne l'aura pas opérée. J'allais justement m'entretenir avec sa famille. Tu veux que je me charge de le dire à ses parents ?

Je secoue la tête.

— Elle n'en a pas. Elle n'a personne. À part moi.

Il se redresse et se dirige vers les portes où il appuie sur le bouton. Au moment où elles s'ouvrent, il se retourne vers moi.

— Comment tu t'appelles ? me demande-t-il.

— Will.

Il me regarde dans les yeux.

— Je suis le Dr Bradshaw, dit-il. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la sauver, Will. En attendant, retourne dans la salle d'attente. Je viendrai te chercher dès que j'en saurai plus.

Les portes se referment derrière lui.

Je me laisse glisser par terre, le temps de recouvrer mes esprits.

Elle est vivante.

Lorsque je retourne dans la salle d'attente, j'y trouve seulement Kel et Caulder.

— Où est Gavin ?



— Joel a appelé. Gavin est sorti pour aller à sa rencontre, répond Caulder.

— Tu as eu des nouvelles ? demande Kel.

Je hoche la tête.

— Elle est au bloc opératoire.

— Alors, elle est vivante ? Elle est vivante ?

Il se lève d'un bond et passe ses bras autour de moi. Je lui rends son étreinte.

— Elle est vivante, je murmure. (Je m'assois et l'enjoins à faire de même.) Kel. Elle est très blessée. Il est encore trop tôt pour dire quoi que ce soit, mais ils vont nous tenir au courant, d'accord ?

J'attrape un mouchoir dans l'une des nombreuses boîtes qui parsèment la pièce et le lui tend. Il s'essuie le nez.

On reste assis là, en silence. Je ferme les yeux et repense à la conversation que je viens d'avoir avec le docteur. Est-ce que j'ai raté quelque chose dans son expression ? Dans sa voix ? Il en sait forcément plus que ce qu'il a bien voulu me dire et ça me terrifie. Et s'il arrivait malheur à Lake ? Je ne peux même pas le concevoir. Je refuse d'envisager cette possibilité. Elle va s'en remettre. Il le faut.

— Des nouvelles ? me lance Gavin en rentrant dans la pièce avec son beau-père. J'ai demandé à Joel de t'apporter un tee-shirt.

Il me le tend.

— Merci. (Je rends sa veste à Gavin et enfle le vêtement.) Lake est en train de se faire opérer. Elle est blessée à la tête. Ils ne peuvent rien me dire de plus. C'est tout ce que je sais. Et Eddie ? Tu as eu d'autres informations ? Le bébé va bien ?

Gavin écarquille les yeux. À côté de lui, Joel se lève d'un bond.

— Le bébé ? crie-t-il. De quoi est-ce qu'il parle, Gavin ?

Gavin se met debout à son tour.

— On comptait vous le dire, Joel, mais c'était si soudain... On... on n'en a pas eu l'occasion.

Joel sort, ulcéré, Gavin sur les talons. Quel idiot je fais...

— On peut aller voir Kiersten ? demande Kel.

Je hoche la tête.

— Mais ne restez pas trop longtemps. Elle a besoin de se reposer.

Kel et Caulder me laissent.

Je suis tout seul. Je ferme les yeux et appuie la tête contre le mur. Je prends de grandes inspirations, mais la pression dans ma poitrine se fait de plus en plus forte. Je tente de tout garder en moi. Comme Lake le fait. Mais j'en suis incapable. Je remonte les mains vers mon visage et m'effondre. Alors, je ne me contente pas de pleurer ; je *sanglote*. Je *gémis*. Je *crie*.

## **Jeudi 26 ou vendredi 27 janvier**

### **Aux environs de minuit**

*Maintenant que je t'ai récupérée, je ne te laisserai plus partir. Je te le promets. Plus jamais.*

Je suis dans les toilettes, en train de me passer de l'eau sur le visage, quand j'entends des voix derrière la porte. J'ouvre pour voir s'il s'agit du docteur, mais c'est juste Gavin et Joel. Au moment où je vais refermer, Gavin m'en empêche.

— Will, tes grands-parents sont là. Ils te cherchent.

— Mes grands-parents ? Qui les a appelés ?

— Moi, répond-il. Je me suis dit qu'ils pourraient emmener Caulder et Kel.

Je sors des toilettes.

— Ils sont où ?

— De l'autre côté.

J'aperçois mes grands-parents, debout, dans le couloir. Mon grand-père porte son manteau au bras. Il est en train de parler à ma grand-mère lorsqu'il m'aperçoit.

— Will !

Ils se précipitent tous les deux vers moi.

— Est-ce que ça va ? me demande ma grand-mère en effleurant mon bandage des doigts.

Je recule.

— Ça va.

Elle me prend dans ses bras.

— Tu as eu des nouvelles ?

Je secoue la tête. Je commence à en avoir marre de cette question.

— Où sont les garçons ?

— Dans la chambre de Kiersten, dis-je.

— Kiersten ? Elle était avec vous ?

Je hoche la tête.

— Will, l'infirmière m'a demandé les formulaires. Ils en ont besoin. Tu as fini de les remplir ? me dit mon grand-père.

— Je n'ai pas commencé. Je n'ai pas la tête à m'occuper de la paperasse.

Je me dirige vers la salle d'attente. Il faut que je m'assoie.

Gael et Joel sont déjà là. Gavin a une mine affreuse. Je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'à présent, mais il a le bras en écharpe.

— Ça va ? je lui demande en la désignant.

— Ouais.

Je m'assois, les pieds posés sur la table et la tête appuyée contre le dossier de la chaise. Mes grands-parents s'installent en face. Tout le monde me regarde. J'ai l'impression qu'ils attendent tous quelque chose. Je ne sais pas pourquoi. Ils pensent que je vais me mettre à pleurer, peut-être ? à crier ? à frapper dans quelque chose ?

— Quoi ?!

Ma grand-mère tressaille. Je me sens aussitôt coupable, mais je ne m'excuse pas pour autant. Je ferme les yeux et prends une grande inspiration en essayant de me rappeler ce qui s'est passé. Je me souviens que je parlais d'Eddie avec Gavin. Je me souviens que Gavin a crié quelque chose. Je me souviens même d'avoir écrasé la pédale de freins, mais je ne me souviens pas pourquoi. Je ne me souviens de rien après ça... jusqu'à ce que je rouvre les yeux dans la voiture.

Je retire les pieds de la table et me tourne vers Gavin.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Gavin ? Je ne me rappelle pas.

Il grimace, comme s'il en avait marre de répéter toujours la même chose, mais s'exécute tout de même.

— Un camion a traversé la ligne blanche et a percuté leur voiture. Comme tu as freiné, on les a évités, mais... la voiture de derrière nous est rentrée dedans. L'impact nous a envoyés dans le fossé. Dès que j'ai réussi à m'extirper de la voiture, j'ai couru vers celle de Layken. Je l'ai vue sortir, elle aussi, donc j'ai cru qu'elle allait bien... et je suis allé m'occuper d'Eddie.

— Alors, tu l'as vue ? Elle est sortie toute seule ? Elle n'a pas été éjectée de la voiture ?

Il secoue la tête.

— Non. Je crois qu'elle était sous le choc. Elle avait sûrement perdu connaissance. Mais je l'ai vue marcher.

Je ne sais pas si le fait qu'elle soit sortie de la voiture toute seule a la moindre importance, mais ça me rassure un peu.

Mon grand-père se penche en avant et me regarde.

— Will, je sais que tu n'as pas envie de t'occuper de tout ça maintenant, mais ils ont besoin de tous les renseignements que tu pourras leur fournir. Ils ne connaissent même pas son nom. Il faut qu'ils sachent si elle a des allergies. Est-ce qu'elle est assurée ? Si tu leur donnes simplement son numéro de sécurité sociale, ils en apprendront déjà beaucoup.

Je soupire.

— Je n'en sais rien. Je ne sais pas si elle est assurée. Je ne connais pas son numéro de sécurité sociale. Elle n'a personne d'autre que moi et je ne sais rien de tout ça !

Je me prends la tête entre les mains, honteux de ne pas en avoir discuté avec Lake. N'avons-nous rien appris ? de la mort de mes parents ? de la mort de Julia ? Le passé est peut-être en train de se reproduire, et pourtant, je suis... *pris de court*, complètement *dépassé*.

Mon grand-père s'approche de moi et me prend dans ses bras.

— Je suis désolé, Will. On va trouver une solution.

Une nouvelle heure s'écoule sans la moindre nouvelle. Pas même au sujet d'Eddie. Joel accompagne mes grands-parents, Kel et Caulder à la cafétéria pour manger. Gavin reste avec moi.

Il en a sans doute assez d'être assis car il se lève et s'allonge par terre. Je trouve l'idée très bonne, alors je l'imites. Les mains derrière la tête, je pose les pieds sur une chaise.

— J'essaie de ne pas trop y penser, Will. Mais si le bébé ne va pas bien... Eddie...

Je sens la peur dans sa voix.

— Gavin... Arrête. Arrête de réfléchir à ça. Il faut qu'on pense à autre chose pendant un moment. Sinon, on va devenir fous.

— Ouais...

On reste silencieux. C'est évident qu'on y pense tous les deux. J'essaie de me changer les idées.

— J'ai mis Reece à la porte, ce matin, lui dis-je pour qu'on s'échappe un peu de la réalité.

— Pourquoi ? Je croyais que c'était ton meilleur ami.

Il a l'air soulagé d'avoir un nouveau sujet de conversation.

— Il l'était. Les choses changent. Les gens changent. On se fait d'autres meilleurs amis, je réponds.

— C'est vrai.

On reste silencieux un instant. Comme mes pensées dérivent de nouveau vers Lake, je reprends la parole.

— Je lui ai mis un coup de poing, lui dis-je. En pleine tronche. C'était magnifique. J'aurais voulu que tu voies ça.

Gavin éclate de rire.

— Super. Je ne l'ai jamais aimé.

— Je crois que moi non plus, en fait. Je crois que je me sentais obligé d'être son ami.

— C'est pire que tout, dit-il.

De temps à autre, l'un de nous lève la tête en entendant quelqu'un passer devant la porte. Mais au bout d'un moment, on est tellement fatigués qu'on n'y arrive même plus. Je suis en train de m'endormir quand on me ramène tout à coup à la réalité.

— Monsieur ? m'interpelle-t-on depuis le seuil.

Gavin et moi nous levons d'un bond.

— Elle a été transférée dans une chambre, annonce une infirmière à Gavin. Vous pouvez aller la voir. Chambre 207.

— Comment va-t-elle ? Et le bébé ?

L'infirmière hoche la tête en souriant.

Ni une ni deux, Gavin disparaît.

Elle se tourne alors vers moi.

— Le Dr Bradshaw m'a demandé de vous dire qu'ils sont encore en salle d'opération. Il n'en sait pas plus pour l'instant, mais nous vous tiendrons informé dès que nous aurons du nouveau.

— Merci.

Mes grands-parents finissent par revenir avec Kel et Caulder. Mon grand-père et Kel entreprennent de remplir le formulaire de Lake. Kel en sait sans doute davantage que moi, mais la plupart des questions restent sans réponse. Mon grand-père apporte les papiers aux infirmières. Il en revient avec un carton au bras.

— C'est une partie des affaires personnelles qu'ils ont trouvées dans les véhicules, me dit-il.

Je me penche pour en examiner le contenu. Comme mon sac est sur le dessus, je le récupère aussitôt. Il y a aussi celui de Lake. Mon portable et ma veste. Je ne vois pas son téléphone. Connaissant Lake, elle l'a sans doute perdu avant l'accident. J'ouvre son sac à main et en sors son portefeuille. Je le tends à mon grand-père.

— Tiens. Tu trouveras peut-être une carte d'assurée ou quelque chose comme ça.

Il me prend le portefeuille des mains et l'examine. Les affaires d'Eddie ont dû être données à Gavin car je n'en vois aucune.

— Il est tard, dit ma grand-mère. On va emmener les garçons chez nous pour qu'ils puissent dormir un peu. Tu as besoin de quoi que ce soit avant qu'on parte ?

— Je ne veux pas partir, proteste Kel.

— Kel, mon cœur. Tu as besoin de te reposer. Tu ne peux pas dormir ici, explique-t-elle.

Il me supplie du regard.

— Il peut rester avec moi, dis-je.

Ma grand-mère attrape son sac et son manteau. Je les accompagne hors de la pièce. Arrivés au bout du couloir, je prends Caulder dans mes bras.

— Je t'appelle dès que j'en sais plus, je lui promets.

Mes grands-parents me serrent contre eux avant de s'éloigner.

Ma famille entière vient de partir.

Je suis à moitié endormi lorsque quelqu'un me secoue l'épaule. Je me redresse vivement, en alerte, espérant qu'on vient m'apporter des nouvelles. Ce n'est que Kel.

— J'ai soif, dit-il.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Il est 1 heure du matin passée. Pourquoi ne sont-ils pas revenus me voir ? Je sors mon portefeuille de ma poche.

— Tiens, lui dis-je en lui donnant de la monnaie. Et rapporte-moi un café.

Kel accepte l'argent et sort de la pièce au moment où Gavin rentre. Il m'adresse un regard interrogateur auquel je réponds en secouant la tête. Il s'assoit sur la chaise à côté de la mienne.

— Alors, Eddie va bien ?

— Ouais. Elle est couverte de bleus, mais ça va.

Je suis trop fatigué pour faire la conversation. Heureusement, Gavin n'attend pas mes questions pour m'annoncer la suite.

— Elle est enceinte depuis plus longtemps qu'on ne le pensait, dit-il. Elle est à peu près à seize semaines. On a pu voir le bébé à l'échographie. Ils sont quasiment sûrs que c'est une fille.

— Ah oui ?

Comme je ne suis pas certain de ce que ressent Gavin, j'évite de le féliciter. Le moment est mal choisi, de toute façon.

— J'ai vu son cœur battre, dit-il.

— Le cœur de qui ? D'Eddie ?

Il secoue la tête en souriant.

— Non. Celui de ma petite fille.

Les larmes aux yeux, il se détourne.

Maintenant, c'est le bon moment. Je souris.

— Félicitations.

Kel entre dans la pièce avec deux cafés à la main. Il m'en tend un et se laisse tomber sur une chaise en sirotant l'autre.

— Tu bois du café, toi ? je lui demande.

Il hoche la tête.

— Et n'essaie pas de me le prendre sinon je m'enfuis.

Je ris.

— Alors, d'accord.

Je porte mon propre café à ma bouche, mais avant même d'avoir pu le goûter, je vois le Dr Bradshaw entrer. Je me lève d'un bond. Le café se répand sur mon tee-shirt. Enfin, celui de Joel. Ou Gavin. Je ne sais pas à qui il appartient, mais il est trempé.

— Will ? Tu veux bien venir avec moi ?

Le docteur désigne le couloir d'un mouvement de la tête.

— Attends-moi ici, Kel. Je reviens tout de suite.

Je pose le gobelet sur la table.

On est arrivés au bout du couloir lorsqu'il prend la parole. En l'écoutant, je m'appuie contre le mur. J'ai l'impression que je vais m'évanouir.

— Elle a survécu à l'intervention, mais on est encore loin de voir le bout du tunnel. Elle a perdu une grosse quantité de sang. Il y a aussi des signes d'inflammation. J'ai fait ce que je pouvais sans découper l'os pariétal. Maintenant, il ne reste plus qu'à attendre et voir ce qui se passe.

Mon cœur martèle ma poitrine. C'est difficile de lui offrir toute mon attention lorsque j'ai des milliards de questions sur le bout de la langue.

— Qu'est-ce qu'on attend, au juste ? Si elle a survécu jusqu'ici, quels sont les dangers ?

Le médecin s'appuie contre le mur à côté de moi. On observe tous les deux nos pieds. On dirait qu'il évite de me regarder dans les yeux. Il déteste sûrement cet aspect de son travail. Je le déteste pour lui, en tout cas. C'est pour ça que je ne le regarde pas. Peut-être que ça lui enlève un peu de pression.

— Le cerveau est l'organe le plus fragile du corps humain. Malheureusement, il ne suffit pas d'examiner les scanners d'un patient pour en déduire ses blessures. C'est davantage une question de patience. Pour l'instant, on la garde sous anesthésie générale. Avec un peu de chance, on en saura plus demain matin.

— Est-ce que je peux la voir ?

Il soupire.

— Pas encore. Elle va rester en salle de réveil pendant toute la nuit. Je te ferai savoir quand elle sera transférée en soins intensifs. (Il se redresse et enfouit ses mains dans les poches de sa blouse.) Tu as d'autres questions, Will ?

Cette fois, je le regarde dans les yeux.

— Des milliards..., je lui réponds.

Conscient que ma phrase n'appelle pas de réponse, le docteur s'éloigne.

Quand je retourne dans la salle d'attente, Gavin est toujours assis à côté de Kel. Celui-ci se lève aussitôt et se précipite vers moi.

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Elle est sortie du bloc opératoire, lui dis-je. Mais ils ne sauront rien avant demain matin.

— Ils ne sauront rien à propos de quoi ? demande Kel.

Je m'assois et lui fais signe de me rejoindre. Je prends un moment pour choisir les bons mots. Je veux lui expliquer de façon qu'il comprenne.

— Quand elle s'est cogné la tête, elle s'est fait mal au cerveau. On ne saura pas à quel point tant qu'elle ne sera pas réveillée et qu'elle sera encore sous anesthésie.

— Je vais le dire à Eddie, fait Gavin. Elle est hystérique, depuis tout à l'heure.

Il sort de la pièce.

J'avais espéré que discuter enfin avec le docteur m'ôterait un poids des épaules, mais il n'en est rien. Au contraire, c'est encore pire. J'ai juste envie de la voir.

— Will ? fait Kel.

— Oui ?

Je suis trop fatigué pour me tourner vers lui. Je n'arrive même pas à garder les yeux ouverts.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? Si... elle ne peut plus s'occuper de moi ? Où est-ce que je vais aller ?

Je réussis à soulever mes paupières. Dès qu'il croise mon regard, il fond en larmes. Je le prends dans mes bras et presse sa tête contre mon torse.

— Tu n'iras nulle part, Kel. On va se serrer les coudes, toi et moi. (Je recule pour le regarder dans les yeux.) Je te le promets. Quoi qu'il arrive.



## Vendredi 27 janvier

*Kel,*

*J'ignore ce que le futur nous réserve. J'aimerais le savoir. J'aimerais tellement le savoir.*

*J'ai eu de la chance d'avoir dix-neuf ans quand mes parents sont morts. Toi, tu n'en avais que neuf. Ça fait beaucoup d'années à grandir seul, pour un garçon sans papa.*

*Mais quoi qu'il arrive... quel que soit le chemin que l'on empruntera en sortant de cet hôpital... on l'empruntera ensemble.*

*Je ferai de mon mieux pour que tu continues de grandir auprès de celui qui se rapproche le plus d'un papa pour toi. Je donnerai le meilleur de moi-même.*

*J'ignore ce que le futur nous réserve. J'aimerais le savoir. J'aimerais tellement le savoir.*

*Mais quoi qu'il arrive, je t'aimerai. Je peux au moins te promettre ça.*

— Will ?

Je tente d'ouvrir les yeux, mais seul l'un d'entre eux m'obéit. Je le referme avant que ma tête n'explose.

— Will, réveille-toi !

Je me redresse et fais courir mes doigts le long des chaises à côté de moi pour m'y appuyer. Je m'assois sur l'une d'elle. Mon second œil refuse toujours de s'ouvrir. Après m'être protégé de la lumière fluorescente des néons, je me tourne vers la voix.

— Will, il faut que tu m'écoutes.

Je reconnais enfin Sherry.

— Je vous écoute, je murmure.

J'ai l'impression que si je parle plus fort, mon corps ne va pas apprécier. Ma tête tout entière me fait souffrir. Je lève la main vers mon bandage, puis mon œil. Il est

tuméfié. Pas étonnant que je ne puisse pas l'ouvrir.

— Je vais demander à l'infirmière de t'apporter des antidouleurs et il faut que tu manges. Ils ne gardent pas Kiersten pour la nuit, du coup, on ne va pas tarder à rentrer. Je reviendrai réveiller Kel après avoir installé Kiersten dans la voiture. Je le ramènerai ici dans la journée ; je crois vraiment qu'il lui faut du repos. Tu as besoin de quelque chose de la maison ? à part des vêtements propres ?

Je secoue doucement la tête. C'est moins douloureux que de parler.

— D'accord. Appelle-moi si tu changes d'avis.

— Sherry, lui dis-je avant qu'elle sorte de la pièce.

Je me rends alors compte que le son que j'ai émis n'est pas compréhensible.

— Sherry, je répète, plus fort.

Je tressaille. Pourquoi est-ce que ma tête me fait aussi mal ?

Elle revient vers moi.

— Il y a un vase dans le placard, au-dessus du frigo. Il me le faut.

Elle acquiesce d'un signe de la tête, avant de s'éloigner.

— Kel, dis-je en le secouant légèrement pour le réveiller. Je vais chercher à boire.

Tu veux quelque chose ?

Il hoche la tête.

— Un café.

Il n'est sûrement pas du matin, comme sa sœur. Quand je dépasse le bureau de l'accueil, une infirmière m'appelle. Je recule. Elle me tend un médicament.

— Ça soulagera vos maux de tête. Votre mère a dit que vous en aviez besoin.

Je ris. Ma mère. J'avale les pilules, puis poursuis mon chemin à la recherche de café. Quand je passe devant l'entrée, les portes s'ouvrent, faisant s'engouffrer de l'air glacial dans le hall. Je m'arrête et jette un coup d'œil à l'extérieur. Un peu d'air frais me fera peut-être du bien. Je m'assois sur un banc, sous l'auvent du bâtiment. Tout est si blanc, là-dehors. La neige continue de tomber. Je me demande à quoi ressembleront nos jardins quand on rentrera à la maison.

Je ne sais pas pourquoi ni comment l'idée me vient à l'esprit, mais pendant un instant, je me demande ce qu'il adviendrait de tous ses biens si Lake mourait. Elle n'a aucune famille pour en prendre soin. Pour s'occuper de ses comptes en banque, ses factures, son assurance, ses possessions. Nous ne sommes pas de la même famille, elle et moi, et Kel vient d'avoir onze ans. Est-ce qu'on me laisserait seulement m'en mêler ? Serait-il possible, légalement, de garder Kel près de moi ? Dès que je comprends où ces pensées me mènent, je les repousse violemment. Ça ne sert à rien d'y réfléchir car les choses ne se passeront pas comme ça. Je m'en veux d'avoir laissé mon esprit s'emballer. Je retourne à l'intérieur pour chercher du café.

Quand je reviens dans la salle d'attente, le Dr Bradshaw est assis aux côtés de Kel. Ils ne remarquent pas tout de suite ma présence. Je ne les interromps pas : Kel est en train de rire à une histoire que le docteur lui raconte. Ça fait du bien de l'entendre rire. Je reste de l'autre côté de la porte et les écoute.

— Alors, quand ma mère m'a demandé d'aller chercher une boîte pour enterrer le chat, je lui ai dit que ce n'était pas la peine, parce que je l'avais déjà ramené à la vie, dit le Dr Bradshaw. C'est à ce moment-là, après avoir ressuscité ce chaton, que j'ai su que je voulais devenir médecin plus tard.

— Vous avez vraiment sauvé ce chaton ? lui demande Kel.

Le Dr Bradshaw rit.

— Non. Il est mort quelques minutes plus tard. Mais j'avais déjà fait mon choix, dit-il.

Kel rit, lui aussi.

— Au moins, vous ne vouliez pas devenir vétérinaire.

— Non, il est clair que je ne suis pas doué avec les animaux.

— Des nouvelles ? je demande en entrant dans la pièce.

Je tends son café à Kel.

Le Dr Bradshaw se lève.

— Elle est toujours sous anesthésie. On a réussi à faire plusieurs examens. J'attends les résultats, mais tu peux aller la voir quelques minutes.

— Maintenant ? On peut vraiment aller la voir ? Tout de suite ?

Je rassemble mes affaires tout en parlant.

— Will... Je ne peux laisser entrer personne d'autre que toi, fait-il en baissant la tête vers Kel, puis en me regardant de nouveau. Elle est encore en salle de réveil... Je ne suis même pas censé t'autoriser à y aller. Je dois faire ma tournée et je me suis dit que tu pouvais m'accompagner.

Je meurs d'envie de supplier le Dr Bradshaw d'emmener Kel avec nous, mais j'ai conscience qu'il me fait déjà une énorme faveur.

— Kel, si je ne suis pas de retour avant que tu partes avec Sherry, je t'appelle tout à l'heure.

Il hoche la tête. Je m'attendais à ce qu'il proteste, mais je pense qu'il comprend la situation. Je suis fier qu'il se montre aussi raisonnable. Je me penche pour le prendre dans mes bras et dépose un baiser sur le haut de sa tête.

— Je t'appellerai. Je t'appellerai dès que j'en saurai plus.

Il hoche la tête. Je récupère la barrette de Lake dans mon sac avant de me tourner vers la porte.

Je suis le Dr Bradshaw jusqu'à la réception, puis à travers les portes et les couloirs, jusqu'à l'entrée des salles d'opération. Avant d'aller plus loin, il m'emmène dans une pièce où on se lave tous les deux les mains. Quand on revient près de la porte, j'ai du mal à respirer. Je suis tellement nerveux. Mon cœur est sur le point d'exploser.

— Will, avant d'y aller, il faut que tu saches plusieurs choses. Nous avons dû la placer sous respirateur parce que nous l'avons plongée dans un coma artificiel. Avec la quantité de médicaments qu'on lui a administrée, il est impossible qu'elle se réveille tout de suite. Une grande partie de sa tête est couverte de bandages. Son cas a l'air plus grave qu'il ne l'est ; nous faisons en sorte qu'elle se sente le mieux possible. Je t'autorise à rester quelques minutes auprès d'elle, mais c'est tout ce que je peux t'accorder pour l'instant. Entendu ?

Je hoche la tête.

Il pousse la porte et me laisse entrer.

Dès que mes yeux se posent sur elle, je sens mon souffle se bloquer. La réalité m'apparaît dans toute son horreur. Le respirateur artificiel prend une inspiration, puis la recrache. Chaque fois que le son se répète, j'ai l'impression que l'espoir s'éloigne davantage de moi.

Je m'approche du lit et lui prends la main. Sa peau est froide. Je l'embrasse sur le front. Je l'embrasse un million de fois. J'ai envie de m'allonger près d'elle et de la serrer dans mes bras. Des fils, des tuyaux, des tubes partent dans tous les sens. Je tire une chaise jusqu'à son chevet et m'assois, mes doigts entrelacés aux siens. Je commence à avoir du mal à la voir à travers mes larmes, alors je suis forcé de les sécher avec mon tee-shirt. Elle a l'air tellement paisible, comme si elle faisait la sieste.

— Je t'aime, Lake, je murmure. (Je dépose un baiser sur sa main.) Je t'aime, je répète. Je t'aime.

Les couvertures la bordent comme il faut. Elle porte une blouse d'hôpital. Sa tête est entourée de bandages, mais ses cheveux dépassent au niveau de sa nuque. Je suis rassuré qu'ils ne lui aient pas tout coupé. Ça l'aurait énervée. Comme le tuyau du respirateur est maintenu entre ses lèvres par du sparadrap, je l'embrasse de nouveau sur le front, puis la joue. J'ai conscience qu'elle ne peut pas m'entendre, mais ça ne m'empêche pas de lui parler.

— Il faut que tu t'en sortes, Lake. Il le faut. (Je lui caresse la main.) Je ne peux pas vivre sans toi.

Je retourne sa main pour déposer un baiser au creux de sa paume, puis je la porte à ma joue. Le contact de sa peau contre la mienne a quelque chose d'irréel. J'ai eu peur de ne plus jamais pouvoir la toucher. Fermant les yeux, j'embrasse de nouveau sa paume, et encore, et encore. Je reste assis, à pleurer et à couvrir sa main de baisers.

— Will, dit le Dr Bradshaw. Il faut qu'on parte.

Je me lève et l'embrasse une dernière fois sur le front. Je fais un pas en arrière, puis de nouveau en avant pour l'embrasser sur la main. Je fais deux pas en arrière, puis deux en avant pour l'embrasser sur la joue.

Le docteur me prend par le bras.

— Will, cette fois, il faut vraiment y aller.

Je recule vers la porte.

— Attendez, lui dis-je.

Je sors la barrette violette de Lake de ma poche et la dépose dans le creux de sa main avant de refermer ses doigts dessus. Je presse un dernier baiser sur son front avant de partir.

Le reste de la matinée s'écoule très lentement. Kel est parti avec Sherry. Eddie a eu l'autorisation de sortir. Elle voulait rester avec moi, mais Gavin et Joel ont refusé. Maintenant, il ne me reste plus qu'à attendre. Attendre et réfléchir. Réfléchir et attendre. C'est tout ce que je peux faire. Alors c'est tout ce que je fais.

Je déambule dans les couloirs. Je ne supporte plus d'être assis dans la même pièce. J'ai passé une trop grande partie de ma vie là-bas, dans cet hôpital. Après la mort de mes parents, quand Caulder a été hospitalisé, j'y suis resté six jours entiers. Mes souvenirs de cet épisode sont flous. Caulder et moi, on était tous les deux hors du temps. On ne comprenait pas ce qui était en train de se passer. Dans l'accident, Caulder avait été frappé à la tête et s'était cassé le bras. Je ne suis pas sûr que ses blessures nécessitaient réellement six jours d'hospitalisation, mais le personnel soignant ne semblait pas vouloir nous laisser partir. Deux orphelins livrés à eux-mêmes.

Caulder avait alors sept ans. Le plus difficile était de répondre à toutes les questions qu'il se posait. Je n'arrivais pas à lui faire comprendre qu'on ne reverrait plus jamais nos parents. Je crois que c'est depuis ces six jours d'hôpital que je tiens la pitié en horreur. Toutes les personnes avec lesquelles je parlais étaient désolées pour moi. Je le voyais dans leurs yeux. Je l'entendais dans leur voix.

Quand Julia était malade, je suis venu ici avec Lake pendant deux mois pour la voir. Si Kel et Caulder dormaient chez mes grands-parents, Lake et moi restions avec elle. Lake, elle, passait presque toutes ses nuits ici. Lorsque Kel n'était pas avec moi, il était ici avec elles. Dès la fin de la première semaine, Lake et moi avons apporté un matelas gonflable pour ne plus avoir à passer la nuit sur un siège d'hôpital. On nous a demandé plusieurs fois de l'enlever. Au lieu d'obéir, on s'est contentés de le gonfler le soir et de le dégonfler le matin. On s'est rendu compte que personne ne venait nous embêter quand on était déjà endormis.

Mais de toutes les nuits que j'ai passées ici, celle-ci est différente. C'est la pire de toutes. Peut-être à cause de l'absence de finalité, du manque d'information. Au moins, quand mes parents sont morts et que Caulder était hospitalisé, je ne me posais pas autant de questions. Je savais qu'ils étaient morts. Je savais que Caulder allait s'en remettre. Même pour Julia, nous savions que sa mort était inévitable. On ne patientait pas avec des dizaines de questions dans la tête ; on savait ce qui allait se passer. Mais cette fois... cette fois, c'est plus difficile. C'est plus difficile d'être dans l'incertitude.

Je commence à peine à somnoler quand le Dr Bradshaw entre dans la salle d'attente. Je me redresse et il s'assoit à côté de moi.

— On l'a déplacée dans une chambre des soins intensifs. Les scanners sont plutôt encourageants. On va essayer de réduire l'anesthésiant pour voir comment elle réagit. On avance à petits pas, Will. Il peut encore se passer n'importe quoi. Pour l'instant, notre priorité est d'obtenir une réponse de sa part.

Le soulagement m'envahit, mais une nouvelle forme d'inquiétude le remplace tout aussi vite.

— Est-ce que...

Quand j'essaie de parler, ma gorge se noue subitement. J'attrape ma bouteille d'eau sur la table devant moi et bois une gorgée avant de réessayer.

— Est-ce qu'elle a une chance ? De se rétablir totalement ?

Il soupire.

— Je n'ai pas la réponse à cette question. Pour l'instant, le résultat des scanners montre une activité cérébrale normale, mais ça ne veut pas dire qu'elle va se réveiller pour autant. Elle peut aussi très bien se réveiller avec toutes ses capacités. On n'en saura pas plus jusque-là. (Il se lève.) Elle est dans la chambre 5 des soins intensifs. Attends 13 heures avant de t'y rendre.

Je hoche la tête.

— Merci.

Dès que je l'entends s'éloigner dans le couloir, j'attrape mes affaires et me précipite le plus vite possible dans la direction opposée, vers les soins intensifs. L'infirmière ne me pose pas la moindre question en me voyant passer. Je fais semblant d'être parfaitement à ma place et me dirige vers la chambre 5.

Une grande partie des fils et des tubes ont disparu, mais elle est toujours assistée par le respirateur artificiel et une perfusion est reliée à son poignet gauche. Je fais le tour du lit jusqu'au côté droit et baisse la barrière de sécurité. Puis je m'allonge à ses côtés et la prends dans mes bras, une jambe sur les siennes. Après lui avoir pris la main, je ferme les yeux.

— Will, dit Sherry.

J'ouvre vivement les yeux. Elle se tient à côté du lit de Lake. J'étire les bras au-dessus de ma tête.

— Bonjour, je murmure.

— Je t'ai apporté des vêtements propres. Et ton vase. Kel dormait encore, alors je l'ai laissé à la maison. J'espère que ça ne te dérange pas. Je l'amènerai à son réveil.

— Oui, pas de problème. Quelle heure est-il ?

Elle jette un coup d'œil à sa montre.

— Quasiment 17 heures, répond-elle. Les infirmières m'ont dit que tu avais dormi deux heures.

Je m'appuie sur un coude pour me relever. Mon bras est engourdi. Je me glisse hors du lit et m'étire encore.

— Tu sais que normalement, les visiteurs n'ont le droit de rester que quinze minutes, dit-elle. Ils doivent bien t'aimer.

Je ris.

— Ils peuvent toujours essayer de me mettre dehors, de toute façon.

Je me dirige vers la chaise et m'y assois. Le pire dans les hôpitaux, ce sont les meubles. Les lits sont trop petits pour deux personnes. Les chaises sont trop dures pour n'importe qui. Et il n'y a jamais de vrais fauteuils. S'il y en avait, je ne détesterais peut-être pas autant cet endroit.

— Tu as avalé quelque chose, aujourd'hui ? me demande-t-elle.

Je secoue la tête.

— Viens avec moi. Je vais t'acheter à manger.

— Je ne peux pas. Je ne veux pas quitter son chevet, lui dis-je. Ils ont baissé sa dose de médication. Elle peut se réveiller d'un instant à l'autre.

— Tu as quand même besoin de manger. Je vais aller acheter quelque chose et te l'apporter.

— Merci.

— Tu devrais au moins prendre une douche. Tu as du sang séché partout. C'est dégoûtant.

Elle me sourit et se tourne vers la porte.

— Sherry. Évite de me ramener un hamburger, OK ?

Elle rit.

Quand elle est partie, je me lève pour prendre une étoile et m'installe de nouveau sur le lit à côté de Lake.

— Celle-ci est pour toi, mon cœur.

Je déplie l'étoile et la lis.

*Quoi qu'il arrive, ne prends jamais un somnifère et un laxatif le même soir.*

Je lève les yeux au ciel.

— Bon Dieu, Julia, ce n'est pas le moment de faire de l'humour !

Je tends le bras pour en attraper une autre, puis me rallonge.

— Deuxième essai, mon cœur.

*La force ne réside pas dans la capacité physique, mais dans une volonté infailible.*

Mahatma Gandhi

Je me penche pour lui murmurer à l'oreille.

— Tu as entendu, Lake ? Une volonté infailible. Ça tombe bien, c'est ce que je préfère chez toi.

J'ai dû m'endormir de nouveau, car cette fois, c'est une infirmière qui me secoue pour me réveiller.

— Monsieur, pouvez-vous sortir un instant ?

Le Dr Bradshaw entre dans la pièce.

— Elle va bien ? je lui demande.

— On va lui retirer le respirateur artificiel. Les effets de l'anesthésie sont en train de se dissiper. Elle ne reçoit plus que des antidouleurs via l'intraveineuse. (Il remonte la barrière de lit.) Va attendre dans le couloir. Je te promets que tu pourras revenir après, dit-il en souriant.

Il sourit. *C'est bon signe.* Ils retirent le respirateur artificiel. *C'est bon signe.* Il n'a pas peur de me regarder dans les yeux. *C'est bon signe.* Je sors et attends patiemment.

Ça fait quinze minutes que je fais les cent pas lorsque le docteur ressort de la chambre.

— Ses fonctions vitales ont l'air normales. Elle respire seule. Maintenant, on attend, dit-il.

Il me donne une tape sur l'épaule avant de s'éloigner.

Moi, je retourne dans la chambre et me glisse dans le lit à ses côtés. J'approche l'oreille de sa bouche pour l'écouter respirer. C'est le plus beau son du monde. Je l'embrasse. Bien sûr que je l'embrasse. Je l'embrasse un million de fois.



Quand elle est revenue avec de la nourriture, Sherry m'a obligé à prendre une douche. Gavin et Eddie sont passés vers 18 heures et sont restés une heure. Comme Eddie n'arrêtait pas de pleurer, Gavin s'est inquiété et l'a forcée à partir. Sherry a ramené Kel avant que les visites se terminent. Il n'a pas pleuré, mais la voir ainsi l'a bouleversé. Ils ne se sont pas éternisés non plus. Pendant tout ce temps, malgré l'absence de changement, j'ai téléphoné à ma grand-mère toutes les heures pour la tenir au courant.

Maintenant, il est environ minuit, et je suis assis là... à attendre. À réfléchir. Attendre et réfléchir. Je n'arrête pas d'imaginer que ses orteils bougent. Ou ses doigts. Ça me rend dingue. Alors, j'arrête de les regarder. Je pense à tout ce qui s'est passé jeudi soir. Nos voitures. Où sont nos voitures ? Je ne sais pas si on est déjà samedi. Je n'irai probablement pas en cours la semaine prochaine non plus. Il faudrait que je trouve les noms des professeurs de Lake et que je les mette au courant. Les miens aussi. Et l'école primaire. Qu'est-ce que je vais leur dire ? Je ne sais pas quand les garçons y retourneront. Si Lake est toujours à l'hôpital la semaine prochaine, Kel ne voudra pas aller à l'école. Mais il a déjà raté une semaine. Il ne peut pas se permettre de trop manquer. Et Caulder ? Où Caulder et Kel vont-ils aller pendant que Lake et moi serons ici ? Je ne quitterai pas l'hôpital sans elle. À bien y réfléchir, je ne le quitterai peut-être même pas avec elle si je ne trouve pas de voiture. Ma voiture. Où est ma voiture ?

— Will.

Je jette un coup d'œil en direction de la porte. Il n'y a personne. Voilà que j'entends des voix, à présent. Trop de pensées se bousculent dans ma tête. Je me demande si Sherry m'a laissé un de ses médicaments. Je parie que oui. Elle l'a sûrement glissé dans mon sac.

— Will.

Je me redresse d'un bond pour regarder Lake. Ses paupières sont closes. Elle est immobile. Mais je sais que j'ai entendu mon nom. Je le sais ! Je me précipite vers elle et pose la main sur son visage.

— Lake ?

Elle frissonne. Elle a frissonné !

— Lake !

Ses lèvres s'entrouvrent et elle parle encore :

— Will ?

Elle plisse les yeux. Elle essaie de les ouvrir. J'éteins la lumière du plafonnier, puis la petite lampe au-dessus d'elle en tirant sur son fil. Je sais à quel point les néons peuvent faire souffrir.

— Lake, je murmure.

Je retire la barrière de sécurité et viens m'allonger près d'elle. Je l'embrasse sur les lèvres, la joue et le front.

— N'essaie pas de parler si tu as mal. Tout va bien. Je suis là. Tout va bien. (Comme elle bouge la main, je la prends dans la mienne.) Tu sens mes doigts ?

Elle hoche la tête. Très légèrement, mais je le vois quand même.

— Tout va bien. (Je le répète à l'infini jusqu'à ce que je pleure.) Tout va bien.

La porte de la chambre s'ouvre pour laisser entrer une infirmière.

— Elle a prononcé mon nom !

Elle me dévisage un instant avant de se ruer hors de la chambre. Quand elle réapparaît, le Dr Bradshaw est avec elle.

— Lève-toi, Will ! m'ordonne-t-il. Laisse-nous l'examiner. Tu pourras revenir après.

— Elle a prononcé mon nom ! je m'exclame en glissant du lit. Elle a dit mon nom !

Il me sourit.

— Sors.

Je m'exécute. Pendant une demi-heure. Personne n'est sorti ni entré depuis une putain de demi-heure. Je frappe à la porte. L'infirmière vient répondre. J'essaie de voir ce qui se passe derrière elle, mais le battant n'est pas assez ouvert.

— Plus que quelques minutes, promet-elle.

J'ai envie d'appeler tout le monde, mais je me refrène. Il faut d'abord que je m'assure que je n'ai pas tout imaginé, même si je sais qu'elle m'a entendu. Elle m'a parlé. Elle a bougé.

Le docteur ouvre la porte et sort de la chambre. L'infirmière lui emboîte le pas.

— Je l'ai bien entendue, n'est-ce pas ? Elle va bien ? Elle a prononcé mon nom !

— Calme-toi, Will. Il faut que tu te reprennes. On ne te laissera pas rester si tu es incapable de te contrôler.

Me calmer ? S'il savait à quel point je me contrôle déjà...

— Elle réagit normalement, dit-il. Ses réflexes sont bons. Par contre, elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé. La mémoire ne lui reviendra peut-être pas tout de suite. Elle a besoin de repos, Will. Je veux bien te laisser retourner auprès d'elle, mais il faut que tu la laisses se reposer.

— D'accord, c'est promis. Je le jure.

— Je sais. Vas-y, maintenant, dit-il.

Quand j'ouvre la porte, elle a le visage tourné vers moi. Son sourire est misérable, presque douloureux.

— Salut, je murmure.

— Salut, me répond-elle.

— Salut.

Je m'approche de son lit et lui caresse la joue.

— Salut, répète-t-elle.

— Salut.

— Arrête, me dit-elle.

Elle essaie de rire, mais ça la fait souffrir. Elle ferme les yeux.

Alors, je prends sa main dans la mienne, enfouis mon visage dans son cou et m'autorise à pleurer.

Pendant les heures qui suivent, Lake reprend connaissance par intermittence, comme le Dr Bradshaw l'avait prédit. Chaque fois qu'elle se réveille, elle prononce mon nom. Chaque fois qu'elle prononce mon nom, je lui dis de fermer les yeux et de se reposer. Chaque fois que je lui dis de fermer les yeux et de se reposer, elle s'exécute.

Le Dr Bradshaw vient l'ausculter plusieurs fois. Ils baissent la quantité de sédatifs dans son intraveineuse pour lui permettre de rester plus longtemps éveillée. Encore une fois, je préfère n'appeler personne. Il est encore trop tôt. Je ne veux pas que tout le monde se jette sur elle. Je veux juste qu'elle se repose.

Il est pratiquement 7 heures du matin et je sors de la salle de bains lorsqu'elle dit enfin autre chose que mon nom.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande-t-elle.

Je tire une chaise à côté de son lit. Comme elle s'est allongée sur son flanc gauche, je pose le menton sur la barrière de sécurité et lui caresse le bras.

— On a eu un accident de voiture.

Elle a l'air perdue, puis, tout à coup, une expression de terreur se peint sur ses traits.

— Les enfants...

— Tout le monde va bien, je la rassure. Tout le monde est sain et sauf.

Elle soupire de soulagement.

— C'était quand ? Quel jour ? Et quel jour on est ?

— Samedi. Ça s'est passé jeudi soir. Quelle est la dernière chose dont tu te souviens ?

Elle ferme les yeux. Je lève la main pour attraper le fil de la lampe au-dessus d'elle. Je l'éteins. Je ne sais pas pourquoi ils s'entêtent à la rallumer. Quel patient a envie d'avoir un néon juste au-dessus de lui ?

— Je me souviens d'être allée au slam, dit-elle. Je me souviens de ton poème... mais c'est tout. (Elle ouvre de nouveau les yeux pour me regarder.) Est-ce que je t'ai pardonné ?

J'éclate de rire.

— Oui. Tu m'as pardonné. Et tu m'aimes. Plus que tout.

Elle sourit.

— Bon.

— Tu as été blessée. Ils ont dû t'opérer.

— Je sais. Le docteur me l'a expliqué.

Je lui caresse la joue du dos de la main.

— Je te raconterai tout ce qui s'est passé plus tard, d'accord ? Pour l'instant, il faut que tu dormes. Je vais sortir pour appeler tout le monde. Kel est mort d'inquiétude. Eddie aussi. Je reviens tout de suite, OK ?

Elle hoche la tête en fermant les yeux. Je me penche pour l'embrasser sur le front.

— Je t'aime, Lake.

J'attrape mon téléphone sur la table, puis me lève.

— Encore, murmure-t-elle.

— Je t'aime.

Une fois que tout le monde débarque, les restrictions pour les visites sont de nouveau appliquées. On m'oblige à patienter dans la salle d'attente comme les autres. Une seule personne est autorisée à entrer à la fois. Eddie et Gavin sont arrivés en premier. Kel est revenu avec Sherry à peu près au même moment que mes grands-parents et Caulder.

— Je peux aller la voir ? demande Kel.

— Bien sûr. Elle n'arrête pas de te demander. Eddie est avec elle pour le moment. Comme on est dans les soins intensifs, Lake peut seulement recevoir des visiteurs pendant quinze minutes, mais tu es le suivant.

— Alors, elle peut parler ? Elle va bien ? Elle se souvient de moi ?

— Oui. Elle est en pleine forme, je réponds.

Grand-Paul s'approche de Kel et pose une main sur son épaule.

— Allez, viens, grand-Kel, filons manger un petit-déjeuner avant que tu ailles la voir.

Mes grands-parents emmènent Kel et Caulder à la cafétéria. Je leur demande de me ramener quelque chose. J'ai enfin retrouvé mon appétit.

— Tu veux qu'Eddie et moi, on garde les garçons pendant quelques jours ? demande Gavin.

— Non. Pas tout de suite, en tout cas. Mes grands-parents vont s'occuper d'eux pour le moment. Je ne veux pas qu'ils ratent trop de jours d'école.

— Kiersten y retourne mercredi, dit Sherry. Si tes grands-parents les ramènent mardi, ils peuvent rester chez moi jusqu'à ce que Layken sorte.

— Merci à tous les deux, leur dis-je.

Eddie rentre dans la pièce. Elle s'essuie les yeux en reniflant. Je me redresse pendant que Gavin la prend par le bras et l'aide à s'asseoir. Elle lève les yeux au ciel.

— Gavin, je suis enceinte. Arrête de me traiter comme une handicapée.

Gavin s'installe à côté d'elle.

— Excuse-moi, mon cœur. Je m'inquiète pour toi, c'est tout. (Il se penche pour déposer un baiser sur son ventre.) Et pour toi aussi.

Eddie sourit et l'embrasse sur la joue.

Voir qu'il a enfin accepté son rôle de futur papa fait chaud au cœur. Je sais qu'ils ont encore beaucoup d'épreuves sur leur route, mais j'ai foi en eux : ils parviendront à les surmonter. Lake et moi devrions commencer à recycler nos étoiles pour eux, au cas où ils en auraient besoin.

— Comment se sent Lake ? je demande.

Eddie hausse les épaules.

— À côté de la plaque, répond-elle, mais c'est normal : elle vient de se faire ouvrir le crâne. Je lui ai raconté l'accident. Elle s'en est voulu quand elle a su que c'était elle qui conduisait. Je lui ai dit que ce n'était pas sa faute, mais elle aurait préféré que tu sois derrière le volant. Comme ça, elle t'aurait blâmé pour ses blessures.

Je ris.

— Elle peut le faire quand même si ça lui fait plaisir.

— On revient cet après-midi, dit Eddie. Elle a besoin qu'on lui remonte le moral avec un peu de maquillage. 14 heures, ça va ? Personne n'a réservé ce créneau ?

Je secoue la tête.

— On se voit à 14 heures alors.

Avant de partir, Eddie vient me prendre dans ses bras. Elle prolonge son étreinte quelques instants de plus qu'à l'accoutumée.

Quand Gavin et elle ont disparu, je baisse les yeux vers ma montre. Kel ira la voir ensuite, puis Sherry. Ma grand-mère voudra peut-être y aller aussi. Je suppose que mon tour ne viendra pas avant l'heure du déjeuner.

— Tu as des amis formidables, me dit Sherry.

Je hausse les sourcils.

— Vous ne trouvez pas qu'ils sont bizarres ? C'est ce que pensent la plupart des gens.

— Si, mais c'est pour ça qu'ils sont formidables, réplique-t-elle avec malice.

Je souris et me laisse glisser sur mon siège jusqu'à ce que ma tête touche le dossier. Je ferme les yeux.

— Vous êtes plutôt bizarre, dans votre genre, Sherry.

Elle rit.

— Toi aussi.

Comme je n'arrive pas à trouver une position confortable sur la chaise, je m'allonge de nouveau sur le sol. J'étire les bras au-dessus de ma tête en soupirant. Je suis beaucoup plus à l'aise par terre. Maintenant que je sais que Lake va s'en remettre, l'hôpital me paraît moins hostile.

— Will ? fait Sherry.

J'ouvre les yeux. Elle ne me regarde pas. Elle a les jambes croisées et elle triture les coutures de son jean.

— Qu'y a-t-il ?

Elle relève la tête vers moi en souriant.

— Tu t'en es bien tiré, dit-elle d'une voix douce. Je sais que ça a dû être difficile pour toi de m'appeler à propos de Kiersten ; de t'occuper des garçons malgré tout ; et d'encaisser ce qui est arrivé à Layken. Tu es trop jeune pour avoir autant de responsabilités, mais tu te débrouilles très bien. J'espère que tu en as conscience. Tes parents seraient fiers de toi.

Je ferme les yeux et prends une grande inspiration. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais besoin d'entendre ces mots avant cet instant. Parfois, un simple compliment peut faire disparaître les plus grosses frayeurs.

— Merci.

Elle se lève de sa chaise pour venir s'allonger à côté de moi, sur le sol. Elle a les yeux fermés, mais son visage est tellement crispé que je sais qu'elle retient ses larmes. Je détourne le regard. Parfois, les femmes ont besoin de pleurer pour aller mieux.

On reste silencieux un instant. Puis elle souffle bruyamment.

— Il est mort un an après. Un an après m'avoir demandé ma main. Dans un accident de voiture, m'annonce-t-elle.

Je comprends tout de suite qu'elle me raconte l'histoire de Jim. Je roule sur le côté pour lui faire face, appuyé sur un coude. Comme je ne sais pas quoi répondre, je reste muet.

— Je vais bien, me dit-elle. (Elle me sourit. Cette fois, j'ai l'impression qu'elle essaie de ne pas s'apitoyer sur son propre sort.) C'est de l'histoire ancienne. J'aime ma famille et je ne l'échangerais pour rien au monde. Mais parfois, ça me fait encore de la peine. Dans les moments comme celui-ci, par exemple... (Elle se redresse et s'assoit en tailleur. Elle se remet à jouer avec les coutures de son jean.) J'ai eu si peur pour toi, Will. Si peur

qu'elle ne s'en sorte pas. Te voir traverser tout ça a ravivé énormément de souvenirs en moi. C'est pour ça que je ne suis pas venue te voir aussi souvent que je l'aurais dû.

Je reconnais la lueur de détresse qui brille dans ses yeux, l'écho d'un cœur brisé qui résonne dans sa voix. Et je compatis du plus profond de mon être.

— Ne vous en faites pas. Je ne pensais pas que vous resteriez, de toute façon. Vous deviez vous occuper de Kiersten.

— Je le sais bien. Et je n'aurais rien pu faire pour t'aider. Mais je m'inquiète pour toi. Pour vous tous. Kel, Caulder, toi, Layken. Maintenant, je me suis même attachée à vos amis bizarres. Je vais commencer à m'inquiéter pour eux aussi, tu vas voir.

Elle rit.

Je lui souris.

— Ça fait du bien de savoir que quelqu'un s'inquiète pour nous. Merci, Sherry.

## Dimanche 29 janvier

*J'ai appris quelque chose sur mon cœur.*

*Il peut se briser.*

*Il peut être déchiré.*

*Il peut durcir, geler.*

*Il peut s'arrêter. Complètement.*

*Il peut éclater... en milliers de fragments.*

*Il peut exploser.*

*Il peut mourir.*

*La seule chose qui l'a fait recommencer à battre...*

*C'est de te voir ouvrir les yeux.*

Toutes ces visites ont fatigué Lake. Elle a passé l'après-midi à dormir. Elle ne s'est pas réveillée lorsque Eddie est revenue et c'est sans doute pour le mieux. Je ne crois pas qu'elle aurait apprécié qu'on la maquille. L'infirmière lui a apporté de la soupe pour dîner et elle a presque tout avalé. C'est la première fois qu'elle mange depuis jeudi.

Puis elle m'a encore posé des questions à propos de la nuit de l'accident. Elle voulait en savoir plus sur le moment où elle m'a pardonné et sur notre réconciliation. Je lui ai raconté tout ce qui s'est passé après ma performance. Je me suis montré franc avec elle, mais je dois avouer que j'ai peut-être un peu enjolivé notre scène de baiser.

On est dimanche. Ce n'est pas parce qu'elle séjourne à l'hôpital qu'elle doit renoncer à ses habitudes. J'entre dans la chambre d'hôpital et pose mes sacs remplis de



films et de friandises sur une chaise. Lake est assise au bord du lit pendant que l'infirmière s'occupe de sa perfusion.

— Oh, parfait ! Vous arrivez juste à temps, dit l'infirmière. Elle ne veut pas être lavée au gant, elle préfère un vrai bain. Je comptais l'aider dans la salle de bains, mais si vous voulez vous en occuper, vous êtes le bienvenu.

Elle détache la perfusion, coupe son débit, puis retire le tube de la main de Lake.

Lake et moi nous regardons dans les yeux. Ce n'est pas que je ne l'ai jamais vue nue... mais pas de façon prolongée. Ni dans une pièce éclairée.

— Je... je ne sais pas, je marmonne. Tu veux que je t'aide ?

Lake hausse les épaules.

— Ce ne serait pas la première fois que tu me mets sous la douche. Mais j'espère que cette fois, tu m'aideras à retirer mes vêtements en premier.

Elle rit à sa propre plaisanterie, puis le regrette aussitôt. Elle porte une main à son visage en grimaçant.

L'infirmière sent notre légère gêne.

— Je suis désolée. Je croyais que vous étiez mariés. Sur ma fiche, il est marqué que vous êtes son époux.

— Euh, oui... à ce propos, dis-je. Ce n'est pas encore tout à fait vrai.

— Aucun problème, répond l'infirmière. Si vous voulez bien retourner dans la salle d'attente, je vous appellerai quand nous aurons terminé.

— Non, l'interrompt Lake. Il va m'aider. (Elle lève la tête vers moi.) Tu vas m'aider.

Je hoche la tête à l'intention de l'infirmière qui débarrasse le plateau à côté du lit et quitte la pièce.

— Tu as un peu marché, aujourd'hui ?

Je prends Lake par le bras et l'aide à se mettre debout.

Elle hoche la tête.

— Oui. Ils m'ont forcée à aller dans le couloir entre chaque visite. Je me sens mieux qu'hier... j'ai juste un peu le tournis.

L'infirmière revient avec une serviette de bain à la main.

— Faites en sorte qu'elle ne se mouille pas la tête. Il y a une douchette ou elle peut aussi utiliser la baignoire. C'est peut-être mieux pour elle, d'ailleurs. Comme ça, elle pourra s'allonger.

Elle laisse la serviette sur la chaise et s'éclipse une seconde fois.

Je soutiens Lake jusque dans la salle de bains. Une fois à l'intérieur, je referme la porte derrière nous.

— C'est super gênant, dit-elle.

— Lake, c'est toi qui m'as demandé de rester. Si tu préfères, je vais chercher l'infirmière.

— Non. Je veux dire que j'ai envie de faire pipi.

— Oh. Viens par là.

Je me place de l'autre côté et lui prends le bras pendant qu'elle recule. Elle attrape la barre en métal accrochée au mur, puis s'arrête.

— Tourne-toi, me dit-elle.

Je regarde dans l'autre direction.

— Mon cœur, si tu me demandes déjà de me retourner, ça va être difficile pour moi de t'aider à te doucher. Tu n'es même pas encore nue.

— Ça n'a rien à voir. Je ne veux pas que tu me voies faire pipi, c'est tout.

J'éclate de rire, puis attends. Et attends encore. Rien ne se passe.

— Tu devrais peut-être me laisser seule une minute, suggère-t-elle.

Je sors de la salle de bains en secouant la tête.

— N'essaie pas de te relever sans moi.

Je laisse la porte ouverte sur quelques centimètres pour l'entendre au cas où elle aurait besoin de moi. Quand elle a terminé, je retourne à l'intérieur et l'aide à se lever.

— Douche ou bain ? je lui demande.

— Bain. Je ne crois pas que je pourrais rester debout assez longtemps pour une douche.

Je m'assure qu'elle se tient bien à la barre avant de la lâcher. Après avoir ouvert les robinets de la baignoire, j'ajuste la température jusqu'à ce que l'eau devienne chaude. J'attrape le gant, l'humidifie, et le pose sur le rebord. C'est une grande baignoire, avec des marches pour permettre d'y accéder plus facilement. Je prends de nouveau Lake par le bras et l'aide à avancer. Puis je me place derrière elle, fais passer ses cheveux par-dessus ses épaules et commence à déboutonner sa blouse. Lorsqu'elle s'ouvre, je retiens un hoquet de surprise. Son dos est couvert d'hématomes. Il reste un dernier nœud. Je le défais jusqu'à ce que les deux pans s'ouvrent.

Elle fait glisser la blouse devant, sur ses bras. Je plonge mes doigts sous le jet d'eau pour en tester la température, puis l'aide à descendre les marches jusque dans la baignoire. Une fois assise, elle plie les jambes, les entoure de ses bras et pose la tête sur ses genoux.

— Merci de ne pas avoir essayé de me faire des avances, dit-elle.

Je lui souris.

— Ne me remercie pas encore. On vient juste de commencer.

Je trempe le gant dans l'eau et m'agenouille à côté de la baignoire. Comme les marches sont plutôt larges, ce n'est pas facile de l'atteindre sans me pencher en avant.

Elle me prend le gant des mains pour se laver le bras.

— C'est dingue l'énergie que me demande la moindre petite chose. J'ai l'impression que mes bras pèsent une tonne.

Je retire le savon de son emballage et le lui tends, mais il lui glisse des mains. Elle le retrouve dans l'eau, puis le frotte sur le gant.

— Tu sais combien de temps ils comptent me garder ici ? me demande-t-elle.

— Si tout va bien, tu pourras sortir mercredi. Le docteur dit que ton rétablissement peut prendre quelques jours, comme quelques semaines. Tout dépendra de la vitesse à laquelle tes blessures cicatrisent. Pour l'instant, ça a l'air d'aller.

Elle fronce les sourcils.

— Ce n'est pas ce que je ressens.

— Tu t'en sors très bien, je lui assure.

Elle pose le gant sur le rebord en souriant et entoure de nouveau ses jambes de ses bras.

— Il faut que je me repose un peu, explique-t-elle. Je m'occuperai de mon autre bras après.

Elle ferme les yeux. Elle a l'air épuisée.

Je tends la main pour éteindre l'eau et me lève. Je retire mes chaussures et mon tee-shirt, mais garde mon pantalon.

— Pousse-toi un peu.

Elle s'exécute. J'entre dans la baignoire et m'assois derrière elle, une jambe de chaque côté de son corps. Elle se laisse aller contre mon torse. J'attrape le gant et le fais courir sur le bras qu'elle était trop fatiguée pour laver.

— Tu es fou, me souffle-t-elle d'une petite voix.

Je l'embrasse sur le haut de la tête.

— Toi aussi.

Sans un mot, je continue de faire sa toilette. Elle reste appuyée contre moi jusqu'à ce que je lui demande de se pencher pour que je puisse m'occuper de son dos. J'applique un peu plus de savon sur le gant et rends mes gestes encore plus doux. Elle a tellement de bleus que j'ai peur de lui faire mal.

— Tu ne t'es pas ratée. Tu as mal au dos ?

— J'ai mal partout.

Je la nettoie le plus tendrement possible. Je ne veux pas aggraver les choses. Une fois que j'ai lavé la moindre parcelle de sa peau, je me penche en avant pour déposer un baiser sur un hématome. Puis un autre, et un autre, et encore un autre. J'embrasse toutes les parties de son dos qui la font souffrir. Quand elle s'appuie de nouveau contre mon torse, je soulève l'un de ses bras pour lui faire subir le même sort. Le deuxième y

— passe également. Quand j'ai embrassé tous les bleus que j'ai pu trouver, je repose son bras dans l'eau.

— Voilà. Comme neuve ! lui dis-je.

Je la serre contre moi et l'embrasse sur la joue. Elle ferme les yeux. On reste assis ainsi un instant.

— Ce n'est pas comme ça que j'imaginai notre premier bain ensemble, fait-elle. J'éclate de rire.

— Ah bon ? Moi si. Avec mon pantalon et tout.

Elle prend une grande inspiration, puis la relâche et penche la tête en arrière pour me regarder dans les yeux.

— Je t'aime, Will.

Je l'embrasse sur le front.

— Dis-le encore une fois.

— Je t'aime, Will.

— Encore.

— Je t'aime.

Lake sort de l'hôpital aujourd'hui, cinq jours après l'accident. Heureusement, comme hier était un lundi, j'ai pu m'occuper des formalités auprès des assurances. La Jeep de Lake a été complètement détruite. L'état de ma voiture n'est pas catastrophique, mais on m'en a fourni une autre de location en attendant qu'elle soit réparée.

Le Dr Bradshaw est très satisfait des progrès de Lake. Il faudra qu'elle revienne le voir dans deux semaines. En attendant, il lui a ordonné de rester alitée. Lake est contente : elle va dormir tous les soirs dans mon lit, qu'elle trouve super confortable. Moi aussi, je suis excité, parce qu'elle va rester chez moi pendant deux semaines entières.

Finalement, je lui ai fait arrêter les cours pour le semestre. Elle m'en a voulu, mais elle n'a pas besoin du stress supplémentaire que représente la fac. Je lui ai dit qu'il fallait qu'elle se concentre sur sa guérison. Je m'accorde encore une semaine de vacances. À partir de lundi, si elle va bien, je compte retourner en cours. Pour l'instant, il nous reste presque une semaine à ne rien faire à part regarder des films à la télé et manger des cochonneries.

\*

\* \*

Kel et Caulder apportent leur assiette dans le salon et la posent sur la table basse à côté de la mienne. Comme Lake est allongée sur le canapé, on dîne tous dans le salon

plutôt que dans la salle à manger.

— C'est l'heure de « galères et petits bonheurs » ! s'écrie Caulder.

Il croise les jambes et se met sur le côté de la table basse, histoire de former un demi-cercle dans lequel Lake est incluse.

— Ma galère, c'est que je dois retourner à l'école demain. Mon bonheur, c'est que Lake est enfin rentrée à la maison.

Elle sourit.

— Oh, merci, Caulder. C'est adorable, répond-elle.

— À mon tour, dit Kel. Ma galère, c'est que je dois retourner à l'école demain. Mon bonheur, c'est que Lake est enfin rentrée à la maison.

Elle fronce le nez.

— Copieur.

Je ris.

— Eh bien, moi, ma galère, c'est que ma copine m'a forcé à louer cinq films avec Johnny Depp. Et mon petit bonheur, c'est ça.

Je me penche pour l'embrasser sur le front. Ce soir, ni Kel ni Caulder n'émettent la moindre objection. Ils commencent à avoir l'habitude... à moins qu'ils ne soient simplement soulagés qu'elle soit rentrée à la maison.

— Ma galère est évidente : j'ai des agrafes dans la tête, dit Lake.

Elle me regarde en souriant, avant de se tourner vers Kel et Caulder pour les observer manger.

— Et ton petit bonheur ? demande Caulder, la bouche pleine.

Lake le dévisage un moment.

— Vous, répond-elle. C'est vous trois.

Le silence se fait. Puis Caulder attrape une frite et la lui jette dessus.

— C'était niais, rétorque-t-il.

Kel s'empare aussi d'une frite et l'attaque à son tour.

— Salut ! fait Kiersten en passant la porte. Désolée pour le retard.

Elle se dirige directement vers la cuisine. Je ne savais même pas qu'elle était censée venir. Elle va encore devoir se contenter de pain.

— Tu as besoin d'aide ? je lui demande.

Elle n'a qu'un seul bras valide pour l'instant, mais elle a l'air de bien se débrouiller.

— Non. Ça va.

Elle ramène son assiette dans le salon et s'assoit par terre. On la regarde, bouche bée, mordre dans un morceau de poulet.

— Oh, mon Dieu, c'est trop bon, s'exclame-t-elle.

Elle avale le reste d'une traite.

— Kiersten, c'est de la viande. Tu es en train de manger de la viande, lui dis-je.  
Elle hoche la tête.

— Je sais. C'est trop bizarre. Depuis que vous êtes rentrés, j'avais hâte de venir vous voir pour pouvoir en goûter. (Elle prend une nouvelle bouchée.) C'est le paradis, dit-elle en mâchant. (Elle se lève d'un bond et retourne dans la cuisine.) Et avec du ketchup, ça donne quoi ?

Elle rapporte la bouteille et en met sur son assiette.

— Pourquoi ce revirement soudain ? lui demande Lake.

Kiersten avale sa bouchée.

— Au moment où on allait percuter ce camion... la seule chose à laquelle je pensais, c'était que j'allais mourir et que je n'avais jamais goûté de viande. C'était mon seul regret.

On éclate tous de rire. Elle attrape même mon assiette pour me piquer mon poulet.

— Will, tu viendras quand même pour le jour des papas, jeudi ? me demande Caulder.

Lake se tourne vers moi.

— Le jour des papas ?

— Je ne sais pas, Caulder. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de laisser Lake toute seule, lui dis-je.

— Le jour des papas ? Qu'est-ce que c'est ? répète Lake.

— C'est pour que les papas voient l'école, répond Kiersten. Ils organisent un déjeuner. Les enfants peuvent manger avec leur père dans le gymnase. Le jour des mamans, c'est le mois prochain.

— Et les enfants qui n'ont pas de papa ? Qu'est-ce qu'ils sont censés faire ? Ce n'est pas juste.

— Les enfants qui n'ont pas de papa y vont avec Will, dit Kel.

Lake se tourne de nouveau vers moi. Elle n'aime pas qu'on lui cache des choses.

— J'ai demandé à Kel si je pouvais aussi manger avec lui, lui dis-je.

— Tu peux manger avec moi aussi ? demande Kiersten. Mon père ne rentre pas avant samedi.

Je hoche la tête.

— Si je viens. Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Vas-y, dit Lake. Je me débrouillerai. Il faut que tu arrêtes de me mater comme ça.

Je me penche pour l'embrasser.

— Mais tu es mon petit cœur, je rétorque.

Je ne sais pas d'où vient l'attaque, peut-être des trois côtés à la fois, mais une rafale de frites me frappe soudain à la tête.

\*  
\*   \*  
\*

J'aide Lake à s'allonger dans le lit avant de la border.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Non, merci.

Après avoir éteint la lumière, je me dirige de l'autre côté du lit et me glisse à l'intérieur. Je m'approche d'elle et pose la tête sur son oreiller, pendant que mon bras vient l'entourer. La prochaine fois qu'elle verra le docteur, il lui enlèvera ses bandages. Elle a vraiment peur qu'on lui ait coupé trop de cheveux. Je ne cesse de lui dire de ne pas s'inquiéter. Je suis sûr qu'ils n'en ont pas coupé tant que ça et de toute façon, sa blessure est à l'arrière de la tête : ça ne se verra pas.

Elle a mal quand elle est allongée sur le dos, aussi elle s'étend sur le côté, face à moi. Ses lèvres sont tellement proches des miennes que je me sens obligé de les embrasser. Après, je repose la tête sur son oreiller et recoiffe ses cheveux derrière son oreille.

La semaine qui vient de s'écouler a été un véritable enfer. Autant psychologiquement que physiquement. Mais surtout psychologiquement. J'ai été à deux doigts de la perdre. À ça. Parfois, quand le silence se fait, mon esprit vagabonde, imagine que je l'ai vraiment perdue, se demande ce que j'aurais fait. Alors je me force à revenir au présent et à me rappeler qu'elle va bien. Que tout le monde est sain et sauf.

Je ne croyais pas que ce soit possible, et pourtant, les épreuves que l'on a traversées ces derniers mois ont encore fait croître mon amour pour Lake. Je ne conçois plus la vie sans elle. Je repense à la vidéo que Sherry m'a montrée et à ce que Jim lui a dit : « Quand tu es apparue, tu as réveillé mon âme. »

C'est exactement ce qui s'est passé avec Lake. Elle a réveillé mon âme.

Je me penche vers elle pour l'embrasser, un peu plus longtemps cette fois. Mais pas trop. Elle a encore l'air tellement fragile.

— C'est nul, se plaint-elle. Tu te rends compte à quel point ça va être dur de partager le même lit que toi ? Tu es sûr qu'il a parlé d'un mois entier ? Il va falloir qu'on se retienne pendant tout ce temps ?

— Techniquement, il a dit « quatre semaines », je réponds en lui caressant le bras. On peut suivre ses instructions à la lettre... ça nous fera gagner quelques jours.

— Tu vois ? Tu aurais dû sauter sur l'occasion, la dernière fois. Maintenant, il faut qu'on attende encore quatre semaines ! s'exclame-t-elle. Et combien de semaines au

total ?

— Soixante-cinq, je réponds du tac au tac. Pas que je compte... Et dans quatre semaines, on sera le 28 février. Pas que je compte non plus...

Elle rit.

— Le 28 février ? Ce sera un mardi. Qui a envie de perdre sa virginité un mardi ? Ce serait mieux le vendredi précédent. Le 24 février. On demandera encore une fois à tes grands-parents de garder Kel et Caulder.

— Pas question. Quatre semaines. Ordre du médecin, lui dis-je. On n'a qu'à passer un marché. Je redemanderai à mes grands-parents de garder les garçons si on arrive à se retenir jusqu'au 2 mars. Le vendredi après les quatre semaines.

— Le 2 mars est un jeudi.

— C'est une année bissextile.

— Pff ! D'accord. Le 2 mars, concède-t-elle. Mais cette fois, je veux une suite. Et une grande.

— Adjugé.

— Avec des chocolats. Et des fleurs.

— Adjugé aussi.

Je lève la tête de son oreiller pour l'embrasser, puis lui tourne le dos.

— Et une corbeille de fruits. Avec des fraises.

— Adjugé, je répète.

Je rabats les couvertures sur mon visage en bâillant.

— Et je veux aussi un de ces peignoirs d'hôtel tout moelleux. Un chacun. Comme ça, on les portera tout le week-end.

— Tout ce que tu veux, Lake. Maintenant, dors. Tu as besoin de te reposer.

Elle dort depuis cinq jours. Pas étonnant qu'elle soit en pleine forme. Moi, par contre, je n'ai pratiquement pas fermé l'œil. J'ai eu du mal à ne pas m'endormir debout, aujourd'hui. Ça fait du bien d'être de retour chez soi, dans son lit. C'est encore mieux avec Lake près de moi.

— Will ? murmure-t-elle.

— Oui ?

— J'ai envie de faire pipi.

— Tu es sûre que ça va aller ?

Ça fait dix fois que je pose la question à Lake ce matin.

— Mais oui, répond-elle.

Elle brandit son portable pour me montrer qu'elle l'a à proximité.



— Très bien. Sherry est chez elle si tu as besoin d'elle. Je reviens dans une heure ; le déjeuner ne devrait pas durer trop longtemps.

— Ça ira, mon cœur. C'est promis.

Je dépose un baiser sur son front.

— Je sais.

Je le sais vraiment. Elle va très bien. Elle est tellement focalisée sur sa convalescence qu'elle en fait beaucoup trop. Y compris des choses qu'elle ne devrait pas faire toute seule. C'est pour ça que je m'inquiète. Sa volonté infailible, dont je suis tombé amoureux, m'agace parfois au plus haut point.

Quand j'entre dans le gymnase, je cherche tout de suite les garçons du regard. Caulder me fait signe de la main. Je le rejoins à sa table.

— Où sont Kel et Kiersten ? je lui demande en m'asseyant.

— Mme Brill ne les a pas autorisés à venir, répond-il.

— Pourquoi ?

Aussitôt, je relève la tête à la recherche de la principale.

— Elle a dit que ce déjeuner leur servait de prétexte pour être dispensés de la permanence. Elle les a obligés à aller à la cantine normale à 10 h 45. Kel lui a dit que tu serais furieux.

— Kel a eu raison. Je reviens tout de suite.

Une fois hors du gymnase, je tourne à gauche en direction de la cantine. Quand j'entre, le brouhaha agresse aussitôt mes tympans. Parfois, j'oublie à quel point les enfants peuvent être bruyants. Et j'avais aussi oublié que j'avais mal à la tête. J'observe les tables, mais il y a tellement d'enfants que je n'arrive pas à les repérer. J'approche une dame qui a l'air de surveiller le repas.

— Pouvez-vous me dire où se trouve Kel Cohen ? je lui demande.

— Qui ? fait-elle. Il y a trop de bruit. Je ne vous entends pas.

Je répète, plus fort cette fois.

— Kel Cohen !

Elle me désigne une table au bout de la pièce. Kel m'aperçoit de loin et me fait signe de la main. Kiersten est assise à côté de lui, en train d'essuyer son tee-shirt avec un tas de serviettes humides. Quand j'arrive près d'eux, ils se lèvent.

— Qu'est-il arrivé à ton tee-shirt ? je demande à Kiersten.

Elle jette un coup d'œil en coin à Kel et secoue la tête.

— Des garçons stupides, répond-elle en désignant la table en face de la leur.

Il y a trois garçons qui ont l'air légèrement plus vieux que Kiersten et Kel. Ils sont en train de rigoler.

— Est-ce qu'ils t'ont fait quelque chose ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Comme d'habitude. Si ce n'est pas du chocolat au lait, c'est de la compote de pomme. Ou du gâteau. Ou de la gelée.

— Ouais, en général, c'est plutôt de la gelée, acquiesce Kel.

— Ne t'en fais pas, Will. Je suis habituée, maintenant. J'ai toujours des affaires de rechange dans mon sac, au cas où.

— Ne pas m'en faire ? Pourquoi est-ce que personne n'intervient, au juste ? Tu en as parlé à un professeur ?

Elle hoche la tête.

— Ils ne les prennent jamais en flagrant délit. C'est de pire en pire depuis l'exclusion des garçons. Maintenant, les autres s'assurent que personne ne regarde avant de me jeter des trucs dessus. Mais ce n'est pas grave, Will. Je te jure. J'ai Abby, Kel et Caulder. Je n'ai pas besoin d'autres amis.

Je suis en colère. Je n'arrive pas à croire qu'elle doive supporter ça tous les jours ! Je me tourne vers Kel.

— Montre-moi celui dont Caulder parlait. Le trou du cul ? (Kel me désigne le garçon assis en bout de table.) Attendez-moi ici.

Je me tourne et me dirige vers la table du fameux trou du cul. Tandis que je m'approche, leurs rires se dissipent pour laisser place à de l'incertitude. J'attrape une chaise vide, la retourne et m'assois à califourchon dessus, face à lui.

— Salut, lui dis-je.

Il me dévisage un instant, avant de regarder ses amis.

— Je peux vous aider ? me demande-t-il d'un air sarcastique.

Ses amis éclatent de rire.

— Eh bien oui, pour tout te dire, tu peux, je lui réponds. Comment t'appelles-tu ?

Il rit encore. Il joue le rôle de la terreur de douze ans à merveille. Reece était un peu comme lui à son âge. Malheureusement, son visage trahit son inquiétude.

— Mark, dit-il.

— Alors salut, Mark. Je m'appelle Will. (Quand je lui tends la main, il la serre à contrecœur.) Maintenant qu'on s'est présentés officiellement, je crois qu'on peut être honnêtes l'un envers l'autre. Est-ce que tu peux faire ça, Mark ? Est-ce que tu es assez fort pour supporter un peu de franchise ?

Il a un rire nerveux.

— Bien sûr que je suis assez fort !

— Génial. Tu vois la fille, là-bas ?

Je lui montre Kiersten du doigt. Mark la regarde par-dessus mon épaule, puis hoche la tête.

— Je vais être sincère avec toi. Cette fille est importante pour moi. Très importante. Et quand on s'en prend aux gens qui sont importants pour moi, je ne réagis pas très bien. On peut même dire que je m'emporte vite. (Je rapproche davantage ma chaise de lui et le regarde droit dans les yeux.) Bon, maintenant qu'on a décidé d'être honnêtes l'un envers l'autre, il faut que tu saches que j'ai été prof. Tu sais pourquoi je ne le suis plus, Mark ?

À présent, il ne sourit même plus. Il secoue la tête.

— Je ne suis plus prof parce que l'un de mes trous du cul d'élèves s'en est pris à quelqu'un de très important pour moi. Ça s'est mal terminé.

Les trois garçons me dévisagent, les yeux grands ouverts.

— Tu peux prendre ça comme une menace, si le cœur t'en dit, Mark. Mais très sincèrement, je n'ai pas la moindre intention de te faire du mal. Après tout, tu n'as que douze ans. Par principe, je ne m'attaque jamais aux moins de quatorze ans. Mais laisse-moi te dire un truc : ta façon de tyranniser tes camarades ? des filles, en plus ? des filles plus jeunes que toi ? (Je secoue la tête, dégoûté.) Ça montre l'être humain pathétique que tu vas devenir. Et ce n'est pas le pire. (Je me tourne vers ses amis.) Le pire, ce sont ceux qui te suivent. Parce que quelqu'un d'assez faible pour faire d'une personne aussi minable que toi un meneur est encore plus pitoyable.

Je souris à Mark.

— Ravi de t'avoir rencontré.

Je me lève et remets la chaise en place, puis pose les mains à plat sur la table, juste devant lui.

— Tu auras de mes nouvelles.

Je les regarde dans les yeux les uns après les autres tout en reculant. Une fois arrivé près de Kel et Kiersten, je me tourne vers eux.

— Allez, venez. Caulder nous attend.

De retour dans le gymnase, on s'installe tous les trois à la table de Caulder. Moins de deux minutes plus tard, Mme Brill nous approche d'un air rageur. Avant qu'elle n'ait le temps d'ouvrir la bouche, je me lève et lui tends la main.

— Madame Brill ! je m'exclame, tout sourire. C'est vraiment très gentil de votre part de laisser les garçons et Kiersten manger avec moi aujourd'hui. Je suis très touché que vous reconnaissiez qu'il existe en ce monde des familles qui sortent du schéma traditionnel. Cela signifie beaucoup pour nous. J'aime ces enfants comme s'ils étaient les miens. Votre volonté de respecter le lien qui nous unit alors que je suis un père atypique en dit long sur votre personnalité. Je voulais simplement vous dire « merci ».

Mme Brill me lâche la main et recule. Elle observe Kiersten et Kel avant de revenir vers moi.

— Tout le plaisir est pour moi, dit-elle. J'espère que vous apprécierez le déjeuner. Elle s'éloigne sans un mot de plus.

— Eh bien, fait Kel. Ça, c'était mon petit bonheur de la journée !

## Jeudi 16 février

*Plus qu'un jour...*

— Alors ? Quelle est l'étendue des dégâts ? demande Lake au Dr Bradshaw.

— Sur quoi ? Toi ?

Il rit tandis qu'il défait lentement les bandages de sa tête.

— Sur mes cheveux, répond-elle. Vous m'en avez enlevé beaucoup ?

— Eh bien, il a fallu qu'on incise ton crâne, tu sais ? On a essayé de garder le plus de cheveux possible, mais on a dû faire face à une décision difficile... C'était tes cheveux ou ta vie.

Je ris.

— Alors je suppose que je vous pardonne.

Dès qu'on revient de chez le docteur, Lake se précipite sous la douche pour se laver les cheveux. Comme ça ne me gêne plus de la laisser seule, j'en profite pour aller chercher les garçons à l'école. Ce n'est qu'une fois là-bas que je me souviens que le spectacle de l'école a lieu le lendemain et que les élèves qui y participent sont censés rester plus longtemps pour s'entraîner. Kiersten et Caulder se sont inscrits tous les deux, mais ils ont refusé de nous dire ce qu'ils allaient présenter. J'ai donné une copie de tous mes poèmes à Kiersten. Elle m'a dit qu'elle en avait besoin pour ses recherches. Je n'ai pas voulu la contredire. On ne contredit pas Kiersten.

Quand les garçons et moi, on rentre enfin à la maison, Lake est toujours dans la salle de bains. Je sais qu'elle en a marre que je la materne, mais je vais quand même m'assurer qu'elle va bien. Elle y est enfermée depuis longtemps ; ça m'inquiète. Lorsque

je frappe à la porte, elle me demande de partir. Elle paraît abattue. Pas question que je lui obéisse.

— Lake, ouvre la porte, lui dis-je.

J'appuie sur la poignée, mais c'est fermé à clé.

— Will, j'ai besoin d'un moment toute seule, fait-elle en reniflant.

Elle pleure.

— Lake. Ouvre cette porte !

Maintenant, je suis vraiment alarmé. Je sais à quel point elle peut être têtue, et si elle s'est fait mal, elle essaiera de me le cacher. Je tambourine sur la porte et essaie de nouveau de l'ouvrir. Elle ne répond pas.

— Lake !

La poignée s'abaisse enfin. La porte s'ouvre lentement. Lake a les yeux rivés à terre et elle est en larmes.

— Je vais bien, dit-elle piteusement. (Elle s'essuie les yeux avec un morceau de papier toilette.) Il faut vraiment que tu arrêtes de paniquer, Will.

J'entre dans la salle de bains pour la prendre dans mes bras.

— Pourquoi est-ce que tu pleures ?

Elle se libère en secouant la tête, puis s'assoit sur une chaise devant le miroir.

— C'est idiot, avoue-t-elle.

— Tu as mal quelque part ? C'est ta blessure ?

Elle secoue la tête et s'essuie de nouveau les yeux. Levant le bras, elle retire l'élastique qui retient ses cheveux. Ils tombent sur ses épaules.

— C'est mes cheveux.

*Ses cheveux.* Elle pleure à cause de ses putains de cheveux ! Rassuré, je recommence à respirer normalement.

— Ça repoussera, Lake. Ce n'est pas grave.

Je viens me poster derrière elle et fais passer ses cheveux derrière son dos. Une partie de son crâne, à l'arrière, a été rasée. Elle ne peut pas être recouverte, parce qu'elle est vraiment en plein milieu. Je fais glisser mes doigts dessus.

— Tu serais très mignonne avec les cheveux courts. Attends qu'ils repoussent un peu et tu pourras aller chez le coiffeur.

Elle secoue la tête.

— Ça va prendre une éternité. Je n'irai nulle part comme ça. Il est hors de question que je sorte de la maison pendant au moins un mois, dit-elle.

Je sais qu'elle ne le pense pas vraiment, mais je n'aime pas la voir dans cet état.

— Moi, je trouve ça très beau, lui dis-je en caressant sa cicatrice. C'est ce qui t'a sauvé la vie.

Je baisse le bras pour ouvrir le placard devant elle, sous le lavabo.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'as pas intérêt à me couper les cheveux.

J'en sors la boîte noire qui contient mon rasoir électrique.

— Je n'en avais pas l'intention.

Après l'avoir branché, je retire la protection et le mets en marche. Puis, je le fais courir contre mon crâne, derrière ma tête, en un geste rapide. Quand j'ai terminé, je retire mes cheveux du rasoir et les jette à la poubelle.

— Voilà. Maintenant, on est assortis, lui dis-je.

Elle se retourne vivement sur son siège.

— Will ! Ça ne va pas ? Pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

— Ce ne sont que des cheveux, mon cœur.

Je lui souris.

Elle porte de nouveau le morceau de papier toilette à ses yeux et observe notre reflet dans le miroir. Alors, elle secoue la tête en riant.

— Tu es ridicule, dit-elle.

— Toi aussi.

Mis à part son rendez-vous chez le docteur, ce soir, c'est la première fois que Lake sort de la maison. Sherry gardera les garçons pendant quelques heures après le spectacle pour qu'on puisse s'offrir un moment à deux. Bien sûr, quand je le lui ai dit, Lake s'est mise en colère. « Tu ne me demandes jamais mon avis », a-t-elle marmonné. Alors j'ai dû me mettre à genoux pour lui demander de sortir avec moi. Cette fois encore, je ne lui ai rien révélé. Elle n'a pas la moindre idée de ce que je lui ai préparé. Pas la moindre.

Quand on arrive dans la salle de spectacle de l'école, Eddie et Gavin sont déjà là, avec Sherry et David. Je laisse Lake s'asseoir près d'Eddie tandis que je prends le siège à côté de Sherry. Lake a réussi à coiffer ses cheveux en une queue-de-cheval qui cache une grande partie de sa cicatrice. Je n'ai pas cette chance.

— Hmm... Will ? C'est une nouvelle mode et je ne suis pas au courant ? demande Sherry en voyant ma tonsure.

Lake rit.

— Tu vois ? Je t'avais dit que tu étais ridicule.

Sherry se penche vers moi pour me murmurer à l'oreille.

— Tu peux me donner un indice sur ce que va faire Kiersten ce soir ?

Je hausse les épaules.

— Elle ne me l'a pas dit, mais je pense qu'il s'agit d'un poème. Elle ne vous l'a pas lu ?

Sherry et David secouent tous les deux la tête.

— Elle est restée très mystérieuse, répond David.

— Caulder aussi, leur dis-je. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il compte faire. Je ne savais même pas qu'il avait un talent particulier.

Le rideau s'ouvre. Mme Brill avance vers le micro et ouvre la soirée en expliquant le concept. Chaque fois qu'un enfant apparaît, un parent différent vient se placer devant la scène avec une caméra. Pourquoi est-ce que je n'ai pas pris la mienne ? Je suis un imbécile. Un vrai parent y aurait pensé. Lorsque Kiersten est appelée, Lake sort une caméra de son sac. Évidemment.

Mme Brill présente Kiersten. Elle n'a pas l'air stressée. C'est vraiment une version miniature de Sherry. Un petit sac pend de son bras plâtré. De son autre main, elle baisse le micro.

— Ce que je vais faire ce soir s'appelle un slam. C'est un type de poésie que m'a fait découvrir un ami cette année. Merci, Will.

Je souris.

Kiersten prend une grande inspiration.

— Mon poème s'appelle « Papillon ».

J'échange un regard avec Lake. Je sais qu'elle pense la même chose que moi, c'est-à-dire : « oh non ».

Papillon.

Quel mot magnifique.

Quelle créature magique.

Magique comme les **mots** cruels

Qui s'échappent de vos **lèvres**,

Comme la **nourriture** qui s'échappe de vos **mains**...

Est-ce qu'après, vous vous sentez **mieux** ?

Est-ce qu'après, vous vous sentez **bien** ?

Est-ce qu'en vous en prenant à une **petite fille**,

Vous avez l'impression d'être un **homme** ?

Cette fois, je vais vous **tenir tête**

Comme j'aurais **dû** le faire depuis le **début**.

Je ne supporterai plus vos **papillons**.

C'est **terminé**.



Kiersten fait glisser le sac de son bras et l'ouvre. Elle en extrait une poignée de papillons en papier. Après avoir décroché le micro de son socle, elle descend les marches de la scène tout en continuant de parler.

— J'aimerais donner aux autres ce que les autres m'ont donné. (Elle s'approche de Mme Brill et lui tend un papillon.) *Papillon*, madame Brill.

La principale accepte son offrande en souriant. Lake éclate de rire. Je lui donne un coup de coude pour qu'elle se taise. Kiersten continue sa ronde, distribuant des papillons à plusieurs élèves, dont les trois auxquels j'ai parlé au déjeuner.

Papillon, Mark.

Papillon, Brendan.

Papillon, Colby.

Quand elle a terminé, elle remonte sur scène et remet le micro en place.

J'ai quelque chose à vous dire.

Je ne parle pas des caïds

Ni de leurs victimes.

Je parle de ceux qui regardent sans rien faire,

De ceux qui n'interviennent pas quand on pleure,

De ceux qui... tournent la tête.

Après tout, ce n'est pas vous qui devez vivre avec ça,

Ce n'est pas vous que l'on martyrise

Et ce n'est pas vous, non plus, qui êtes malpolis.

Ce n'est pas votre main qui jette cette nourriture,

Mais... c'est votre bouche qui ne dit rien,

Ce sont vos jambes qui n'accourent pas,

C'est votre main qui ne se tend pas,

C'est votre cœur

Qui n'en a rien à foutre.

Alors pour vous-mêmes,

Pour vos amis,

Je vous mets au défi de devenir quelqu'un

Qui n'abandonnera jamais.

N'abandonnez pas.

Ne les laissez pas gagner.

Dès que le mot « foutre » est prononcé, Mme Brill avance vers la scène, furieuse. Heureusement, Kiersten a terminé son poème et s'éclipse avant que la principale ne lui mette la main dessus. Le public est sous le choc. Du moins, la majorité. Notre rangée s'est levée pour lui faire une *standing ovation*.

Quand on se rassoit, Sherry me murmure à l'oreille :

— Je n'ai pas tout compris à ces histoires de papillons, mais le reste était très bien.

— Oui, c'est vrai, j'acquiesce. C'était papillon de bien.

Lorsque Caulder entre sur scène, il a l'air nerveux. J'ai le trac pour lui. Lake aussi. Dommage qu'il ne soit pas venu me voir avant : j'aurais pu lui donner des conseils. Lake fait zoomer la caméra et se concentre sur Caulder. Je prends une grande inspiration, en espérant qu'il va aller jusqu'au bout sans le moindre juron. Mme Brill nous a déjà à l'œil. Caulder s'approche du micro et dit :

— Je m'appelle Caulder. Je vais aussi faire un slam ce soir. Il s'appelle « Galères et petits bonheurs ».

Et c'est reparti !

J'ai eu **beaucoup** de galères dans ma vie.

**Beaucoup.**

Mes parents sont morts il y a quatre ans,

Quand j'en avais sept.

À mesure que les jours passent,

Je me souviens **de moins en moins** d'eux.

Ma mère, par exemple...

Je me souviens qu'elle **chantait**.

Elle était **tout le temps** de bonne humeur,

**Tout le temps** en train de danser.

À part les photos que j'ai vues d'elle,

Je ne me souviens pas vraiment de son visage.

Ni de son **parfum**

Ni de sa **voix**.

Quant à mon **père**...

Je m'en souviens **un peu plus**,

Mais seulement parce que je pensais

Que c'était l'homme le plus exceptionnel de la terre.

Il était **intelligent**.

Il avait réponse à **tout**.

Et il était **fort**.

Et il jouait de la **guitare**.

J'adorais écouter la musique qui montait du salon, Allongé dans mon lit, le soir.

C'est ce qui me manque **le plus**.

Sa **musique**.

Après leur mort, je suis allé vivre avec ma grand-mère Et grand-Paul.

Ne vous méprenez pas... **j'adore** mes grands-parents.

Mais ma **maison** encore plus.

Parce qu'elle me les **rappelait**.

Ma mère et mon père.

Cette année-là, mon frère venait de commencer la fac.

Il savait à quel point je voulais rentrer à la maison.

Il savait à quel point c'était **important** pour moi,

Alors, il l'a **fait**.

Comme je n'avais que sept ans à l'époque,

Je l'ai laissé faire.

Je l'ai laissé abandonner **sa vie**

pour me ramener à la maison.

Pour que j'arrête d'être aussi **triste**.

Si c'était à refaire, je **l'empêcherais**

De me prendre avec lui.

Il méritait une chance, lui aussi.

Une **chance** d'être **jeune**.

Mais des fois, quand on a sept ans,

On ne voit pas le monde en **3D**.

Alors,

Je dois **beaucoup** à mon frère.

Beaucoup de « **merci** »

Beaucoup de « **pardon** »

Beaucoup de « **je t'aime** »

Je te dois **beaucoup**, Will,

Pour avoir rendu les **galères** de ma vie

Un peu moins **galères**.

Et mon **petit bonheur** ?

Mon **petit bonheur**, c'est ça.

Je me demande si on peut trop pleurer. Si c'est le cas, j'arrive sûrement à la fin de mon quota, ce mois-ci. Je me lève, passe devant Sherry et David, puis sors de la rangée. Quand Caulder descend les marches de la scène, je le prends dans mes bras et le serre plus fort que jamais.

— Je t'aime, Caulder.

On ne reste pas pour la remise des prix. Les enfants sont excités à l'idée de passer la soirée avec Sherry et David. Ils sont pressés de partir. Kiersten et Caulder ne semblent pas particulièrement curieux de connaître le nom des vainqueurs. Ça me rend fier. Après tout, je rabâche la citation d'Allan Wolf à Kiersten chaque fois que je lui donne des conseils sur la poésie : « L'important, ce ne sont pas les notes ; l'important, c'est la poésie. »

Une fois que David et Sherry sont partis avec les garçons, Lake et moi nous dirigeons vers la voiture. Je lui ouvre la portière.

— Où est-ce qu'on va manger ? J'ai faim, dit-elle.

Je ne réponds pas. Je referme sa porte et fais le tour de la voiture jusqu'au côté conducteur. Puis, je me penche par-dessus mon siège pour attraper deux sacs en plastique sur le sol, à l'arrière. Je lui en tends un.

— On n'a pas le temps de s'arrêter pour manger. Je nous ai fait des sandwichs au fromage.

Tout sourire, elle sort son sandwich et son soda du sac. À son expression, je vois qu'elle se souvient. J'espérais que ça lui rappellerait quelque chose.

— Est-ce qu'il faut vraiment que je le mange ? demande-t-elle avec une mine de dégoût. Ça fait combien de temps qu'ils sont dans la voiture ?

Je ris.

— Deux heures, au maximum. C'est juste pour la galerie, de toute façon. (Je lui prends le sandwich des mains et le jette sur la banquette arrière.) On a pas mal de route, je continue. Je connais un jeu pour passer le temps ; ça s'appelle « tu préfères ». Tu connais ?

Elle hoche la tête en souriant.

— J'y ai déjà joué, une fois. Avec un mec vraiment canon. Mais c'était il y a longtemps. Commence. Ça me rafraîchira la mémoire.

— D'accord, mais avant, je dois faire quelque chose. (J'ouvre la boîte à gants et en sors un bandeau.) Notre destination est une surprise. Il faut que tu enfiles ça.

— Tu veux me bander les yeux ? Sérieusement ?

Elle pousse un soupir, mais se penche quand même vers moi. Je lui attache le bandeau derrière la tête et l'ajuste sur ses yeux.

— Voilà. Ne triche pas.

Je mets le moteur en route, puis sors du parking avant de poser la première question.

— Bon. Tu préférerais que je ressemble à Hugh Jackman ou à George Clooney ?

— À Johnny Depp, rétorque-t-elle.

Elle a répondu un peu trop vite à mon goût.

— Bordel, Lake ! Tu étais censée dire « Will » ! Tu es censée dire que tu préfères que je ne ressemble qu'à moi-même !

— Tu ne faisais pas partie des choix, dit-elle.

— Johnny Depp non plus !

Elle rit.

— À mon tour. Tu préfères roter tout le temps, de façon incontrôlable, ou aboyer chaque fois que tu entends le mot « le » ?

— Aboyer ? Comme un chien ?

— Oui.

— Roter, je réponds.

— Quelle horreur ! (Elle grimace.) Je supporterais que tu aboies, mais que tu rotes tout le temps, je n'en suis pas sûre.

— Alors, je change de réponse. Encore à moi. Tu préfères être enlevée par des extraterrestres ou suivre Nickelback en tournée ?

— Être enlevée par les Avett Brothers.

— Ce n'est pas dans les choix.

Elle rit.

— D'accord, les extraterrestres, alors. Tu préfères être riche et vieux avec un an à vivre ou jeune et pauvre avec cinquante ans devant toi ?

— Je préfère être Johnny Depp.

Elle rit.

— Tu es nul à ce jeu, me taquine-t-elle.

Je lui prends la main et entrelace nos doigts. Elle est adossée à son siège, joyeuse, sans la moindre idée de l'endroit vers lequel on se dirige. Elle va m'en vouloir... mais pas très longtemps, je l'espère. Je continue de faire des tours du quartier pendant qu'on poursuit notre petit jeu. Très sincèrement, je pourrais m'amuser à cela toute la nuit... mais je finis par me garer à notre destination. Je sors de la voiture d'un bond, puis lui ouvre la portière et l'aide à se lever.

— Prends mes mains. Je vais te guider.

— Tu me rends nerveuse, Will. Pourquoi est-ce que tu restes toujours aussi mystérieux lors de nos rendez-vous ?

— Je ne suis pas mystérieux, j'aime te surprendre, c'est tout. Encore un peu et je t'enlèverai ton bandeau.

On entre à l'intérieur et je la place à l'endroit exact où je la veux. Je ne peux m'empêcher de sourire, en sachant pertinemment comment elle va réagir.

— Je vais te l'enlever, mais d'abord, souviens-toi à quel point tu m'aimes, d'accord ?

— Je ne peux rien te promettre, rétorque-t-elle.

D'une main, je défais le nœud qui tient le bandeau. Elle ouvre les yeux et regarde autour d'elle. Pas de doute : elle est en colère.

— Putain, Will ! Tu as encore organisé un rendez-vous chez toi ? Pourquoi est-ce que tu t'entêtes à faire ça ?

Je ris.

— Je suis désolé. (Après avoir jeté le bandeau sur la table basse, je la prends dans mes bras.) C'est juste que certaines choses ne doivent pas être faites sur scène. Certaines choses doivent se dérouler en privé. Celle-ci en fait partie.

— De quoi tu parles ?

Elle semble inquiète.

Je l'embrasse sur le front.

— Assieds-toi. Je reviens tout de suite, dis-je en lui désignant le canapé du doigt.

En attendant, je me rends dans ma chambre et récupère sa surprise dans mon placard. Je la cache dans ma poche avant de retourner dans le salon. J'allume la chaîne hi-fi et mets en boucle « I & Love & You », sa chanson préférée.

— Dis-le-moi tout de suite, avant que je me remette à pleurer... est-ce que ça a un rapport avec ma mère ? Parce que tu avais dit que les étoiles étaient la dernière chose.

— C'était la dernière, promis. (Je m'assois à côté d'elle sur le canapé et lui prends la main. Puis je la regarde droit dans les yeux.) Lake, j'ai quelque chose à te dire. J'aimerais que tu m'écoutes sans m'interrompre, d'accord ?

— Ce n'est pas moi qui ai l'habitude d'interrompre les autres, riposte-t-elle, sur la défensive.

— Tu vois ? Ne fais pas ça.

Elle rit.

— OK. Vas-y, je t'écoute.

Quelque chose cloche. Je n'aime pas la façon dont on est assis. C'est trop formel. Ce n'est pas nous. Je l'attrape par le bras et la jambe et l'attire sur mes genoux. Elle noue

ses jambes derrière mon dos. Les bras autour de mon cou, elle me regarde dans les yeux. Alors que je m'apprête à reprendre la parole, elle parle à ma place :

— Will ?

— Tu m'interromps, Lake.

Avec un sourire en coin, elle prend mon visage entre ses mains.

— Je t'aime, dit-elle. Merci de t'occuper de moi.

Elle s'éloigne du sujet, mais c'est agréable. Je fais remonter doucement mes mains le long de ses bras et les pose sur ses épaules.

— Tu ferais la même chose pour moi, Lake. On est comme ça.

Elle sourit. Une larme coule sur sa joue. Elle n'essaie même pas de la retenir.

— Tu as raison, fait-elle. On est comme ça.

Je prends sa main dans la mienne et la porte à mes lèvres pour en embrasser la paume.

— Lake, je t'aime plus que tout. Tu m'as énormément apporté... au moment où j'en avais le plus besoin. J'aurais voulu que tu saches à quel point j'étais mal avant de te rencontrer. De cette manière, tu te rendrais compte que tu as changé ma vie de façon radicale.

— Je le sais, Will. J'allais mal, moi aussi.

— Tu m'interromps encore.

Elle secoue la tête en souriant.

— Je m'en fous.

Je ris et l'allonge sur le canapé. Je me penche au-dessus d'elle, une main de chaque côté de sa tête.

— Tu sais que tu me frustres vraiment, des fois ?

— C'est une question rhétorique ? Parce que tu viens de me dire que je t'avais interrompu, alors je ne suis pas sûre que tu veuilles que je réponde.

— Mon Dieu, tu es impossible, Lake ! Je ne peux même pas aligner deux phrases !

Elle rit et m'attrape par le col de la chemise.

— Je t'écoute, murmure-t-elle. Promis.

J'ai envie de la croire, mais dès que je reprends la parole, elle presse violemment ses lèvres contre les miennes. Pendant un instant, j'en oublie le but de la soirée. Le goût de sa bouche, la sensation de ses mains qui remontent le long de mon dos me consomment. Je me laisse glisser sur elle et l'autorise à m'éloigner un peu plus du sujet. Après plusieurs minutes de hors-sujet intense, je me libère de son étreinte et me rassois.

— Mince, Lake ! Tu vas me laisser finir, oui ou non ?

Je lui saisis les mains et la tire vers moi pour qu'elle se redresse. Puis je descends du canapé et me mets sur un genou devant elle.

Jusqu'à cet instant, je ne crois pas qu'elle avait compris mes intentions. Son expression trahit une myriade d'émotions : peur, espoir, excitation, appréhension. Autant d'émotions que je partage. Ses mains dans les miennes, je prends une grande inspiration.

— Je t'ai dit que les étoiles étaient le dernier cadeau de ta mère et, techniquement, c'était le cas.

— Attends une minute ! Comment ça, « techniquement » ? demande-t-elle. (Quand je lui adresse un regard agacé, elle se rend compte qu'elle m'a encore interrompu.) Ah oui, pardon.

Elle pose un doigt contre sa bouche pour me promettre qu'elle restera silencieuse.

— Oui, techniquement. Je t'ai dit que les étoiles étaient le dernier cadeau et c'était vrai. Mais ta mère m'a confié une étoile qui n'est pas dans le vase. Elle voulait que je te l'offre quand je serais prêt. Quand tu serais prête. Alors... j'espère que tu l'es.

J'enfouis la main dans ma poche et en sors une étoile. Je la pose dans sa paume pour qu'elle l'ouvre. Quand elle s'exécute, une bague en tombe. En voyant l'alliance de sa mère, Lake hoquette de surprise et porte une main à sa bouche. Je reprends la bague et soulève sa main gauche.

— Je sais qu'on est jeunes, Lake. On a toute notre vie pour se marier. Mais parfois, les événements ne se déroulent pas selon l'ordre attendu. Surtout en ce qui nous concerne. Le fil de nos vies a déraillé il y a bien longtemps.

Elle me tend son annulaire. Sa main tremble... mais la mienne aussi. Je glisse la bague à son doigt. La taille est parfaite. Elle essuie ses larmes de sa main libre, puis dépose un baiser sur mon front. Quand ses lèvres s'approchent un peu trop près des miennes, je suis obligé de franchir la distance et de les embrasser. Elle pose une main à l'arrière de ma tête et glisse du canapé, sur mes genoux. Je perds l'équilibre. On tombe tous les deux à la renverse. Mais elle ne me lâche pas une seconde et nos lèvres ne se quittent pas. C'est le meilleur baiser qu'elle m'ait jamais donné.

— Je t'aime, Will, murmure-t-elle contre mes lèvres. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Je recule légèrement le visage.

— Je n'ai pas terminé, dis-je en riant. Arrête de m'interrompre, papillon ! Je la fais rouler sur le dos et m'appuie sur un coude à côté d'elle.

Elle bat des jambes contre le sol, comme pour faire un caprice.

— Dépêche-toi. Pose-moi la question. Je n'en peux plus !

Je secoue la tête en riant.

— Tu ne comprends pas, Lake, je ne te demande pas de m'épouser...

Avant que j'aie eu le temps de terminer ma phrase, une expression d'horreur apparaît sur son visage. Je pose aussitôt un doigt contre sa bouche pour l'empêcher de



parler.

— Je sais que tu adores qu'on te demande les choses. Tu n'aimes pas qu'on te les dise. Mais moi, je ne te demande pas de m'épouser. (Je m'allonge de nouveau sur elle et me penche le plus possible en avant tout en continuant à la regarder dans les yeux.) Je te dis de m'épouser, Lake... parce que je ne peux pas vivre sans toi.

Elle recommence à pleurer... et à rire. Elle rit, elle pleure, elle m'embrasse, tout en même temps. Moi aussi.

— J'avais tort, dit-elle entre deux baisers. Des fois, les filles aiment bien qu'on ne leur demande pas leur avis.

— Tu es en cloque ? demande Eddie à Lake.

— Non, Eddie. Ça, c'est toi.

On est tous assis dans le salon. Lake n'a pas pu attendre pour l'annoncer à Eddie. Elle l'a appelée aussitôt. Gavin et elle ont rappliqué dans l'heure.

— Ne te méprends pas. Je suis super excitée pour vous. Mais je ne comprends pas. Pourquoi aller aussi vite ? Le 2 mars, c'est dans deux semaines !

Lake me regarde et me fait un clin d'œil. Elle est lovée contre moi, les jambes ramenées sous elle. Je me penche pour l'embrasser. Je l'ai dit : je ne peux pas m'en empêcher.

Lake reporte son attention sur son amie pour lui répondre :

— Pourquoi est-ce que je voudrais un mariage traditionnel, Eddie ? Nos vies n'ont rien de conventionnel. Aucun de nos parents ne sera là. Gavin et toi serez les seuls invités. Les grands-parents de Will ne feront sûrement pas l'effort de venir... sa grand-mère me déteste.

— Oh, j'ai oublié de te dire, j'interviens. Ma grand-mère t'aime bien en fait. Elle t'aime beaucoup même. C'est mon comportement à moi qui ne lui plaisait pas.

— C'est vrai ? demande Lake. Comment tu le sais ?

— Elle me l'a dit.

— Oh. (Elle sourit.) Ça me fait plaisir.

— Tu vois ? reprend Eddie. Ils viendront. Sherry et David aussi. Ça fait déjà neuf personnes.

Lake lève les yeux au ciel.

— Neuf personnes ? Tu crois vraiment qu'on va payer un mariage pour neuf personnes ?

Eddie soupire et se laisse tomber sur les genoux de Gavin d'un air abattu.

— Tu as sûrement raison. C'est juste que j'avais envie d'organiser un grand mariage.

— Tu pourras organiser le tien, dit Lake. (Elle se tourne vers Gavin.) Il te reste combien de minutes avant ta demande, Gavin ?

Il répond sans réfléchir.

— Environ trois cent mille.

— Tu vois, Eddie ? Et puis, tu m'aideras à me coiffer et à me maquiller, continue Lake. On a besoin de témoins, de toute façon. Gavin et toi pouvez venir. Kel et Caulder seront là.

Eddie sourit. Elle a l'air un peu plus enthousiaste maintenant qu'elle sait qu'elle est invitée.

Au départ, l'arrangement de Lake ne m'emballait pas non plus. Mais après avoir écouté ses arguments, et surtout calculé l'argent qu'on économiserait si on n'organisait pas de réception, je me suis laissé convaincre. La date, elle, tombait sous le sens.

— Et les maisons, alors ? Dans laquelle vous allez vivre ? demande Gavin.

On en parle depuis deux semaines, avant même que je la demande en mariage. Dès qu'elle a commencé à dormir ici, on a compris qu'il nous serait impossible de reprendre notre vie chacun de notre côté de la rue. On a trouvé la solution idéale la semaine dernière. Le moment semble parfait pour leur annoncer notre décision.

— C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles on voulait vous voir, dis-je. Il me restait trois ans de crédit à payer. Moins de deux semaines après le décès de Julia, une lettre est arrivée par la poste. Elle a remboursé mon prêt dans sa totalité avant de mourir. Elle a également payé le loyer de la maison de Lake jusqu'en septembre, autrement dit, la fin du bail. On se retrouve donc avec une maison vide sur les bras, avec le loyer payé. On sait que vous voulez emménager ensemble avant que le bébé naisse... alors on vous la laisse. Du moins, jusqu'à septembre... Après, vous devrez signer votre propre bail.

Ni l'un ni l'autre ne dit quoi que ce soit. Ils se contentent de nous regarder, sous le choc. Gavin secoue la tête et fait mine de protester. Alors, Eddie plaque une main contre sa bouche et se tourne vers moi.

— On la prend ! On la prend, on la prend, on la prend ! (Elle se redresse d'un bond en applaudissant, puis nous serre dans ses bras l'un après l'autre.) Bon sang, vous êtes les meilleurs amis du monde ! Pas vrai, Gavin ?

Il sourit, essayant de ne pas avoir l'air trop soulagé, mais je sais à quel point ils sont pressés d'avoir leur propre maison. Au bout d'un moment, l'excitation d'Eddie fait disparaître la retenue de Gavin et il laisse éclater sa joie. Il prend Lake dans ses bras, puis moi, puis Eddie, puis encore moi. Quand l'euphorie retombe et qu'ils se rassient sur le canapé, le sourire de Gavin s'estompe.

— Tu sais ce que ça veut dire ? demande-t-il à Eddie. Kiersten va devenir notre voisine !

## Vendredi 2 mars

*Ça vaut toutes les douleurs,  
Toutes les larmes,  
Les erreurs...  
Le cœur d'un homme et d'une femme amoureux ?  
Ça vaut toutes les douleurs du monde.*

J'ai passé les deux dernières semaines à lui donner des occasions pour se rétracter et faire les choses différemment. Lake affirme qu'elle n'a pas envie d'un mariage traditionnel, mais je ne veux pas qu'elle regrette sa décision plus tard. La plupart des filles passent des années à planifier le moindre détail de leur mariage. Mais c'est vrai que Lake n'est pas « la plupart des filles ».

Je prends une grande inspiration. Je ne comprends pas pourquoi je suis aussi stressé. Au fond, je préfère que ce soit aussi informel. Je n'ose même pas imaginer l'état de mes nerfs si on avait eu une plus grosse audience. Mes mains sont moites, alors je les essuie sur mon jean. Lake a insisté pour que je porte un jean. Elle ne voulait pas que je sois en costume. Je ne sais pas quelle robe elle a choisie, mais ce ne sera pas une robe de mariée. Elle ne voyait pas l'intérêt d'acheter une robe qu'elle ne porterait qu'une fois.

Personne ne l'emmènera jusqu'à l'autel, non plus. Pour le moment, je crois qu'Eddie et elle sont dans les toilettes du tribunal, au bout du couloir, pour s'occuper de son maquillage. Ça paraît surréaliste d'épouser l'amour de sa vie dans le même bâtiment où l'on enregistre sa voiture. Mais, très franchement, peu importe l'endroit où l'on se marie, je serai tout aussi excité... et nerveux.

Quand les portes s'ouvrent, il n'y a pas de musique. Pas de demoiselles d'honneur ni de porteur d'anneaux. Seulement Eddie qui vient s'asseoir près de Kel. Le juge entre à sa suite et me tend un papier et un stylo.

— Vous avez oublié de mettre la date, dit-il.

Je pose la feuille sur le pupitre devant moi et écris la date. *Le 2 mars*. Notre journée. À Lake et moi. Au moment où je lui rends le papier, la porte de la pièce s'ouvre de nouveau. Quand je me retourne, Lake apparaît, tout sourire. En la voyant, une vague de soulagement m'envahit et tout mon trac s'évapore. Elle a cet effet-là sur moi.

Elle est magnifique. Elle porte un jean, elle aussi. Je ris en reconnaissant son haut. Elle porte l'affreux chemisier que j'adore détester. Si j'avais pu choisir sa tenue pour notre mariage moi-même, c'est exactement ce que j'aurais sélectionné.

Quand elle arrive à ma hauteur, je la prends dans mes bras et la fais tourner. Tandis que je la repose par terre, elle me murmure à l'oreille :

— Plus que deux heures.

Elle ne parle pas du mariage. Elle parle de la lune de miel. Je prends son visage entre mes mains et l'embrasse. Toutes les personnes présentes dans la pièce disparaissent... l'espace d'une seconde seulement.

— Hum hum. (Le juge se tient devant nous. Il n'a pas l'air de trouver ça drôle du tout.) Je n'ai pas encore dit d'embrasser la mariée.

Je ris et prends Lake par la main pour qu'on se place face à lui. Quand il commence la lecture du code civil, Lake pose une main contre ma joue, me forçant ainsi à détourner les yeux du juge pour la regarder. Je lui prends les mains et les relève entre nous. Je crois bien que le juge parle toujours et que je devrais être en train de l'écouter, mais il n'y a rien en ce monde qui mérite davantage mon attention que Lake. Elle me sourit. Je vois bien qu'elle n'écoute pas non plus. Maintenant, c'est juste elle et moi. Je sais que ce n'est pas encore le moment, mais je l'embrasse quand même. Je n'entends pas un seul mot du discours pendant tout le baiser. Dans moins d'une minute, cette femme va devenir mon épouse. Ma vie.

Lake rit et dit « je le veux », sans s'éloigner de mes lèvres. Je ne m'étais pas rendu compte qu'on était déjà arrivés à cette partie. Elle referme les yeux et retombe aussitôt en rythme avec moi. Je sais que le mariage est important pour beaucoup de gens, mais moi, je me retiens surtout de ne pas la soulever et l'emporter loin d'ici avant que la cérémonie soit terminée. Au bout de quelques secondes, elle se met de nouveau à glousser.

— Il le veut.

Je m'aperçois qu'elle vient de prononcer mon texte. Je décolle alors ma bouche de la sienne et me tourne vers le juge.

— Elle a raison : je le veux.

Je me tourne vers elle et reprends où on s'était arrêtés.

— Alors, félicitations. Je vous déclare mari et femme. Vous pouvez continuer d'embrasser la mariée.

Je ne me fais pas prier.

— Après vous, madame Cooper, dis-je en sortant de l'ascenseur.

Elle sourit.

— Ça sonne bien. Ça me plaît.

— Je suis content de l'apprendre, parce qu'il est un peu tard pour changer d'avis.

Quand les portes de l'ascenseur se referment derrière nous, je sors la clé de ma poche et vérifie encore une fois notre numéro de chambre.

— Par là, lui dis-je en désignant la droite.

Je lui prends la main pour l'entraîner dans le couloir, mais elle refuse de bouger et me force à m'arrêter.

— Attends, intervient-elle. Tu es censé me porter pour entrer. C'est la règle.

Avant que j'aie eu le temps de me baisser pour la soulever, elle passe ses bras autour de mon cou et saute pour enrouler ses jambes autour de ma taille. Je l'attrape par les cuisses avant qu'elle retombe. Comme ses lèvres sont proches des miennes, je les embrasse brièvement. Radieuse, elle glisse les mains dans mes cheveux et me vole un deuxième baiser. J'essaie de la tenir par les jambes d'un côté et la taille de l'autre, mais j'ai l'impression qu'elle est en train de tomber. Alors je fais deux pas rapides en avant pour l'appuyer contre une porte. Ce n'est pas la nôtre, mais ça fera l'affaire. Au moment où son dos rencontre le bois, elle geint. Je me souviens alors des hématomes qu'elle avait il y a plusieurs semaines.

— Ça va ? Je ne t'ai pas fait mal au dos ?

Elle sourit.

— Non. C'était un gémissement de plaisir.

L'intensité de son regard est magnétique. Incapable de détourner les yeux, je reste planté là, à la soutenir contre la porte. Puis, je passe les mains sous ses cuisses pour la soulever davantage et presse mon corps contre le sien pour mieux la maintenir en place.

— Plus que cinq minutes, lui dis-je.

Je souris et me penche pour l'embrasser, mais elle est soudain plus loin que je ne le pensais. Quand je comprends que la porte est en train de s'ouvrir derrière elle, je fais de mon mieux pour la rattraper. Au lieu de quoi, je tombe avec elle en avant et on se retrouve affalés dans la chambre d'hôtel de quelqu'un d'autre. Elle a toujours ses bras

autour de mon cou. Elle rit jusqu'à ce qu'elle relève la tête et voie un homme avec deux enfants qui nous regardent. Il n'a pas l'air très content.

— Cours, je lui murmure.

On rampe hors de la pièce, puis on se relève. Une fois dehors, je lui prends la main et on s'enfuit dans le couloir jusqu'à notre propre chambre. Je glisse la carte dans le lecteur. Toutefois, avant que j'ouvre la porte, elle vient se placer face à moi.

— Plus que trois minutes, dit-elle. (Elle tend la main derrière elle et appuie sur la poignée.) Maintenant, porte-moi pour franchir le seuil, mon cher mari.

Je me penche, l'attrape derrière les genoux pour la soulever et la renverse par-dessus mon épaule. Elle émet un cri de surprise. Je me sers de ses pieds pour ouvrir la porte en grand, puis franchis le seuil avec ma femme.

La porte claque derrière nous. Je la dépose sur le lit.

— Je sens du chocolat. Et des fleurs, dit-elle. Bien joué, mon cher mari.

Je lui soulève la jambe pour lui retirer sa botte.

— Merci, ma chère femme. (Je fais la même chose avec la deuxième.) J'ai aussi pensé aux fruits. Et aux peignoirs.

Elle me fait un clin d'œil et recule un peu sur le lit. Une fois installée, elle me prend la main et m'attire vers elle.

— Viens là, mon cher mari, murmure-t-elle.

Tandis que je remonte le long du lit, je m'arrête soudain, nez à nez avec son chemisier.

— J'aimerais que tu enlèves cet affreux truc, lui dis-je.

— C'est toi qui le détestes ! Enlève-le toi-même.

Je ne me fais pas prier. Cette fois, je commence par le bas. Je presse mes lèvres contre la peau de son ventre, juste au-dessus de son pantalon. Elle se tortille, ce qui veut dire qu'elle est chatouilleuse à cet endroit. Bon à savoir. Je défais le premier bouton et remonte mes lèvres jusqu'à son nombril. J'y dépose un baiser. Cette fois, quand elle laisse s'échapper un gémissement, je ne m'inquiète pas. Je continue d'embrasser chaque parcelle de peau découverte avant de lui retirer son chemisier et de le jeter à terre. Lorsque mes lèvres retrouvent leur chemin vers les siennes, je m'arrête pour lui poser la question une dernière fois.

— Alors, ma chère femme ? Prête à ne plus battre en retraite ?

Elle noue ses jambes derrière mon dos et m'attire à elle.

— Certaine, papillon, répond-elle.

Ses désirs sont des ordres.

# Remerciements

---

Énumérer toutes les personnes que j'aimerais remercier en un seul paragraphe relève de l'impossible. Je crois qu'il va falloir que j'écrive des dizaines d'autres livres pour réussir à tous vous citer. Cette fois, je me contenterai de saluer mes copines de FP, mon groupe d'écriture : vous êtes mes modèles, mes confidentes, mes muses, mes amies, mes numéros gagnants. Je vous aime toutes autant les unes que les autres et je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir acceptée parmi vous à la dernière minute. Vous avez changé ma vie.